

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



MARC-AURELE ANTONIN.

REFLEXIONS
DE L'EMPEREUR
MARC-AURELE
ANTONIN,

SURNOMME'
LE PHILOSOPHE,

DISTRIBUEES PAR ORDRE DE MATIERES,

AVEC

QUELQUES REMARQUES

QUI SERVENT

A L'ECLAIRCISSEMENT DU TEXTE.

NOUVELLE EDITION.



A DRESDE, 1794
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER,

LIBRAIRE DU ROI.



5 15438



AU LECTEUR.



*I*l paroît que Marc-Aurèle n'avoit pas eu deſſein de faire un Livre. Il écrivoit ces Réflexions à meſure qu'elles ſe preſentoient, tantôt, comme il le dit lui-même, dans ſon Camp au País des Quades (a), tantôt à Carnunte (b) ou ailleurs au milieu du tumulte des armes, & pendant les courts intervalles que lui laiſſoient les embarras infinis du
a 2 plus

(a) Dans la Moravie.

(b) En deçà de Preſboug en Hongrie au près du Confluent de la Morave & du Danube.

plus vaste Empire qu'il y ait eu au Monde. Ainsi la lecture que l'on fait de ces especes d'Entretiens de Marc-Aurele avec lui-même, n'est qu'un passage continuel d'une matiere à une autre, ce qui fatigue l'esprit, & confond les idées, loin de former une agréable variété.

On a donc pensé qu'il seroit mieux d'y mettre quelque ordre, en rassemblant sous plusieurs titres les différentes réflexions qui ont du rapport entr'elles. C'est ce que Marc-Aurele auroit sans doute fait lui-même, s'il s'étoit proposé de donner au Public ses réflexions.

Après tout, l'ordre original des articles est indifférent dès que dans le dessein de leur Auteur ils n'ont eu d'autre arrangement que celui du hazard, & des tems de leur composition. Il suffit que le texte se trouve religieusement conservé sans alteration, & qu'au fond une nouvelle disposition des articles soit plus utile & plus agréable.

Or il est certain que l'assemblage, & la répétition même, des vûes & des sentimens de Marc-Aurele sur une seule matiere, la rendent plus lumineuse & plus touchante. On y découvre beaucoup mieux le fond de l'ame & des idées de ce Prince-Philosophe. D'ailleurs cbacun aura par ce moien la commodité de pouvoir lire uniquement & de suite, le genre de réflexions qui se trouvera être le plus convenable à sa situation presente, à ses besoins, ou à son goût.

Ces avantages ont paru devoir l'emporter sur toute autre consideration. Il n'est rien de plus conforme au génie de Marc-Aurele, que de faire tout ceder à l'interêt de la vertu & de la société.

Celui qui s'est dérobé quelques jours d'un tems destiné au repos des affaires, pour former ce nouvel arrangement d'un Livre dont il fait ses délices, avoue de bonne foi, qu'il n'a cherché qu'à satisfaire son goût & celui de ses amis. C'est

uniquement pour eux & pour lui qu'il a recherché la commodité des exemplaires imprimés, dont il ne sera tiré qu'un petit nombre. Mais comme l'impression donnera quelque publicité à son petit travail, il s'est crû obligé d'en expliquer les motifs, pour la satisfaction de ceux à qui le hazard ou la curiosité l'auront fait parvenir.

Par cette même raison il joindra ici un Abregé historique du Regne de l'Empereur Marc-Aurele. Ceux qui ne sont pas bien instruits de l'Histoire Romaine pourroient se figurer que l'Auteur de ces Réflexions n'a été qu'un Philosophe spéculatif & indolent qui a dû mal remplir son devoir de Prince. Il faut prévenir une si fausse idée. L'intérêt de la vérité le demande, & il est important de conserver aux maximes de vertu pratiquées, de l'aveu de tous les Auteurs contemporains, par Marc-Aurele, l'éclat & la force qu'elles tirent de l'exemple d'un si grand Prince.

ABRE-



ABREGÉ HISTORIQUE

DU

REGNE DE L'EMPEREUR

MARC-AURELE

ANTONIN,

SURNOMME

LE PHILOSOPHE.

Il fut élevé à l'Empire, l'an de JESUS-CHRIST 161, à l'âge d'environ quarante ans. Il s'associa *Lucius Verus* son frere. En même-tems les *Parthes* surprirent l'Armée

Romaine qui étoit en Arménie, la taillèrent en pièces, & entrèrent dans la Syrie, dont ils chassèrent le Gouverneur. Les *Cattes* porterent dans la Germanie & dans la Rhetie le fer & le feu, & les *Bretons* commencèrent à se revolter.

• Marc-Aurele ne jugeant pas à propos de quitter Rome dans un commencement de Regne, laissa aller *Verus* contre les Parthes, envoya *Calpurnius Agricola* contre les Bretons, & *Aufidius Victorinus* contre les Cattes. Ces guerres durèrent plusieurs années, & furent terminées avec succès pendant que Marc-Aurele attentif à toutes les parties du Gouvernement, en réformoit les abus, & regloit toutes choses de la maniere la plus solide.

En l'année 166, les deux Empereurs triompherent suivant la coutume; mais le retour des Romains dans l'Empire y porta une peste generale, qui fut accompagnée de famine, de tremblemens de terre, d'inondations; & pour

com-

comble de maux, les *Germaines*, les *Sarmates*, les *Quades* & les *Marcomans* voulant profiter de la consternation de tout l'Empire, pénétrèrent jusqu'en Italie.

Marc-Aurele marcha contre eux & les repoussa.

L'année suivante les mêmes Nations recommencerent leurs hostilités. Marc-Aurele accompagné de son Colleague, alla contre ces opiniâtres Ennemis: il entra même dans leur País, & ce fut dans son Camp au País des *Quades* auprès du *Granua* qu'il commença d'écrire ses réflexions, comme il le dit lui-même à la fin du premier Livre. Les deux Empereurs donnerent plusieurs batailles, & firent de si grands efforts, qu'ils obligerent enfin les Nations liguées à demander la paix.

Verus, Prince plus porté à ses plaisirs qu'aux fatigues de la guerre, étoit d'avis de leur accorder leur demande.

de. *Marc-Aurele* s'y opposa, connoissant mieux que son frere le génie des Barbares. Il les poursuivit malgré la rigueur de l'Hiver, les battit en plusieurs rencontres, & les dissipa entierement.

Verus mourut en revenant à Rome, & laissa *Marc-Aurele* seul Maître de l'Empire en l'année 169.

Avant que l'année du deuil de *Verus* fût finie, *Marc-Aurele* retourna contre les *Marcomans*, les *Quades*, & autres Peuples ligués, qui revenoient en plus grand nombre & plus formidables qu'auparavant. L'Empereur eût du désavantage dans les premiers combats, mais il défit enfin ces Barbares de telle maniere qu'ils furent obligés d'abandonner la Pannonie.

Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre, les Maures ravageoient l'Espagne; & les Bergers d'Égypte (espece de Bandits attroupés) avoient battu

tu plusieurs fois les Romains. L'Empereur y donna ordre sans quitter le Nord, où il affoiblit si considérablement ses Ennemis par une continuelle fuite de victoires, qu'il les réduisit à recevoir toutes les conditions qu'il voulut leur imposer.

Ensuite il revint à Rome où il continua de faire plusieurs Loix très-sages, pour les bonnes mœurs, l'ordre public, la sûreté & le bonheur des Peuples.

Cependant les *Marcomans*, qui ne s'étoient soumis que pour écarter le Vainqueur, attirèrent à leur parti tous les Peuples qui habitoient depuis l'Illyrie jusqu'au fond des Gaules. Ils reprirent promptement les armes. L'Armée Romaine étoit affoiblie par tant de combats; la peste continuoit à dépeupler l'Empire, & le trésor étoit épuisé. Dans cette extrémité, l'Empereur fut obligé de faire enrôler les Gladiateurs, les bandits de Dalmatie & de Dardanie, & les

les Esclaves, ce qui n'avoit point été pratiqué depuis la seconde guerre Punique. Il vendit les meubles & les pierreries de l'Empire, qui lui produisirent un fond considerable. Il se rendit à Carnunte, & passa le Danube à la tête de ses troupes sur un pont de bateaux. C'est à *Carnunte* qu'il écrivit le second Livre de ces Réflexions.

Cette expedition de l'année 170 & des suivantes fut plus longue & plus difficile que les autres. L'Empereur cherchant lui-même un gué le long d'une riviere, les Frondeurs des Ennemis lui lancerent une si grande quantité de pierres, que sa vie fut en très-grand danger. Il passa cependant la riviere, fondit sur les Ennemis, & en fit un grand carnage.

Ces Barbares étoient des gens de cœur qui se battoient de pied ferme, & ne suïoient que pour faire tomber les Romains dans quelqu'embusca-

buscade. Une de ces fuites apparentes mit un jour l'Armée Romaine, trop ardente à les suivre, dans un très-grand péril. Toutes les victoires étoient disputées & très-sanglantes. Marc-Aurele en remporta plusieurs, en avançant toujours dans le País. Il passa plusieurs rivières, défait les *Sarmates* & les *Fazygiens*, & cependant ce ne fut point encore assez pour finir une si cruelle guerre.

Malgré la rigueur de la saison *Marc-Aurele* s'avança jusqu'à un canton où les Barbares avoient assemblé leurs plus grandes forces, & retiré tous leurs effets. La bataille se donna auprès du Danube, & en partie sur ce fleuve même qui étoit gelé. *Marc-Aurele* après des efforts incroyables, demeura vainqueur; il mit toutes ses troupes en quartier d'Hiver, & se retira à *Sirmium* (c).

Le

(c) En Sclavonie auprès de la Save à quinze lieues environ en-deça de Belgrade.

Le Printems ne fut pas plutôt revenu que l'Empereur se remit en campagne, repassa le Danube, battit plusieurs fois les Ennemis, & les obligea enfin à se remettre à sa discretion. Il retira des mains des Sarmates un très-grand nombre de Prisonniers qu'ils avoient faits sur les Romains. Il reçût leurs otages, & leur imposa des conditions proportionnées à la superiorité qu'il avoit acquise sur eux. Mais un événement imprévû & plus terrible que toutes ces guerres, l'obligea d'adoucir les conditions de cette paix.

En l'année 175, *Cassius* qui commandoit en Orient, aiant profité du faux bruit de la mort de *Marc-Aurele*, ou l'aiant fait courir, s'étoit fait proclamer Empereur. Il avoit soumis toute la Syrie, & travailloit à débaucher la Grece. Mais son Armée aiant appris que *Marc-Aurele* étoit vivant, *Cassius* fut tué après trois mois de revolte. On porta sa tête à l'Empereur dans le tems qu'il étoit

étoit à *Formies* (d), prêt à s'embarquer pour passer dans la Grece.

Il ne laissa pas de partir, jugeant sa presence nécessaire pour achever d'appaiser la revolte. Il commença par l'Egypte; il vint en Syrie, où il fit brûler toutes les lettres & les papiers de Cassius, sans les vouloir lire. Ensuite il vint en Grece.

Après avoir rétabli le calme dans toutes ces grandes Provinces, & ordonné qu'à l'avenir nul n'auroit le commandement de la Province où il seroit né, il revint enfin à Rome dont il étoit absent depuis près de huit ans. Il distribua à tout le Peuple huit pieces d'or par tête, leur fit remise de tout ce qu'ils devoient au Trésor public; il donna de magnifiques Spectacles; & fit élever des Statues aux vaillans Hommes; qui l'a-

(d) Ancienne Ville, d'Italie près de Gaëte, & qui ne subsiste plus.

voient le mieux servi dans la dernière guerre. Mais la paix ne dura que deux ans.

Les Scythes aiant repris les armes avec d'autres Peuples du Nord, Marc-Aurele marcha contr'eux avec son fils *Commode*. Le premier combat fut si opiniâtre, qu'il dura depuis le matin jusqu'au soir. Les autres combats furent encore très-sanglans. Les victoires des Romains ne furent dûes qu'à la prudence de leur Empereur, & à l'exemple qu'il donnoit à ses troupes, en marchant toujours à leur tête dans les lieux les plus exposés.

Pendant l'Hiver il fit construire des forteresses pour tenir le Pais en bride. Mais dans le tems qu'il se dispoit à ouvrir une nouvelle campagne, il fut attaqué (à Vienne en Autriche) en l'année 179, d'une fièvre maligne qui l'emporta en peu de jours à l'âge de cinquante-neuf ans presqu'accomplis, après avoir regné dix

dix ans seul, & neuf ans avec son frere Verus.

C'est donc au milieu de ces expéditions militaires, & de toutes les autres occupations d'un Regne très-agité, que Marc-Aurele faisoit & mettoit par écrit les Réflexions qu'on va lire. Ce ne sont point des idées, ni des spéculations d'un Solitaire oisif, simplement occupé de lui-même, & qui manquant d'occasions pour pratiquer la plupart des vertus, n'en peut parler que pour les autres. Ce sont au contraire les principes secrets & certains de toutes les actions d'un Empereur & d'un Guerrier qui a cherché dans sa raison les moïens de faire lui-même son bonheur & celui de ses Peuples. Il réduisoit ses passions en ne donnant à chaque objet que sa juste valeur; & il trouvoit un intérêt propre bien entendu, à observer très-exactement le contrat de la société.

Ainsi la pratique & l'exemple de Marc-Aurele donnent à ses vertueu-
b 2
ses

*sès maximes une force de persuasion
que tous les Livres de simples Parti-
culiers ne sauroient avoir.*

*On a suivi partout la traduction de
Monsieur & Madame Dacier, à fort
peu de chose près, & l'on a marqué
avec exactitude le Livre d'où
chaque article a été
tiré.*



TABLE

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

CHAP. I. *Il se rappelle les leçons de vertu qu'il a reçues de ses parents & de ses Maîtres* page 1

CHAP. II. *Il rend grâces aux Dieux de leurs bienfaits, & leur rapporte ses vertus* 15

CHAP. III. *Idées de Dieu* 19

CHAP. IV. *Sur la Providence* 23

CHAP. V. *Sur les Prières* 34

CHAP. VI. <i>Ordre, union, & beauté du grand Tout</i>	35
CHAP. VII. <i>Raison universelle, & raison humaine</i>	44
CHAP. VIII. <i>La vraie Philosophie</i>	49
CHAP. IX. <i>Regles de discernement</i>	57
CHAP. X. <i>Objets dignes de notre estime</i>	64
CHAP. XI. <i>Sur les veritables biens</i>	71
CHAP. XII. <i>Faire usage de sa raison</i>	76
CHAP. XIII. <i>Indépendance de la partie supérieure de l'ame par rapport aux passions & à la douleur</i>	81
CHAP. XIV. <i>Sur les pensées & les mouvemens de l'ame</i>	88
CHAP. XV. <i>Devoirs</i>	97
CHAP. XVI. <i>Défauts à éviter</i>	108
CHAP. XVII. <i>Sur la volupté & la colère</i>	113
CHAP.	

DES CHAPITRES. XXI

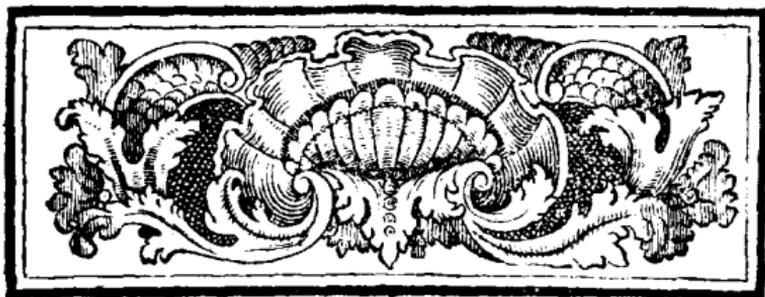
CHAP. XVIII.	<i>Contre la vaine gloire</i>	115
CHAP. XIX.	<i>Sentimens humbles & moderés</i>	123
CHAP. XX.	<i>Contre la paresse</i>	128
CHAP. XXI.	<i>Contre le respect humain</i>	130
CHAP. XXII.	<i>Des obstacles à faire le bien</i>	134
CHAP. XXIII.	<i>Sur les troubles intérieurs</i>	141
CHAP. XXIV.	<i>Encouragemens à la vertu</i>	153
CHAP. XXV.	<i>Regles de conduite</i>	171
CHAP. XXVI.	<i>Sur les Spectacles de théâtre</i>	182
CHAP. XXVII.	<i>Supporter les hommes</i>	184
CHAP. XXVIII.	<i>Sur les offenses qu'on reçoit</i>	192
	CHAP.	

XXII TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXIX.	<i>Pardonnez à ses ennemis, & les aimez</i>	198
CHAP. XXX.	<i>Etre content de tout ce qui arrive</i>	199
CHAP. XXXI.	<i>Sur la félicité</i>	206
CHAP. XXXII.	<i>L'homme vertueux</i>	216
CHAP. XXXIII.	<i>Du recueillement</i>	225
CHAP. XXXIV.	<i>Se détacher</i>	232
CHAP. XXXV.	<i>Sur la mort.</i>	245
CHAP. XXXVI.	<i>Recapitulation des principales Maximes</i>	274



REFLE-



REFLEXIONS
DE L'EMPEREUR
MARC-AURELE
ANTONIN,
SURNOMME'
LE PHILOSOPHE.

CHAPITRE PREMIER.

*Il se rappelle les leçons de vertu qu'il a
reçues de ses parens & de ses Maîtres.*

I. **J**'ai appris de mon aïeul *Verus* à avoir
de la douceur & de la complai-
sance.

A

II. La

a *Leçons de vertu de ses parens*

II. La réputation que mon pere a laissée après lui, & la mémoire que l'on a conservée de ses actions, m'ont enseigné à être modeste & à n'avoir rien d'effeminé.

III. Ma mere m'a formé à la pieté; elle m'a enseigné à être liberal, & non-seulement à ne faire jamais de mal à personne, mais à n'en avoir pas même la pensée. De plus, elle m'a accoutumé à la frugalité & à fuir le luxe des Riches.

IV. Mon bifaïeul m'a enseigné à n'aller point aux Ecoles publiques; à avoir chez moi les plus habiles Maitres, & à connoître qu'en ces sortes de choses on ne sauroit jamais trop dépenser.

V. J'ai l'obligation à mon Gouverneur de ne pas favoriser plus un parti que l'autre dans les courses de chariots, ni dans les combats de Gladiateurs; d'être patient dans les travaux; d'avoir besoin de peu; de savoir travailler de mes mains; de ne me mêler point des affaires des autres, & de ne donner nul accès aux Délateurs.

VI. *Diognetus* m'a appris à ne m'amuser point à des choses vaines & frivoles; à ne
point

point ajouter foi aux Charlatans & aux Enchanteurs, & à ne rien croire de tout ce qu'on dit des conjurations des Démon, & de tous les autres sortilèges de cette nature. Il m'a fait voir que je ne devois point nourrir de Cailles, (a) ni être attaché à ces sortes de divertissemens & de superstitions. J'ai appris de lui à souffrir qu'on parle de moi avec une entière liberté, & à m'appliquer entièrement à la Philosophie. C'est lui qui est cause que j'ai eu pour Maîtres, premierement *Bacchius*, ensuite *Tandafis*, & après cela *Mecianus*; que je me suis accoutumé à écrire des Dialogues dès mon enfance, à n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau, & à imiter en tout la maniere des Philosophes Grecs.

VII. *Rusticus* m'a fait voir que j'avois besoin de corriger mes mœurs, & d'en prendre soin; que je devois éviter l'orgueil des Sophistes; ne point écrire sur les Sciences; ne point faire de harangues pour le plaisir;

A 2

(a) Les Romains, nourrissoient des Cailles pour les faire combattre ensemble, & pour juger de l'avenir par le succès de ces combats.

fir; ne pas chercher à faire admirer au Peuple ma patience & l'austerité de ma vie; n'étudier ni la Rhétorique ni la Poétique, & ne pas m'attacher à l'élégance du discours; n'être point en robe dans ma maison; (b) & ne rien faire qui sentit le faste; écrire mes lettres d'un stile simple, & tel que celui de la lettre qu'il écrivit à ma mere, lorsqu'il étoit à *Sinuessa*; être toujours prêt à pardonner à ceux qui m'auroient offensé, & à les recevoir toutes les fois qu'ils voudroient revenir à moi; lire avec attention; ne pas me contenter d'entendre superficiellement les choses, & à ne pas croire facilement les grands Parleurs. Enfin je lui ai obligation de m'avoir fait connoître les Commentaires d'*Epietete*, dont il me fit present.

VIII. J'ai appris d'*Appollonius* à être libre & ferme dans mes desseins; à ne suivre jamais que la raison, même dans la plus

(b) C'étoit une marque d'orgueil de porter chez soi la robe qu'on portoit en public. Les Gens sages étoient chez eux en simple tunique. *Voix ci-après le n. XVI. vers la fin.*

plus petite chose ; à être toujours égal dans les douleurs les plus aiguës, dans la perte des enfans, & dans les plus longues maladies. J'ai connu par son exemple qu'on peut être en même-tems sévère & doux ; il m'a fait voir qu'il ne faut avoir ni chagrin ni emportement, & que la moindre de toutes les vertus, c'est la science, & la facilité que l'on a à la communiquer. Enfin j'ai appris de lui de quelle maniere il faut recevoir les bienfaits de ses amis, sans ingratitude & sans bassesse.

IX. *Sextus* m'a enseigné par son exemple à être doux ; à gouverner ma maison en bon pere de famille ; à avoir une gravité simple, sans affectation ; à vivre conformément à la nature ; à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis ; à souffrir les ignorans & les présomptueux, qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde ; ce qu'il pratiquoit si heureusement que, quoiqu'il eût dans le commerce plus de douceur & de complaisance que les flatteurs mêmes, il ne laissoit pas de conserver de l'autorité, &

6 *Leçons de vertu de ses parens*

de s'attirer le respect qui lui étoit dû. Personne n'a jamais été plus propre que lui à trouver & à ranger méthodiquement les préceptes nécessaires pour la conduite de la vie. Il n'a jamais donné la moindre marque de colere, ni d'aucune autre passion; cependant au milieu de cette espece d'insensibilité qu'il avoit contractée, il ne laissoit pas d'être capable d'amitié. Il jouissoit d'une fort grande réputation sans la moindre vanité, & il possédoit une science universelle sans aucune ostentation.

X. J'ai appris d'*Alexandre le Grammairien* à ne dire point d'injures dans la dispute, & à ne reprocher ni un barbarisme, ni un solecisme, ni aucune autre faute contre la Langue; mais à proposer adroitement la question comme elle doit être proposée, en faisant semblant de répondre, ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de vouloir aider à rechercher la verité de la chose, sans se mettre en peine des mots, ou enfin par quelqu'autre maniere d'avertissement indirect, mais qui n'ait rien de rude.

XI. *Fronton* m'a fait connoître que les Rois sont environnés d'Envieux, de Fourbes & d'Hypocrites, & que ceux qu'on appelle *les Nobles* sont sans affection.

XII. *Alexandre le Platonicien* m'a appris qu'on ne doit jamais, sans la dernière nécessité, dire ni écrire à personne, *je n'ai pas le tems de faire telle ou telle chose*; ni alleguer les affaires dont on est accablé pour s'empêcher de rendre à tout le monde tous les bons offices que le lieu de la Société exige de nous.

XIII. *Catulus* m'a appris que nous ne devons jamais mépriser les plaintes de nos amis, quelque injustes qu'elles puissent être; mais qu'au-contre il faut tâcher par toute sorte de voies, de guerir leurs soupçons, & de regagner leur confiance; qu'il faut toujours dire du bien de ses Précepteurs, comme faisoient *Domitius* & *Atbenodotus*, & aimer véritablement ses enfans.

XIV. Je dois aux enseignemens de mon frere *Severus* l'amour que j'ai pour mes parens, pour la verité & pour la justice.

C'est lui qui m'a fait connoître *Thrasea*, *Helvidius*, *Caton*, *Dion & Brutus*, & qui m'a donné l'envie de gouverner mon Etat avec des Loix toujours égales pour tout le monde, & de regner de maniere que mes Sujets aient une entiere liberté. C'est de lui que j'ai appris à avbir pour la Philosophie un fidele attachement, sans que rien m'en puisse jamais détourner; à être bien-faisant & liberal; à avoir toujours de l'esperance; à ne soupçonner jamais que mes amis puissent manquer d'amitié pour moi; à ne leur cacher en aucune rencontre le sujet qu'ils pourroient me donner de me plaindre d'eux, & à faire ensorte qu'ils n'aient jamais la moindre peine à deviner mes sentimens sur ce qui m'est agreable ou desagreable. Enfin c'est lui qui m'a appris par son exemple à être sincere & naturel.

XV. *Maximus* m'a fait voir qu'il faut être maître de soi-même, & ne se laisser jamais emporter à ses passions; conserver du courage dans les maladies, & dans tous les accidens de la vie les plus fâcheux; avoir les mœurs aisées & mêlées de douceur & de

de gravité; expedier ses affaires sans se plaindre & sans être chagrin. Il étoit d'une probité si reconnue que, quoiqu'il dit, on étoit persuadé que c'étoient ses véritables sentimens, & quoiqu'il fit, que c'étoit sans aucun mauvais dessein. Il n'admiroit jamais rien; il n'étoit surpris ni étonné de rien; il agissoit sans précipitation & sans lenteur; on ne voioit jamais sur son visage aucune marque d'irrésolution, d'abattement, de chagrin, de colere, ou de défiance. Il aimoit à faire du bien & à pardonner; il haïssoit le mensonge, & il avoit un naturel si heureux, & un esprit si droit & si juste, qu'on voioit bien que ces rares qualités étoient plutôt en lui des presens de la nature, que des fruits de l'étude & du travail. Jamais il n'a donné lieu de soupçonner qu'il méprisât quelqu'un, ou qu'il s'estimât plus que les autres. Enfin il aimoit la raillerie, mais c'étoit une raillerie qui n'avoit rien de bas ni de piquant.

XVI. La vie de mon pere a toujours été pour moi une leçon continuelle de clemence, & de fermeté inébranlable dans les desfeins qu'il avoit formés après une mure dé-

liberation. Il étoit insensible à la vaine gloire qui accompagne *ce qu'on appelle ordinairement* les honneurs; il aimoit le travail assidu; il étoit toujours prêt à écouter favorablement ceux qui avoient à proposer quelque chose qui pouvoit être utile à l'Etat; aucune considération ne pouvoit l'empêcher de traiter chacun selon son mérite, & selon les qualités qu'il reconnoissoit en lui. Il savoit user à propos de sévérité & d'indulgence. Il avoit renoncé de bonne heure à l'amour. Il étoit modeste, civil & honnête. Il laissoit à ses amis la liberté de manger ou de ne point manger avec lui. Il n'exigeoit point d'eux qu'ils l'accompagnassent dans ses voïages, & ceux que la nécessité de leurs affaires avoit empêchés de le suivre, le retrouvoient toujours le même pour eux à son retour. Dans les Conseils il recherchoit avec un grand soin & une patience infinie ce qu'il falloit faire; & jamais, pour avoir plutôt fini, il ne se contentoit des premiers expédiens qu'on lui proposoit. Il avoit une amitié toujours égale pour ses amis, dont il ne se laissoit jamais, & dont il n'étoit jamais entêté. En quelque état qu'il se trouvât il étoit toujours

content, & paroïssoit gai. Il prévoïoit de loin ce qui pouvoit arriver; & dans les choses de la plus petite conséquence, il donnoit les ordres nécessaires sans aucune ostentation. Il s'opposoit de tout son pouvoir aux acclamations du Peuple, & à toutes les autres marques de flaterie. Il conservoit avec soin ses revenus qui sont les nerfs de l'Empire, & il moderoit autant qu'il lui étoit possible ses dépenses ordinaires, sans se mettre en peine des plaintes & des reproches que cette exactitude lui attiroit. Il n'étoit point superstitieux dans le culte qu'il rendoit aux Dieux, & ne tâchoit point de gagner la faveur du Peuple par des presens, par des flateries, & par des douceurs; mais il étoit modéré en tout, toujours ferme, toujours égal, & aussi attaché à toutes les bienséances, qu'ennemi déclaré de toutes les nouveautés. Pour les commodités de la vie, qu'une grande fortune ne manque jamais de donner, il en jouïssoit avec beaucoup de liberté & sans aucun faste; mais avec la même simplicité dont il savoit en jouir, il savoit aussi s'en passer. Il s'est toujours conduit de manière que personne n'a jamais pû dire de lui qu'il fût un Sophiste,



phiste, un difeur de bons mots, un homme qui fentît l'école; au-contraire il a toujours paffé pour un homme fage, conformé dans les affaires, entierement éloigné des baffeffes & de la flaterie, & très-capable non-feulement de fe conduire, mais auffi de conduire les autres. Il honoroit les veritables Philofophes, & fupportoit ceux qui ne l'étoient pas. Il étoit d'un commerce aifé & agréable, d'une con verfation enjouée & plaifante qui ne fatiguoit jamais. Comme un homme qui n'étoit point attaché à la vie, il avoit un foin médiocre de fa perfonne, fans rechercher la bonne grace & fans la méprifer; ce qu'il avoit de plus en vûe, c'étoit de fe mettre en état de n'avoir befoin que rarement de Medecins & de toutes leurs drogues. Il cedoit fans envie à ceux qui excelloient ou en éloquence, ou dans la connoiffance de l'Hiftoire, de la Morale & des Loix, ou de quelqu'autre Science que ce pût être, & leur accorderoit fa protection, afin qu'ils puffent acquerir la gloire qu'ils devoient attendre. En toutes chofes il fuivoit exactement les Coutumes de nos peres, & n'affectoit point de faire paroître que fon but étoit

étoit de les imiter. Il n'étoit ni impatient ni inquiet, & il ne se laissoit jamais ni d'être dans un même lieu, ni de travailler long-tems à une même affaire. Dès que les violens maux de tête, auxquels il étoit fort sujet, étoient passés, il reprenoit tout aussitôt & avec une nouvelle vigueur, ses occupations ordinaires. Il avoit peu de secrets, & ceux qu'il avoit regardoient toujours l'Etat. Il faisoit paroître beaucoup de prudence & de modération dans les spectacles qu'il donnoit, dans tous les ouvrages publics, & dans les largesses qu'il faisoit au Peuple, & en toutes choses il regardoit plutôt à ce qu'il falloit faire qu'à la gloire qui lui en pouvoit revenir. Il ne se mettoit jamais dans le bain à une heure indue. Il n'aimoit pas à bâtir. Il n'étoit ni délicat pour sa bouche, ni difficile pour ses habits, ni soigneux d'avoir de beaux esclaves. Les robes qu'il portoit ordinairement à sa maison de *Lorium*, étoient faites dans le Village prochain. A *Lanuviu*m il n'avoit le plus souvent qu'une tunique, & quand il prenoit un manteau pour aller à *Tusculu*m, il se croioit obligé d'en faire des excuses: Voilà quelles étoient ses manieres.

Il n'avoit rien de rude ni d'indécet, rien d'outré, rien enfin qui passât les bornes d'une juste modération; & tout ce qu'il faisoit, c'étoit avec tant de suite, tant d'ordre, tant de fermeté, & il y avoit un si grand rapport entre toutes ses actions, qu'il sembloit toujours qu'il avoit eu du tems pour s'y préparer. On pourroit lui appliquer ce qu'on a dit de *Socrate*, qu'il savoit également se passer & jouir des choses, dont la plûpart des hommes ne peuvent ni se passer sans foiblesse, ni jouir sans emportement; & il n'y a pas de plus grande marque d'une ame forte & invincible que de se posséder dans l'un & dans l'autre de ces états. Il fit paroître encore une constance merveilleuse dans la maladie de *Maximus*.



CHAPITRE II.

Il rend graces aux Dieux de leurs bienfaits, & leur rapporte ses vertus.

I. Je dois remercier les Dieux de m'avoir donné de bons aïeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne sœur, de bons Précepteurs, de bons domestiques, de bons amis, & tout ce qu'on peut souhaiter de bon; de m'avoir fait la grace de ne rien faire qui ait pû les desobliger, quoique je me fois trouvé quelquefois en de certaines dispositions, où quelque chose de semblable auroit bien pû m'échaper si l'occasion s'en fût présentée; mais par un bienfait tout particulier des Dieux, il ne s'est jamais offert aucune de ces occasions qui auroient pû me faire tomber dans ce malheur.

II. Je leur ai encore obligation de ce que je n'ai pas été élevé plus longtems auprès de la concubine de mon aïeul, & de ce que j'ai préservé ma jeunesse de toutes sortes de taches. C'est par un effet de leur bonté

bonté que j'ai eu pour pere un Prince qui seul auroit pû me guerir de toute sorte d'orgueil, & me faire connoître qu'un Empereur peut vivre de maniere qu'il n'aura besoin ni de Gardes, ni d'habits d'or & de pourpre, ni d'avoir la nuit dans son Palais de ces flambeaux qui sont soutenus par des statues, ni toutes les autres choses qui marquent le faste; mais qu'il peut être habillé simplement, & vivre en tout comme un particulier, sans pourtant manquer ni de vigueur, ni de courage pour se faire obéir dans les choses où le bien de l'Etat demande qu'il se serve de son pouvoir; que j'aie eu un frere dont les grandes qualités & les bonnes mœurs pouvoient me donner une noble émulation, & qui ne manquoit pour moi ni de respect ni de tendresse, & des enfans de corps & d'esprit bien fait.

III. Je dois encore rendre grâces aux Dieux de n'avoir pas permis que j'aie fait un plus grand progrès dans la Rhétorique, dans la Poétique, & dans toutes les autres Sciences de cette nature, qui m'auroient peut-être retenu par leurs charmes, si j'y avois mieux réussi; de ce que j'ai élevé de
bonne

bonne heure ceux qui ont eu soin de mon éducation, aux dignités & aux emplois qu'ils m'ont paru souhaiter, & de ce que sous prétexte qu'ils étoient jeunes, je ne les ai pas renvoïés, en les flatant de l'esperance que je les avancerois dans un autre tems; enfin de ce que j'ai connu *Appollonius*, *Rusticus* & *Maximus*.

IV. C'est par une grace toute particuliere de ces mêmes Dieux que je me suis souvent appliqué à connoitre veritablement quelle est la vie la plus conforme à la nature, de sorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inspirations, à leurs conseils, que je ne l'aie suivie, & si je ne puis encore vivre selon ces regles, c'est ma faute: cela vient de ce que je n'ai pas obéi à leurs avertissemens, ou plutôt, si je l'ose dire, à leurs ordres & à leurs préceptes; qu'un corps aussi foible & aussi valetudinaire que le mien a pû résister à toutes les fatigues que j'ai essuïées; que je n'ai point eu de commerce avec *Benedicte*, ni avec *Theodotus*, & que j'ai été guéri de bonne heure de toutes les amours qui avoient surpris mon cœur; qu'aïant été souvent en colere

B

contre

contre *Rusticus*, je n'ai rien fait dont je puisse me repentir dans la suite; que ma mere aiant à mourir fort jeune, a pourtant passé ses dernieres années avec moi; que toutes les fois que j'ai voulu assister quelque Pauvre, ou d'autres Gens qui avoient besoin de mon secours, on ne m'a jamais répondu, que je n'avois point de fonds pour le faire; que je ne suis jamais tombé dans la nécessité de recevoir ce même secours des autres; que j'ai une femme douce & complaisante, pleine de tendresse pour moi, & d'une merveilleuse simplicité de mœurs; que j'ai trouvé des Précepteurs habiles pour mes enfans.

V. Une grande marque encore du soin des Dieux pour moi, c'est que dans mes songes ils m'ont enseigné des remedes pour mes maux, & particulièrement pour mes vertiges & pour mon crachement de sang, comme cela m'arriva à *Gayete* & à *Griffe*; qu'aiant une très-grande passion pour la Philosophie, je ne suis tombé entre les mains d'aucun Sophiste; que je ne me suis point amusé à lire leurs Livres, ni à démêler les vaines subtilités de leurs raisonnemens,

metis, ni à vouloir pénétrer dans la connoissance des choses celestes.

VI. Tous les avantages dont je viens de parler, ne peuvent venir que des Dieux & de la fortune. (c) *Du Liv. I. n. xvij.*

*Ceci a été écrit dans le Camp
au País des Quades, auprès
du Granua.*

CHAPITRE III.

Idées de Dieu.

I. **S**i l'intelligence nous est commune à tous, la raison qui nous rend animaux raisonnables l'est aussi. Si la raison l'est, la raison qui ordonne ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter, l'est encore. Cela étant, la Loi est commune. La Loi

B 2

étant

(c) Marc-Aurele dit au Liv. 2. n. 3. que ce que l'on impute au hazard ou à la fortune, se fait ou par la nature, ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la Providence regit.

étant commune, nous sommes donc Concitoyens. Si nous sommes Concitoyens, nous vivons donc sous une même Police, & par conséquent le Monde est une Ville. Hé, sous quelle autre Police que sous celle du Monde pourroit-on croire que tous les hommes fussent généralement réunis ! Mais cette intelligence raisonnable & fournie à une même Loi, d'où nous vient-elle ? Est-ce de cette grande Ville, ou d'ailleurs ? Car, comme tout ce que j'ai de terrestre vient d'une certaine terre ; que ce que j'ai d'humide vient d'un autre certain élément ; que ce que j'ai de spirituel vient de l'air ; & que ce que j'ai de feu vient d'une source particulière, rien ne pouvant être fait de rien, ni se réduire à rien, *il faut de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.* *Du Liv. iiij. n. iiij.*

II. Quand la femme a conçu, d'autres choses viennent achever & former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cause ! Dès que cet enfant est formé, il avale de la nourriture, & derechef d'autres causes viennent concourir à lui donner le sentiment & le mouvement, en un mot, la vie,
la

la force & toutes les autres qualités. Combien y a-t-il là de merveilles! Ce sont ces secrets de la nature qu'il faut méditer. Il faut tâcher de voir *la vertu qui opere toutes ces choses*, comme on voit celle qui pousse les corps en bas & en haut; non pas véritablement avec les yeux, mais aussi clairement. *Du Liv. x. n. xxxj.*

III. Toutes choses sont liées entr'elles d'un *nœud sacré*, & il n'y a presque rien qui soit étranger l'un à l'autre. Car tout est ordonné & arrangé ensemble, & contribue à orner ce Monde; & il n'y a qu'un Monde qui comprend tout; QU'UN DIEU QUI EST PARTOUT; qu'une matière; qu'une raison commune à tous les animaux raisonnables; qu'une vérité, & qu'une perfection pour tous les animaux de même espèce, & qui participent à la même raison. *Du Liv. vij. n. x.*

IV. Deformais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne; il faut aussi respirer *cet Esprit divin qui gouverne tout, qui remplit tout*. Car cette vertu intelligente n'est pas moins répandue, & ne se présente pas moins à celui qui fait l'attirer,

que l'air à celui qui a la respiration libre.
Du Liv. viij. n. lvij.

V. La cause première de toutes choses est un torrent qui entraîne tout & ne s'arrête jamais. *Du Liv. ix. n. xxx.*

VI. Quand les Libertins te demanderont où c'est que tu as vû les Dieux, & comment tu fais qu'il y en a, que tu leur rendes un si grand culte? Tu leur répondras, premièrement, qu'ils sont visibles; & que d'ailleurs, quoique tu ne voies pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter: Qu'il en est de même des Dieux; les effets merveilleux que tu ressens tous les jours de leur pouvoir te prouvent qu'ils sont & font que tu les adores. *Du Liv. xij. n. xxx.*



CHAPITRE IV.

Sur la Providence.

I. **T**out ce qui vient des Dieux porte les marques de leur *Providence*. Ce que l'on impute même au hazard & à la fortune, se fait, ou par la nature, ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la *Providence* régit. Toutes choses prennent de là leur cours. De plus, il y a une nécessité absolue que tu ne saurois changer, & il en revient une utilité pour tout l'Univers, dont tu fais partie. Or ce qui est utile au Tout, & qui contribue à sa conservation, est en même-tems utile à chacune de ses parties; & l'Univers n'est pas moins conservé & entretenu par les divers changemens des êtres composés, que par les changemens des élémens. Que cela te suffise. Que ce soient-là tes maximes & tes regles. Mais défais-toi de cette soif insatiable de Livres, afin que tu ne sortes pas de la vie en murmurant, mais avec une véritable joie, & en remerciant

les Dieux de tout ton cœur. *Du Liv. ij. n. iij.*

II. La matiere de l'Univers est obéissante & souple, & l'*Esprit* qui la gouverne n'a en soi aucune cause qui le porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté. Aussi ne fait-il aucun mal, & rien n'est blessé par cet *Esprit*. Or c'est lui qui produit & qui consume toutes choses. *Du Liv. vj. n. j.*

III. L'*Esprit* qui gouverne tout, fait ce qu'il fait, & pourquoi il le fait. *Du Liv. vj. n. v.*

IV. Celui-là est gouverné & porté par l'*Esprit* de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même dessein, & qui regle ses volontés sur les siennes. *Du Liv. xij. n. xxv.*

V. Fais & pense chaque chose, comme pouvant sortir de la vie à chaque moment. S'il y a des Dieux, ce n'est pas une chose bien fâcheuse que de quitter le Monde, car ils ne te feront aucun mal; & s'il n'y en a point, ou qu'ils ne se mêlent pas des hommes, *qu'ai-je à faire de vivre dans un Monde*

Monde sans Providence & sans Dieux?
Mais il y a des Dieux, & ils ont soin des hommes; & ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux; & si dans toutes les autres choses qui arrivent nécessairement, il y avoit aussi des maux qui fussent de ce nombre, les Dieux y auroient pourvû, & nous auroient donné les moïens de les éviter. Mais ce qui ne peut rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourroit-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse? Car si la nature avoit souffert ce desordre, ce seroit donc ou parce qu'elle l'auroit ignoré, ou parce que l'ayant connu, elle n'auroit pû ni le corriger, ni le prévenir. Or il est absurde de penser que *la nature qui gouverne le Monde* ait fait, ou par ignorance, ou par impuissance, une si lourde faute, que de permettre que les biens & les maux arrivent indifferemment & sans distinction aux méchans & aux bons, la mort & la vie, l'honneur & le deshonneur, la douleur & le plaisir, la pauvreté & les richesses. Toutes ces choses, n'étant par elles-mêmes ni honteuses ni honnêtes, arrivent également aux bons & aux méchans.

Elles ne peuvent donc être ni de véritables maux, ni de véritables biens. *Du Liv. ij. n. xj.*

VI. Si tu examines exactement toutes choses, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive justement; je ne dis pas seulement, parce qu'il arrive en conséquence de certaines causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice, & qu'il vient d'un *Etre supérieur* qui distribue à chacun ce qui lui est dû. Prends-y donc bien garde, comme tu as déjà commencé; & tout ce que tu fais, fais-le dans la vue de te rendre homme de bien; je dis homme de bien véritablement & proprement, & non pas selon le langage ordinaire des hommes. Souviens-toi de cela dans toutes tes actions. *Du Liv. iiij. n. x.*

VII. Comment est-il possible que les Dieux qui ont réglé & ordonné tout si sagement & avec tant d'amour pour l'homme, aient pourtant fait cette faute, que certains hommes les plus gens de bien, qui ont eu un commerce plus étroit avec la Divinité, & qui ont passé toute leur vie dans

dans l'exercice des bonnes œuvres, des prières & des sacrifices, ont été comme les amis de Dieu, lorsqu'ils font une fois morts, ne reviennent plus à la vie, mais soient éteints pour toujours? Si cela est ainsi, tu dois être persuadé qu'il est bien, & que les Dieux l'auroient fait autrement, s'ils l'avoient jugé nécessaire. Car, s'il eût été juste, il auroit été aussi très-possible; & s'il eût été selon la nature, la nature même l'auroit porté. Mais de ce que cela n'est pas, s'il est vrai qu'il ne soit pas, tu dois nécessairement conclure qu'il ne l'a pas fait. Tu vois toi-même qu'en faisant cette recherche, tu disputes de tes droits avec Dieu, & tu lui en demandes une espece de compte. Or nous n'en usons pas ainsi, si Dieu n'étoit souverainement juste, & souverainement bon; & puisqu'il a ces deux qualités, il n'a donc rien oublié de ce qui étoit juste & raisonnable dans la disposition & dans l'arrangement du monde. *Du Liv. xij. n. v.*

○ VIII. O Univers! Tout ce qui t'accommode, m'accommode; tout ce qui est de faison pour toi, ne peut être pour moi ni
• préma-

prématuré ni tardif. O Nature ! Tout ce que tes saisons m'apportent, je le trouve un fruit délicieux. Tout vient de toi ; tout est en toi ; & tout retourne en toi. Quelqu'un dit dans une Tragedie : *O chere Ville de Cecrops !* Et toi ne diras-tu point : *O chere Ville de Dieu !* Du Liv. iiii. n. xxv.

IX. Si l'on est étranger dans le Monde quand on ne fait pas ce qui y est, on ne l'est pas moins quand on ignore ce qui y arrive. Celui qui refuse d'obéir à la raison universelle & politique, c'est-à-dire, à la *Providence*, est un esclave fugitif. Celui qui a les yeux de l'esprit bouchés, est aveugle. Celui-là est toujours pauvre qui n'a pas en lui-même tout ce qui lui est nécessaire, & qui a besoin du secours d'autrui. Tu fais un apostume & un abcès dans le Monde, quand tu te retires & te separes de la nature universelle ; & tu t'en separes quand tu prens mal, & que tu reçois avec chagrin les accidens de la vie ; car celle qui te les apporte, est la même qui t'a porté. Enfin celui qui separe son ame de celles des autres Citoïens, lesquelles

les

les ne doivent faire avec la sienne qu'une seule & même ame, celui-là, dis-je, est dans une grande Ville comme un membre inutile, & il rompt tous les liens de la société. *Du Liv. iiij. n. xxx.*

X. Abandonne-toi volontairement à la Parque, & permets-lui de filer ta vie comme elle le voudra. *Du Liv. iiij. n. xxxvj.*

XI. Nous cherchons toutes sortes de viandes & de breuvages, & nous exerçons toute l'adresse des plus habiles Cuisiniers pour nous empêcher de mourir & de passer la barque fatale. Mais quand le vent souffle, & que Dieu nous appelle, il faut partir, & il ne sert de rien de déplorer sa misere. *Du Liv. vij. n. liij.*

XII. Ce que la nature universelle porte à chaque particulier, c'est ce qui lui est utile, & il lui est utile dès le moment qu'elle le lui porte. *Du Liv. x. n. xxv.*

XIII. Chaque chose arrive selon la nature du Tout, & non pas selon aucune autre nature qui l'environne, ou qui soit renfermée au dedans, ou suspendue au dehors. *Du Liv. vj. n. ix.*

XIV.

XIV. *Si les Dieux n'ont soin ni de moi ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.* (d) Du Liv. vij. n. xliij.

XV. Toutes les choses du monde ne font qu'un même cercle qui en roulant ramène les siècles, & fait monter ce qui étoit rampant, & descendre ce qui étoit élevé. Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, & cela étant, il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a déterminé; ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement par la Providence, & que le reste arrive en conséquence de cette première impulsion, & ait toujours sa cause marquée; ou enfin ce sont les atomes & le hazard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout dépend du hazard, n'en dépends-tu pas aussi? Du Liv. ix. n. xxviij.

XVI. Un homme modeste & bien instruit dit à la nature qui donne tout & retire tout: *Donne-moi tout ce que tu voudras, & reprends tout ce qu'il te plaira.* Et il le dit, non pas avec une fierté insolente,

(d) C'est un passage de quelque Poète tragique.

lente, mais d'une manière qui lui marque son respect, son obéissance & son affection.
Du Liv. x. n. xviiij.

XVII. Si les Dieux ont consulté sur mon sujet, & sur ce qui doit m'arriver, je suis sûr qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire; & il est impossible d'imaginer un *Dieu sans sagesse.* Or quelle raison auroient les Dieux de me faire du mal, & que leur en reviendrait-il, ou à cet univers dont ils ont tant de soin? Que s'ils n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier, ils ont consulté sur ce qui regarde le general. Je dois donc embrasser & recevoir avec joie tout ce qui m'arrive, puisqu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, ne faisons ni vœux, ni sacrifices, ni sermens; en un mot, ne faisons rien de tout ce que nous pratiquons, comme vivant & conversant avec les Dieux & les ayant toujours presens. Retranchons-nous à consulter chacun pour soi-même, car cela est permis. Cette consultation ne peut être que sur l'utile. Or ce qui est
utile

utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature & sa condition. Ma nature est raisonnable & sociable; j'ai une Ville & une Patrie; comme *Antonin* j'ai Rome; & comme homme j'ai le Monde. Ce qui est utile à ces Communautés est donc mon unique bien. *Du Liv. vj. n. xlv.*

XVIII. Tout ce qui arrive à chacun est utile à l'univers, & cela suffit. Mais on peut encore aller plus loin & ajouter, que si on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui est utile à un homme est utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* est ici dans un sens commun & general pour des choses qu'on appelle moiennes & indifferentes, c'est-à-dire, qui ne font ni un bien ni un mal. *Du Liv. vj. n. xlv.*

XIX. *La nature universelle a construit & réglé le Monde.* Donc, ou tout ce qui se fait presentement est une suite de la Loi generale qu'elle a établie; ou bien les créatures raisonnables sont les principaux objets des soins & de la providence de cet *Etre universel*. Si tu retiens bien cela, il n'y a rien qui puisse te procurer plus de
trani-

tranquilité en toutes sortes de rencontres.
Du Liv. vij. n. dernier.

XX. Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le sachant, les autres sans le savoir; comme je pense qu'*Heracleite* a dit que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui se fait dans cet univers. Celui-ci travaille d'une maniere, & celui-là d'une autre. Mais celui qui se plaint, qui s'oppose à ce qui se fait, & qui tâche de le détruire, travaille doublement, & le Monde avoit besoin d'un tel Ouvrier. Voi donc avec quels Ouvriers tu veux te mettre; car *celui qui gouverne tout* te recevra où tu voudras, & se servira fort bien de toi. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces Ouvriers le même rang que tient dans une Comédie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de *Chryssippe*. *Du Liv. vij. n. xlij.*



 CHAPITRE V.
Sur les Prieres.

I. **L**a priere des Atheniens étoit: *Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie; faites pleuvoir sur les champs & sur les prés des Atheniens.* Ou il ne faut point prier du tout, ou il faut prier de cette maniere, simplement & liberalement. *Du Liv. v. n. vij.*

II. Ou les Dieux ne peuvent rien, où ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu? Et s'ils peuvent quelque chose, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoi ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne désirer rien, de ne t'affliger de rien? Car si les Dieux peuvent aider les hommes, ils peuvent toujours les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela en ton pouvoir. Ne ferois-tu donc pas beaucoup mieux de te servir avec une entiere liberté de ce qui dépend uniquement de
 toi,

toi, que de te tant tourmenter pour ce qui n'en dépend point, & que de le désirer avec fervitude & avec bassesse? Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en notre pouvoir? Commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras. Celui-ci prie qu'il puisse obtenir des faveurs de sa Maitresse; & toi prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là demande d'être défait de telle chose; & toi demande de n'avoir pas besoin d'en être défait. Un autre que son fils ne meure point; & toi prie de ne pas craindre qu'il meure. En un mot, tourne ainsi toutes tes prieres & tu en verras le fruit. *Du Liv. ix. n. xliij.*

CHAPITRE VI.

*Ordre, union, & beauté du grand
Tout.*

I. **L**e Monde est ou un arrangement, ou une confusion & un desordre, & c'est pourtant toujours le Monde. Mais

pourrois-tu t'imaginer qu'il y eût en toi un certain ordre & une certaine disposition, & qu'il n'y eût que desordre & que confusion dans cette vaste machine dont tu fais partie? Surtout, puisque les choses les plus contraires y sont dans une entière correspondance, & dans une parfaite union.

Du Liv. iiij. n. xxix.

II. Il faut considérer que les choses qui arrivent fortuitement & nécessairement aux Etres que la nature produit, ont quelque chose d'agréable & de charmant, comme ces parties du pain qui dans le four s'entrouvrent & se séparent. Car ces mêmes parties que la force du feu a séparées & desunies contre le dessein du Boulanger, ne laissent pas de donner quelque grace au pain & d'exciter à le manger. Tout de même les figues les plus mûres se rident & se fendent; & ce qui approche de la pourriture donne de la beauté aux olives qui commencent à mûrir. Les épics qui baissent la tête, la ferocité du lion, l'écume du sanglier, & plusieurs autres choses semblables, si on les regarde séparément, n'ont rien qui approche de la beauté. Cependant,

dant, parce qu'elles accompagnent les E-
tres que la nature produit, elles leur don-
nent de l'agrément, & plaisent aux yeux.
Par la même raison, si quelqu'un a l'esprit
assez fort & assez profond pour contempler
& connoître toutes les choses qui arrivent
dans cet univers, il n'en trouvera presque
pas une, non pas même de celles qui ar-
rivent en conséquence & à la suite des au-
tres, qui n'ait ses graces particulieres, &
qui ne serve à relever *la beauté du Tout*
dont elle fait partie. Ainsi il ne verra pas
avec moins de plaisir les bêtes feroçes vi-
vantes, qu'il les verroit dans les ouvrages
des Statuaires & des Peintres. Il trouvera
que les vieilles & les vieillards ont leur
beauté aussi-bien que les jeunes gens, & il
verra avec les mêmes yeux les uns & les
autres; enfin il découvrira dans une infini-
té de semblables sujets, des beautés qui ne
sont pas sensibles à tout le monde, mais
seulement à ceux qui sont accoutumés à la
nature & à ses ouvrages. *Du Liv. iij.*
n. ij.

III. L'Asie & l'Europe ne sont que de
petits coins du Monde; la mer entiere n'est
qu'une

qu'une goutte de cet univers; le mont *Atlas* n'est qu'une petite motte de terre; tout le tems present n'est qu'un point de l'éternité; toutes choses sont viles & méprisables; mais elles viennent de cette intelligence universelle, ou en font des suites nécessaires. La gueule des lions, les poisons & tout ce qu'il y a de nuisible, sont, comme les épines & les bourniers, les accompagnemens des choses belles & bonnes. Ne t'imagines donc point qu'il y ait là rien de contraire à la *Divinité* que tu reveres, ni qui soit indigne d'elle; mais remonte à l'origine de toutes choses & considere-la bien. *Du Liv. vj. n. xxxvj.*

IV. Le concombre est amer; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin; évite-les: cela suffit. Garde-toi bien de dire, *pourquoi cela est-il ainsi dans le Monde?* Car tu serois la risée d'un Phisicien, comme tu le serois d'un Cordonnier & d'un Menuisier, si tu trouvois mauvais qu'ils eussent dans leur boutique les rognures & les scieures de leur travail. Cependant tous ces Ouvriers ont des endroits où ils peuvent jeter leur rebut, au lieu que la nature

nature n'en a point, puisqu'il n'y a rien hors d'elle. Mais c'est ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus surprenant dans son art, car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même, change & convertit en sa propre substance tout ce qui te paroît corrompu, vieilli & inutile au-dans d'elle, & s'en sert pour produire d'autres ouvrages nouveaux; de sorte qu'elle n'a besoin ni de matiere étrangere, ni de lieu pour y jeter ses ordures. Elle trouve en elle-même, le lieu, la matiere & l'art.
Du Liv. viij. n. liij.

V. C'est pour son utilité propre que la nature est forcée de faire ce qu'elle fait.
Du Liv. iiij. n. ix.

VI. Toutes les choses qui arrivent dans le Monde sont toujours unies & liées avec ce qui les a précédées. Il n'en est pas comme des nombres qui sont toujours entiers, & qui ne dépendent que de la nécessité toute seule. Elles ont entr'elles une liaison raisonnable; & comme dans tout ce qui est, il y a un arrangement, & une union qui lie toutes ses parties, de même dans tout ce qui se fait, on ne trouve pas

une succession simple & nue, mais une liaison merveilleuse, & un admirable rapport.
Du Liv. iiij. n. xlvij.

VII. Penſe très-ſouvent à la liaison & à la ſympathie, que toutes les choſes du Monde ont entr'elles; car elles ſont toutes liées & entrelaſſées; & par cette raiſon elles ont une mutuelle affection les unes pour les autres, & celle-ci n'eſt qu'une ſuite de celle-là, à cauſe du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere. *Du Liv. vj. n. xxxviij.*

VIII. L'eſprit de cet univers eſt un eſprit de ſociété. Il aime l'ordre & la raiſon. Il a donc fait les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites, & il a lié & ajuſté les plus parfaites les unes avec les autres. Tu vois par-là qu'il a ſoumis & rangé chaque choſe ſelon ſa dignité, & qu'il a ajuſté enſemble les plus excellentes, par les liens d'une union & d'une complaiſance mutuelle & reciproque. *Du Liv. v. n. xxxj.*

IX. Tous les Etres qui ont quelque choſe de commun entr'eux, tâchent de ſe joindre.

dre. Ce qui est de terre tend vers la terre; l'humide coule avec l'humide, & l'air avec l'air; de sorte que pour les tenir séparés, il faut leur faire violence. Le feu se porte en haut à cause du feu élémentaire. Le feu d'ici bas est si prompt à s'embraser & à s'unir ensemble, que même tout ce qu'il y a de matériel & d'un peu sec s'enflame facilement, parce qu'il est moins mêlé avec ce qui pourroit l'empêcher de s'allumer. De même aussi tout ce qui participe à la nature intelligente & raisonnable, tend d'autant plus vers son origine, & est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui lui est naturel, qu'il est plus excellent & plus accompli. C'est de-là que parmi les animaux sans raison on voit des essaims, des troupeaux, de petites familles de pouffins, & comme des amours; car déjà ils sont animés, & ce principe d'assemblage & d'union est répandu dans les Êtres les plus parfaits, & ne se trouve pas tant dans les plantes, dans les pierres & dans les bois. Parmi les animaux raisonnables, il y a des républiques, des amitiés, des maisons, des assemblées; & au milieu même des plus grandes guerres, il y a des trêves & des

traités de paix. Et dans les créatures encore plus parfaites, quoiqu'elles soient fort éloignées les unes des autres, on ne laisse pas d'y remarquer une maniere d'union, comme dans les astres. Tant ce degré éminent de perfection a eu de force pour communiquer une espece de simpatie à des Etres entierement séparés. Mais vois ce qui arrive presentement. Les créatures raisonnables sont les seules qui ont oublié cette affection reciproque, & cette mutuelle bienveillance, & où l'on ne trouve plus cette même pente & ce concours. Mais elles ont beau fuir; elles sont toujours arrêtées. La nature est la plus forte, & si tu y prens bien garde, tu verras manifestement la verité de ce que je te dis. En effet, on trouveroit plutôt un corps terrestre entierement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme desuni & séparé de tout autre homme. *Du Liv. ix. n. ix.*

X. Il n'y a qu'une même lumiere du soleil, quoiqu'elle soit divisée, séparés par des murailles, par des montagnes, & par mille autres choses. Il n'y a qu'une même
matie-

matiere, quoiqu'elle soit divisée en des millions de corps séparés. Il n'y a qu'un seul & même esprit, quoiqu'il soit partagé en une infinité de natures différentes, & de differens individus. Il n'y a qu'une seule ame intelligente, quoiqu'elle semble être séparée & divisée en toutes les autres parties de tous ces Etres differens. La forme & la matiere insensible n'ont aucune liaison l'une avec l'autre; elles sont pourtant unies & liées par l'esprit de l'univers qui les assemble malgré elles. Mais l'ame intelligente a une inclination particuliere & propre pour la semblable; elle se joint à elle, & rien n'en peut empêcher l'union. *Du Liv. xij. n. xxxij.*

XI. Une même ame a été distribuée à tous les animaux sans raison, & un même esprit intelligent a été donné aux animaux raisonnables, comme toutes les choses terrestres n'ont qu'une même terre, & comme tout ce qui voit & qui respire ne voit que la même lumiere, & ne respire que le même air. *Du Liv. ix. n. viij.*

XII. Pense continuellement que le Monde est un animal composé d'une seule substance

stance & d'une seule ame; & considere de quelle maniere tout se rapporte & se conforme à son seul sentiment, se meut & se regle par son mouvement seul; & comment toutes les choses qui subsistent sont ensemble la cause de celles qui se font; enfin quel est l'assemblage & l'union, de toutes les parties. *Du Liv. iiij. n. xlij.*

CHAPITRE VII.

Raison universelle, & raison humaine.

I. **H**onore ce qui est de plus excellent dans le Monde; c'est ce qui se sert de tout & qui gouverne tout. Honore aussi ce qui est de plus excellent en toi; il est de même nature que le premier: Car c'est ce qui se sert de toutes les parties dont tu es composé, & qui gouverne ta vie. *Du Liv. v. n. xxj.*

II. Il faut vivre avec les Dieux, & celui-là vit avec les Dieux qui, en toutes occasions, leur fait voir son ame soumise à leurs ordres, & toujours prête à faire ce qu'or-

qu'ordonne le génie que Dieu a donné à chacun pour guide & pour gouverneur, & qui n'est qu'une partie de lui-même: car ce génie n'est autre chose que l'entendement & la raison. *Du L. v. n. xxvij.*

III. Pourquoi des esprits ignorans & grossiers viennent-ils troubler une ame savante & polie? Quelle est l'ame savante & polie? Celle qui connoit le commencement & la fin des choses, & cette *raison divine*, qui pénétrant toute la matiere, gouverne cet univers durant tous les siècles par des périodes réglés. *Du Liv. v. n. xxxiiij.*

IV. Fais aussi incessamment cette réflexion, que *la raison universelle*, avec laquelle nous avons le plus de commerce, & qui gouverne tout, c'est celle que nous combattons toujours opiniâtement, & que les mêmes choses que nous voyons arriver tous les jours sont celles que nous trouvons les plus étranges. *Du Liv. iiij. n. l.*

V. Le Peuple n'admire presque que deux sortes de choses; ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois;

bois; ou celles qui ont une nature vivante & vegetative, comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux qui sont un peu au-dessus du Peuple réduisent leur admiration aux choses purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui sont plus polis & mieux instruits que ces derniers, n'admirent que ce qui a une ame raisonnable; non pas cette ame universelle, mais une ame mécanique & industrieuse; ou bien ils font consister simplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'esclaves. Mais celui qui honore, comme il doit, cette *ame raisonnable, universelle & politique*, ne se soucie d'aucune de ces choses: il s'attache uniquement à entretenir son ame dans toutes les actions & tous les mouvemens raisonnables & utiles à la société, & à coopérer en tout avec cette *ame universelle*, dont il est lui-même une partie. *Du Liv. vj. n. xjv.*

VI. Dieu, l'homme & le monde portent des *fruits* chacun en son tems: Car, quoique l'usage ait consacré cette expression à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément.

La

La raison porte aussi son fruit, qui est en même-tems propre pour elle, & commun pour tout le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres, & ils sont tous de la même nature que la raison qui les produit.
Du Liv. ix. n. x.

VII. L'ame est une sphere d'une rondeur parfaite. Pendant qu'elle ne s'étend & ne se relâche point en dehors, & qu'elle ne se resserre & ne s'enfonce point au dedans, elle reluit d'une lumiere qui lui fait découvrir la verité de toutes choses, & celle qui est en elle. *Du Liv. xj. n. xiiij.*

VIII. Les propriétés de l'ame raisonnable sont, qu'elle se voit elle-même; qu'elle se compose elle-même; qu'elle se rend telle qu'elle veut; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent les plantes & les animaux ne va qu'au profit des autres, & jamais au leur; qu'elle parvient toujours à sa fin entiere & parfaite, quelque bornée que soit sa vie; car il n'en est pas d'elle, comme de la danse, d'une comédie, ou d'autres choses semblables, dont on ne sauroit retrancher la moindre chose, sans rendre l'action imparfaite.
&

& défectueuse. En quelqu'endroit qu'on la surprenne, au commencement, au milieu, à la fin, elle fait que ce qui a paru est toujours une pièce complète & finie, de sorte qu'elle peut toujours dire: *J'ai tout ce qui m'appartient.* De plus, l'ame parcourt tout cet univers; elle se promene dans les espaces immenses qui l'environnent; elle contemple la figure; elle mesure en quelque manière l'éternité; elle pénètre & conçoit la régénération periodique des choses. Et lisant ainsi dans l'avenir, elle voit clairement que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont précédés n'ont vû que ce que nous voïons. On peut dire même que par la raison de cette uniformité, un homme qui n'a vécu que quarante années, quelque peu d'esprit qu'il ait, il a vû tout ce qui a été avant lui, & tout ce qui sera après. Les autres propriétés de l'ame sont l'amour du prochain, la verité, la pudeur, & de n'estimer rien tant que soi-même, ce qui est aussi le propre de la Loi. Et de cette manière la droite raison est la même que la raison de souveraine Justice. *Du Liv. xj. n. j.*

CHAPI-

CHAPITRE VIII.

La vraie Philosophie.

I. **T**out n'est qu'opinion. Cela est assez clairement prouvé par ce que *Momonime* Philosophe Cynique en écrit dans ses Ouvrages. L'utilité de ce qu'il dit est assez sensible, si on n'en prend que ce qui est conforme à la vérité. *Du Liv. ij. n. xv.*

II. Sur combien d'objets un Phisicien ne promene-t-il pas son imagination? Combien de choses fait-il passer devant lui comme en revue? Mais il ne faut pas se contenter de connoître; il faut agir & joindre la pratique à la théorie, si l'on veut bien faire son devoir, & conserver pur & entier en soi-même le plaisir que donne la connoissance des choses; ce plaisir qui pour être secret, n'en est pourtant ni moins sensible, ni moins caché. *Du Liv. x. n. x.*

III. Tout le tems de la vie de l'homme n'est qu'un point. La matiere dont il est composé n'est qu'un changement continuel;

ses sens sont émouffés & incertains; son corps n'est qu'une corruption; l'esprit qui l'anime qu'un vent subtil; sa fortune qu'une nuit obscure, & sa réputation qu'un fantôme. Pour tout dire, en un mot, ce qui est du corps a la rapidité d'un fleuve; ce qui est de l'esprit est une fumée & un songe; la vie un combat perpétuel, & un voiage dans une terre étrangere; enfin la réputation dont l'homme se flatte après sa mort, n'est qu'un oubli. Qu'est-ce donc qui peut le conduire heureusement dans une route si difficile? C'est la *Philosophie* seule. Cette *Philosophie* consiste à conserver son ame entiere & pure, toujours maîtresse de la volupté & de la douleur; à ne permettre jamais qu'elle fasse rien témérairement, qu'elle use de dissimulation, ni qu'elle s'éloigne de la verité, & à faire en sorte qu'elle soit toujours suffisante à elle-même, qu'elle n'ait jamais besoin qu'un autre fasse quelque chose, ou qu'il ne la fasse pas; de plus, qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive, comme venant du même lieu d'où elle est sortie; qu'elle attende toujours la mort avec un esprit tranquile, & comme sachant bien que cette mort n'est
autre

autre chose que la dissolution des élémens, dont chaque animal est composé. Car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élémens mêmes qui souffrent ces changemens continuels, & qui ne font que passer toujours de l'un à l'autre, pourquoi appréhenderoit-on la dissolution & le changement de tout le corps, puisque ce changement & cette dissolution font selon la nature. Or tout ce qui est selon la nature ne peut être un mal. *Du Liv. ij. n. dernier.*

Ceci a été écrit à Carnunte.

IV. Celui-là fait philosopher sans tunique, couvert d'un simple manteau; celui-ci fait philosopher sans livres. L'un demi nud dit, *je manque de pain & je ne laisse pas de philosopher*; l'autre, *je manque de tous les secours que donnent les sciences, & avec cela je ne m'ennuie point de suivre la raison.* Aime donc la profession que tu as apprise, & n'en fais point d'autre. Du reste passe ta vie tranquillement, comme aiant remis de tout ton cœur entre les mains de Dieu tout ce qui te regarde, & ne sois ni l'esclave des hommes, ni leur tyran. *Du Liv. iiij. n. xxxij. & xxxiij.*

V. Ne te dégoute, ne te décourage, & ne t'impatiente point, lorsque tu ne réussis pas toujours à faire tout selon les regles de la droite raison. Au contraire, après qu'une chose t'aura mal réussi, recommence-la de nouveau, & te prépare à voir tranquillement plusieurs infirmités pareilles. Aime de tout ton cœur ce que tu as entrepris, & ne retourne point à la *Philosophie*, comme les Ecoliers retournent chez leur Maître; mais comme ceux qui ont mal aux yeux, ont recours aux remedes de l'éponge & des œufs, ou aux fomentations & aux cataplâmes; ainsi rien ne t'empêchera d'obéir à la raison: tu y acquiesceras en toutes manieres. Surtout souviens-toi que la *Philosophie* ne demande de toi que ce que demande la nature, & toi tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut. *Qu'y a-t-il de plus agréable?* C'est ainsi que la volupté nous trompe sous un voile spécieux. Mais prens-y bien garde. La grandeur d'ame, la liberté, la simplicité, la patience & la sainteté, ne sont-elles pas mille fois plus agréables? Et quand tu auras bien pesé tous les avantages de la prudence, qui est la mere de la prospérité & de la

la sûreté, pourras-tu jamais rien trouver qui lui soit comparable? *Du Liv. v. n. ix.*

VI. Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la *Philosophie* que celle où tu es maintenant. *Du Liv. xj. n. vij.*

VII. Si tu avois une marâtre & une mère en même-tems, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de l'autre. Ta marâtre c'est la Cour, & ta mère c'est la *Philosophie*. Tiens-toi donc toujours auprès de celle-ci. Repose-toi dans son sein: elle te rendra supportable à la Cour, & te fera trouver la Cour supportable. *Du Livre vj. n. xij.*

VIII. Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques, & de traiter de toutes les affaires selon les maximes de la *Philosophie*, sont méprisables! Ce ne sont que des enfans. Mon ami, de quoi s'agit-il? Il s'agit de faire ce que la nature demande de toi. Travaille donc, si tu le peux, & ne regarde point si cela fera sù. N'attends point ici une République, comme celle de Platon; mais commence, & quelque peu de progrès que tu fasses d'a-

bord, ne pense pas que ce soit peu de chose : car. qui est-ce qui pourra changer entièrement toutes les opinions des hommes ? Et sans ce changement que peut-on attendre d'eux qu'une obéissance forcée, & qu'une servitude accompagnée de larmes & de soupirs ? Va presentement, & me parle d'*Alexandre*, de *Philippe*, & de *Demetrius Phalercus*. C'est à eux à voir s'ils ont bien connu ce que demande la nature universelle, & s'ils ont profité de ses leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité comme des Rois de théâtre, personne ne me condamne à les imiter. La *Philosophie* agit d'une manière modeste & simple. Ne me porte donc point à une orgueilleuse gravité. *Du Liv. ix. n. xxxj.*

IX. Une chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire, c'est de penser qu'il ne dépend plus de toi de faire en sorte que toute ta vie se soit passée dans la *Philosophie*. Car plusieurs personnes font, & tu le fais bien toi-même, que tu en as été long tems très-éloigné. Ainsi te voilà confondu, & tu ne peux plus prétendre à la gloire d'un véritable Philosophe.

Ta

Ta profession même s'y oppose. Si tu as donc véritablement connu en quoi consiste *la vraie Philosophie*, ne te soucie plus de cette vaine réputation, & qu'il te suffise de vivre le peu de tems qui te reste, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien soigneusement ce qu'elle veut, & ne te mets en peine de rien davantage. Tu n'as que trop éprouvé, qu'aïant couru partout & essaïé de tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois: car tu ne l'as trouvé ni dans le raisonnement, ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs; enfin nulle part. Où est-il donc? Dans les actions que la nature de l'homme demande. Comment peut-on se mettre en état de faire ces actions? En conservant les saines opinions qui produisent les bons mouvemens & les bons desirs. Quelles sont ces opinions? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce qui ne rend pas l'homme juste, temperant, courageux & libre, n'est pas un bien; & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires n'est pas un mal. *Du Liv. viij. n. j.*

X. Epicure dit en quelqu'endroit: *Dans mes maladies je n'entretenois nullement de mon mal ceux qui me venoient voir, & je n'avois point avec eux de ces conversations de malade; mais je passois les journées à discourir des principes des choses, & surtout à prouver que l'ame, en participant aux douleurs du corps, peut conserver sa tranquillité, & se maintenir dans la possession de son veritable bien. En me mettant entre les mains des Medecins, je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir, comme si c'étoit une chose bien considerable que de me redonner la santé; & en ce tems-là même je passois ma vie doucement & heureusement.* Fais donc comme lui; & dans les maladies; comme dans tous les autres accidens, que rien ne te sépare jamais de la *Philosophie*, & ne t'amuse point à discourir avec les Sots, ni avec les Phisiciens. C'est une regle commune à tous les *Métiers* & à tous les *Arts*, qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'instrument avec lequel on le fait. *Du Liv. ix. n. xliv.*

CHAPITRE IX.

Regles de discernement.

I. Si tu as le discernement si fin, fers-t'en dans tes jugemens; comme a fort bien dit un Sage. *Du Liv. viij. n. xl.*

II. Les choses sont hors de nous, & comme à la porte, sans rien savoir d'elles-mêmes, & sans nous déclarer ce qu'elles sont. Qui est-ce donc qui nous le déclare, & qui en juge? C'est l'esprit. *Du Liv. ix. n. xv.*

III. Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple, (*e*) des contes à épouvanter les enfans. *Du Liv. xj. n. xxiiij.*

IV. Considere les causes dépouillées de l'écorce qui les couvre, le but de toutes les actions; ce que c'est que la douleur, la volupté, la gloire & la mort, & pense que

D 5 nous

(*e*) Les opinions du peuple sur la mort, l'exil, la honte, & tout ce que le peuple appelle des maux.

nous nous faisons nous-mêmes tous nos embarras; qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder, & que tout n'est qu'opinion. *Du Liv. xij. n. viij.*

V. Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'est-à-dire, par la seule raison que nos peres les ont eues, & nous les ont laissées; mais il faut les examiner, & suivre la verité. *Du Liv. iiij. n. lij.*

VI. Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions. *Du Liv. xj. n. ix.*

VII. Quel moien de connoître la verité de chaque chose? C'est de la diviser en sa matiere & en sa forme. *Du Liv. iiij. n. xxij.*

VIII. Regarde au dedans de toutes choses, & ne te laisse jamais tromper, ni à leur qualité, ni à l'éclat qui les environne. *Du Livre vj. n. iij.*

IX. Comme on juge des viandes, & qu'on dit; *c'est un poisson, c'est un oiseau:* Et du vin de Phalerne; *c'est le jus d'un tel raisin:* Et de la pourpre; *c'est de la laine*
de

de brebis teinte dans le sang d'un certain coquillage. Et comme par le moïen de ces réflexions on examine à fond chaque chose, & on connoît ce qu'elle est, il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie. Lorsque les choses qui passent pour les plus dignes d'être approuvées se présentent à notre imagination, il faudroit les dépouiller, pour ainsi dire, & voir à découvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat de la renommée; car cet éclat étranger est un grand trompeur, & lorsque tu crois être parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans un sujet, c'est alors qu'il te trompe avec le plus d'adresse. Pense donc souvent à ce que *Crates* disoit de *Xenocrate* même (f) Du Liv. vj. n. xij.

X. Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; & parmi les hommes, l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre, un autre d'avoir pris un poisson; celui-là d'avoir pris un

(f) *Xenocrate* étoit le plus grave des Philosophes. *Crates* faisoit l'anatomie de cette gravité, & prouvoit que ce n'étoit que faste & ostentation.

un sanglier ou un ours, & celui-ci d'avoir pris des Sarmates. Ne les trouveras-tu pas de vrais brigands, si l'on examine bien leurs opinions? *Du L. x. n. xij.*

XI. Quand tu vois des gens qui parlent en Maitres, & qui louent & blâment avec autorité & avec orgueil, ne manque pas d'examiner leur vie. Tâchè de découvrir ce qu'ils font à table & dans leur cabinet. Penetre leurs desseins, ce qu'ils recherchent & ce qu'ils fuient; & souviens-toi qu'ils ne vivent que des rapines, & que des vols qu'ils font; non pas, comme on dit, avec les pieds & avec les mains, mais avec la plus précieuse partie d'eux-mêmes, avec laquelle, s'ils vouloient, ils pourroient acquerir la foi, la modestie, la verité, la loi, & le bon génie. *Du Liv. x. n. xvij.*

XII. Accoutume-toi toujours autant qu'il te sera possible à examiner chaque chose par rapport à la physique, à la morale, & à la dialectique. *Du Liv. viij. n. xij.*

XIII. Examine toutes choses de cette maniere: Qu'est-ce que cela est en lui-même & par sa nature? *Quelle est sa matiere & sa forme? Que fait-il dans le monde, &*

combien de tems y sera-t-il? Du Liv. viij. n. xj.

XIV. Pense d'où chaque chose est venue; de quoi elle est composée; en quoi elle sera changée, & ce qu'elle sera après son changement. Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal, & que rien ne lui pourra nuire. *Du Liv. xj. n. xviiij.*

XV. Considere toujours que tout se fait par le changement, & accoutume-toi à penser qu'il n'y a rien que la nature aime tant qu'à changer les choses qui sont, pour en faire de nouvelles & de tout semblables: car on peut dire en quelque maniere que tout ce qui est, n'est que la semence de tout ce qui sera. Et toi tu ne penses qu'à la semence qu'on jette dans la terre; c'est être trop ignorant & trop grossier. *Du Liv. iiij. n. xxxviiij.*

XVI. Sur tout ce que tu vois faire, accoutume-toi autant qu'il sera possible à rechercher pourquoi on le fait. Comment ce par ce que tu fais toi-même, & tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions. *Du L. x. n. xliij.*

XVII.

XVII. Accoutume-toi à écouter sans aucune distraction ce qu'on te dit, & entre autant qu'il se peut, dans l'esprit de celui qui te parle. *Du Liv. vj. n. liij.*

XVIII. Regarde à la qualité de la forme; sépare-la de la matiere; examine-la bien, & détermine ensuite à peu près le tems de sa durée. *Du L. ix. n. xxv.*

XIX. C'est avoir assez vécu dans la misere, dans les lamentations, & dans les grimaces. Qu'est-ce qui te trouble? Que trouves-tu là de nouveau? Qu'est-ce qui t'épouvante? Est-ce la forme? regarde-la. Est-ce la matiere! examine-la. Il n'y a rien au-delà de ces deux choses. Sois donc désormais plus simple, plus équitable, & plus complaisant envers les Dieux. *Du Liv. ix. n. xxxix.*

XX. A toutes les regles que je t'ai données tu peux encore ajouter celle-ci: C'est de faire toujours une définition, ou une description exacte de tout ce qui peut tomber dans la pensée, de sorte qu'on voie précisément la matiere; que l'on connoisse toutes ses parties séparément, & que l'on sache son veritable nom, & le nom des choses

choses dont il est composé & dans lesquelles il sera dissous. Car il n'y a rien qui rende l'ame si grande, que d'examiner avec méthode & avec verité tout ce qui peut arriver dans la vie, & d'y faire une telle attention que l'on connoisse d'abord quelle partie du Monde cela regarde, à quel usage il est destiné, de quelle consideration il est par rapport à l'univers, & par rapport à l'homme qui est le Citoyen de cette Ville céleste, dont toutes les autres Villes ne font que comme les hôtelleries & les maisons. Qu'est-ce donc qui frappe présentement mon imagination? De quoi est-il composé? Quel doit être le tems de sa durée? Quelle vertu faut-il lui opposer? La douceur! la force! la verité! la fidelité! la simplicité! la frugalité! la sagesse! Sur chaque accident il faut donc dire, cela vient de Dieu; c'est une suite des causes établies par sa providence, ou un effet du hazard. C'est l'action d'un homme qui vient de même lieu que moi, qui participe à la même raison, & qui ignore ce qui est propre & convenable à sa nature. Mais moi, je ne l'ignore pas; c'est pourquoi je me comporte envers lui humainement & justement, suivant
les

les loix naturelles de la société. Dans toutes les choses indifferentes je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune son véritable prix. *Du Liv. iij. n. x.*

CHAPITRE X.

Objets dignes de notre estime.

I. **C**e qui merite notre estime, ce n'est ni de transpirer, cela est commun aux plantes; ni de respirer, cela est commun aux animaux; ni d'avoir une imagination capable de recevoir les impressions des objets; ni de suivre ses mouvemens comme des Marionettes; ni de vivre ensemble; ni de se nourrir: car se nourrir, & rejeter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, c'est la même chose. Qu'est-ce donc qui merite notre estime? Est-ce de recevoir des applaudissemens? Non. Est-ce d'avoir des acclamations & des louanges? Non: car les louanges & les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus de voix, & un mouvement de langues.

gues. Voilà donc la porte fermée à la vaine gloire. Que reste-t-il que nous devions estimer digne de nos soins? C'est à mon avis d'agir conformément à notre condition, & de remplir tous nos devoirs. Et c'est à quoi nous sommes conduits & excités par l'exemple de tous les Métiers & de tous les Arts: car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en sorte que leurs ouvrages répondent au dessein pour lequel on les a faits. C'est le but du Vigneron qui cultive la vigne, celui de l'Ecuier qui dompte les chevaux, & celui du Chasseur qui dresse des chiens. L'éducation & l'instruction des enfans, à quoi tendent-elles? Voilà ce que nous appellons estimable. Quand tu seras bien persuadé de cette vérité, tu ne te mettras nullement en peine d'acquiescer toutes ces autres choses. Mais ne peut-on pas toujours les estimer? Si tu les estimes, tu ne seras donc jamais libre, ni content de toi-même, ni exempt de passion; car il faut nécessairement que tu aies de l'envie & de la jalousie; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires, & que tu dresses incessamment des embu-

ches à ceux qui le possèdent. En un mot, il est entièrement impossible que celui qui manque de quelque-une de ces choses ne soit troublé, & qu'il n'accuse à tous momens les Dieux; au lieu que l'estime & le respect que tu as pour ta propre raison, font que tu es agréable à toi-même, commode pour la société, & d'accord avec les Dieux: c'est-à-dire, que tu reçois avec joie tout ce qu'ils t'envoient, & qu'ils t'ont ordonné. *Du Liv. vj. n. xvj.*

II. Garde-toi bien d'estimer jamais comme utile une chose qui te forcera un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr, soupçonner ou maudire quelqu'un, à être dissimulé, à désirer des choses qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées. Celui qui n'estime que son ame, c'est-à-dire, son propre génie, & le sacré culte qu'on rend à ses vertus, ne fait rien qui sente *l'ensfure* de la tragedie. Il ne s'abandonne point aux gemissemens; il ne demande ni la solitude ni le grand monde; &, ce qui est encore plus considerable, il vit sans crainte & sans désir; il ne se met point en peine quel tems il a encore à jouir de

de la vie; il est toujours prêt à la quitter, comme à faire toute autre action honnête & vertueuse; enfin son unique soin, pendant qu'il est sur la terre, c'est de tenir toujours son ame en état de faire tout ce qui est propre à l'homme, & utile à la société.
Du Liv. iij. n. vij.

III. Considere souvent combien d'hommes de differente profession & de differentes Nations sont morts, & promene ta pensée jusqu'à *Philistion*, à *Phebus* & à *Origanion*. Passe de-là à une autre sorte de gens, & dis en toi-même: Il faut descendre tous dans le lieu où sont tant de grands Orateurs, tant de graves Philosophes, *Heraclite*, *Pythagore*, *Socrate*; tant de Heros de l'antiquité; tant de grands Capitaines de ces derniers tems; tant de Rois. Où sont *Eudoxe*, *Hipparque*, *Archimede*, & tant d'autres grands & sublimes genies, qui n'ont pas eu moins de patience & de capacité que de courage? Enfin où sont tous ces plaisans de profession, comme *Menippe* & les autres qui ont tourné en ridicule cette vie caduque & de peu de durée? Tous ces gens-là sont morts depuis long-tems. Quel

malheur en est-il arrivé, & à tous les autres qui sont morts comme eux, & dont on ne fait pas le nom? Il n'y a donc ici qu'une chose digne de notre estime, c'est de vivre tranquillement parmi les menteurs & les injustes, en conservant toujours la justice & la vérité. *Du Liv. vij. n. xlviij.*

IV. Quelqu'un est plus adroit que toi à la lutte; mais il n'est ni plus civil, ni plus modeste, ni mieux préparé à toute sorte d'accidens, ni plus indulgent pour les fautes de son prochain. *Du Liv. vij. n. liiiij.*

V. Parce que tu désespères de pouvoir jamais être un grand Dialecticien ou un grand Phisicien, renonceras-tu à être libre, modeste, sociable & soumis aux ordres de Dieu? *Du Liv. vij. n. lxxj.*

VI. Tu mépriseras la musique, les danses, & tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire. A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, & sur chacun te faire cette demande: *Est-ce donc-là ce qui t'a ravi?* Tu en auras honte. Sur la danse fais la même chose, & considère à part tous ses gestes & tous ses mouvemens, & ainsi de tous les spectacles

cles. Enfin sur toutes les choses du Monde, excepté sur la vertu & ce qui vient d'elle, souviens-toi de cette maxime. Divise-les par parties, & par cette division, apprens à les mépriser. Suis la même règle sur toute la vie. *Du Liv. xj. n. ij.*

VII. Il est bon de repasser souvent en sa mémoire tous ceux qui ont été extrêmement fâchés de quelque chose; ceux qui ont été élevés au faite de la gloire; ceux qui ont été précipités dans un abîme de calamités; ceux qui ont eu des inimitiés violentes; enfin tous ceux qui ont reçu les plus grandes faveurs de la fortune, ou éprouvé les plus grands revers en quelque état que ce soit; & ensuite il faut faire cette réflexion: *Où sont-ils? Que sont-ils devenus?* Ce n'est plus que fumée & que cendre; ils ne vivent plus que dans les discours des hommes, ou même ils n'y vivent déjà plus. Pense en même-tems à ce que faisoit, par exemple, *Fabius Catulinus* à sa maison de campagne; *Lucius Lupus* & *Sertinius* à *Baies*; *Tibere* & *Velius Rufus* à *Caprée*?. Pense à tous les empressemens inquiets avec lesquels ils couroient à tout

ce que leur imagination séduite leur faisoit paroître digne de leurs soins & de leur estime; combien tout cela étoit méprisable & vil, & qu'il y avoit bien plus de raison & de sagesse à se montrer en toutes rencontres juste, tempérant, & soumis aux ordres de Dieu avec une simplicité sans fard: car il n'y a rien de plus mauvais & de plus insupportable que l'orgueil nourri & enflé par une humilité fausse. *Du Liv. xij. n. xxix,*

VIII. Que la partie du tems infini assignée à chacun, est petite, & qu'elle est bientôt absorbée & engloutie par l'éternité! Quelle petite portion de toute la matiere t'a été distribuée! Quelle petite part tu as à l'esprit universel! Et dans toute la terre quel point a-t-on choisi pour t'y faire ramper! Si tu t'entretiens bien de ces pensées, tu ne trouveras rien de grand que de faire ce que ta propre nature demande, & que de souffrir ce qu'il plaît à la nature universelle de t'envoyer. *Du Liv. xij. n. xxxiiij,*

CHAPITRE XI.

Sur les véritables biens.

I. **S**i dans la vie tu trouves quelque chose de meilleur que la justice, la vérité, la temperance & la force d'esprit, en un mot, qu'une ame contente d'elle-même dans tout ce qu'elle fait selon les regles de la raison, & satisfaite de sa destinée dans tout ce qui lui arrive-contre son gré; si tu trouves, dis-je, quelque chose de meilleur, attache-toi de tout ton cœur à ce bien inestimable, & jouis de ce trésor que tu as trouvé. Mais si tu ne vois rien de meilleur que cette partie de la Divinité qui a son temple au dedans de toi, qui se rend toujours la maîtresse de tous ses mouvemens, qui examine avec soin toutes ses pensées; qui, comme disoit Socrate, se délivre de la tyrannie des passions qui agitent les sens; qui est soumise aux Dieux, & qui a toujours soin des hommes; si toutes les autres choses te paroissent petites & méprisables auprès d'elle, ne donne place à aucune;

ne; car t'y étant une fois soumis, il ne dépendra plus de toi de t'en défaire pour t'attacher uniquement à ce bien qui t'est véritablement propre, & qui est à toi. Il n'est pas juste que rien d'étranger vienne tenir tête à ce véritable bien qui est l'unique auteur de la société & de la conduite raisonnable. Je dis *rien d'étranger*, comme les applaudissemens du peuple, les principautés, les richesses & les voluptés: car pour peu que nous donnions entrée à tout cela, & qu'il nous paroisse sortable, il prend d'abord le dessus & nous entraîne, avant que nous y prenions garde. Choisis donc librement & simplement tout ce qui te paroît le meilleur, & t'y attache de toutes tes forces. Ce qui est meilleur, c'est ce qui est utile, & voici une règle sûre pour le discerner: *Tout ce qui t'est utile en tant que tu es animal raisonnable, c'est ce qu'il faut retenir; Et tout ce qui ne t'est utile qu'en tant que tu es simplement animal, c'est ce qu'il faut rejeter.* Conserve seulement ton jugement libre & dégagé de toute sorte de préjugés, afin qu'il puisse faire sûrement cette différence. *Du Liv. iij. n. vj.*

II. Tu peux connoître à ceci ce que le peuple appelle des biens. Si quelqu'un s'est formé une idée des véritables biens, comme de la prudence, de la sagesse, de la vaillance, & de la justice, il ne pourra jamais souffrir qu'on ajoute à cette idée rien qui n'y soit conforme, & qu'on parle avec indignité de ces véritables biens. Mais s'il s'est fait une idée des biens du peuple, il entendra & recevra avec plaisir, comme une application heureuse, le mot du Poëte comique: *Que celui qui les possède est si riche, & que tout est si propre chez lui, qu'il ne sait où aller pour les nécessités à quoi la nature l'oblige*; & le peuple fait lui-même cette différence sans le savoir: car au premier cas, cette application le choqueroit, & lui seroit très-désagréable; (g) au lieu qu'au second, c'est-à-dire, quand on parle de richesses, du luxe, de la gloire, & de la fortune, elle le divertit, & il la reçoit avec joie, comme un bon mot plein de sel & de sens, & qui convient admirablement au sujet. Va après cela, & demande si

E 5

l'on

(g) Il est si prudent, si sage, si vaillant & si juste, qu'il ne satisfait point aux nécessités de la nature: Raillerie choquante.

l'on doit prendre pour des biens véritables & dignes de notre estime, des choses auxquelles on peut appliquer avec grace le mot que je viens de rapporter. *Du Liv. v. n. xij.*

III. Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de tout ce qui ne lui convient pas en tant qu'homme : car l'homme ne le demande point ; la nature de l'homme ne le promet point ; ce ne sont pas des perfections de la nature humaine. Ce n'est donc pas en cela que consiste la fin de l'homme, ni le bien qui remplit cette fin : car s'il y avoit en cela quelque chose qui appartenât à l'homme, il ne lui conviendroit pas de la mépriser & de s'élever contr'elle. Si c'étoient les véritables biens, on ne loueroit point ceux qui feroient profession de n'en avoir pas besoin, ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or nous voyons tout-au-contraire, que plus un homme se prive de ces sortes de biens, ou qu'il souffre plus volontiers que d'autres l'en privent, plus il passe pour vertueux. *Du Liv. 4. n. xv.*

IV. Si

IV. Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point de toi est un bien ou un mal, il est impossible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échaper, tu n'accuses les Dieux, & que tu ne haïsses les hommes, qui seront, ou que tu croiras être la cause de ton malheur; & voilà la source de toutes nos injustices. Au lieu que si nous étions bien persuadés que notre bien & notre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous resteroit aucun sujet ni de nous plaindre des Dieux, ni de haïr les hommes. *Du Liv. vj. n. xlv.*

V. A quelles gens veut-on plaire? Quels biens prétend-on gagner, & par quels motifs? Le tems viendra promptement engloutir toutes choses. Combien en a-t-il déjà englouti! *Du Liv. vj. n. dernier.*

VI. Pense souvent à la fable du rat de Ville & du rat des champs; à la fraïeur de ce dernier & à sa fuite. *Du Liv. xj. n. xxiiij.*

VII. L'ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre. Le voluptueux le met à contenter ses passions; mais celui qui
a de

a de la raison l'établit dans les actions qui lui sont propres. *Du Liv. vj. n. lj.*

C H A P I T R E XII.

Faire usage de sa raison.

I. **L**a raison & l'art de raisonner sont des facultés suffisantes à elles-mêmes, & à toutes les opérations qui en dépendent; elles partent de leur propre principe, & vont à la fin qu'elles se proposent. C'est pourquoi on a appelé leurs opérations d'un mot qui signifie *actions droites*, c'est-à-dire, qui vont le droit chemin sans jamais s'en détourner. *Du Liv. v. n. xiiij.*

II. La partie supérieure de notre ame s'excite, se tourne, se remue, comme il lui plaît, se rend telle qu'il lui plaît, & fait que tout ce qui arrive lui paroît tel qu'il lui plaît. *Du Liv. vj. n. viij.*

III. En un animal raisonnable, la même action qui est selon la nature est aussi selon

selon la raison. Sois droit, ou redressé.
Du Liv. vij. n. xij. & xiiij.

IV. Tout ce qui se fait par la raison, laquelle est commune aux Dieux & aux hommes, ne peut être mauvais; car partout où se trouve l'utilité qui résulte nécessairement d'une action qui se perfectionne selon sa nature, il est impossible d'y trouver en même-tems du dommage & du préjudice: on ne sauroit même le soupçonner. *Du Liv. vij. n. lv.*

V. Tout homme qui obéit toujours à la raison, est en même-tems agissant & tranquille, sérieux & gai. *Du Liv. x. n. xv.*

VI. As-tu la raison en partage? *Oui, je l'ai.* Pourquoi donc ne t'en fers-tu pas? Et si tu t'en fers, & qu'elle fasse bien ses fonctions, que demandes-tu davantage? *Du Liv. iiij. n. xiiij.*

VII. Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les Malades leur Medecin, à qui auront-ils recours? Et comment l'un travaillera-t'il à sauver son vaisseau, & l'autre à guerir les Malades? *Du Liv. vj. n. lv.*

VIII.

VIII. En moins de dix jours ceux qui te regardent presentement comme une bête feroce, ou comme un singe, te regarderont comme un Dieu, si tu retournes à tes maximes, & que tu reprennes le culte de ta raison. *Du Liv. iiij. n. xvj.*

IX. Sur chaque chose que tu entreprends interroge-toi toi-même : Comment me trouverai-je de cela ? Ne m'en repentirai-je point ? Encore un peu de tems me voilà mort, & tout est disparu pour moi. Qu'est-ce que je cherche davantage ? Ne suffit-il pas que ce que je fais presentement soit l'action d'un animal raisonnable, sociable, & qui obéit aux mêmes loix que Dieu ? *Du Liv. viij. n. ij.*

X. Tout ce qu'il y a en toi d'aërien & d'ignée, quoique naturellement il se porte en haut, cependant soumis à l'ordre de cet univers, il demeure ici bas dans ce composé. Tout de même ce qu'il y a de terrestre & d'humide, quoique naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, & se tient dans une situation qui ne lui est pas naturelle. Tant il est vrai que les éléments mêmes obéissent à la loi generale, en
con-

conservant la place qui leur a été donnée malgré eux, jusqu'à ce que cette même loi leur donne le signal de leur dissolution & de leur retraite. N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de toi-même soit la seule desobéissante, & la seule qui se fâche de garder son poste? On ne lui impose pourtant rien qui la gêne & qui la violente; rien qui ne soit conforme à sa nature. Cependant au lieu de le souffrir, elle s'y oppose & se revolte contre cet ordre: car tous ces mouvemens qui la portent à l'injustice, à l'intemperance, à la tristesse & à la cruauté, que sont-ils que des revoltes contre la nature? Dès qu'un esprit porte impatiemment les accidens qui lui arrivent, dès ce moment-là il quitte lâchement son poste; car il n'a pas moins été fait pour l'égalité & pour la piété, que pour la justice, & ces deux premières vertus ne sont pas moins dans l'ordre des choses utiles à la société. Elles sont même plus anciennes que les actions justes. *Du Liv. x. n. xxj.*

XI. C'est un mot d'Epictète: *Il n'y a ni voleur ni tyran de la volonté.*

XII. Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos, *disoit le même Epictete*; & sur le sujet de nos mouvemens, il faut être toujours appliqué à faire en sorte qu'ils se fassent avec exception; qu'ils tendent au bien de la société, & qu'ils soient proportionnés au mérite des choses. Il faut se défaire entièrement de tous ses desirs, & n'avoir aversion que pour les choses qui dépendent de nous absolument, & qui nous sont soumises.

XIII. Nous ne combattons pas pour rien, *disoit ce grand Homme*: il s'agit d'être sage ou fou. *Du Liv. xj. n. xxxvj. xxxvij. & xxxviij.*

XIV. Dans l'usage des opinions il faut plutôt ressembler au Lutteur qu'au Gladiateur: car dès que celui-ci perd son épée, il est mort; au lieu que l'autre a toujours son bras, & n'a besoin que d'avoir le courage de s'en bien servir. *Du Liv. xij. n. ix.*

XV. Une chose n'est pas honnête, ne la fais pas; elle n'est pas vraie, ne la dis point, & sois toujours le maître de tes mouvemens.

XVI.

XVI. Commence enfin à sentir qu'il y a en toi quelque chose de plus confiderable & de plus divin que ce qui produit tes passions, & qui te remue comme une Marionette par des ressorts étrangers. *Du Liv. xij. n. xvij. & xix.*

XVII. Voici un excellent raisonnement de Socrate : Que voulez-vous ? Voulez-vous avoir des ames raisonnables, ou des ames fans raison ? *Nous voulons des ames raisonnables.* Mais voulez-vous avoir de celles qui sont saines, ou de celles qui sont vicieuses ? *De celles qui sont saines.* Que ne les cherchez-vous donc ? *C'est que nous les avons.* Si vous les avez, pourquoi êtes vous donc toujours en dissentions & en querelles ? *Du Liv. xj. n. dernier.*

CHAPITRE XIII.

Indépendance de la partie supérieure de l'ame par rapport aux passions & à la douleur.

I. **Q**ue la partie principale de ton ame soit insensible aux mouvemens de la chair de quelque nature qu'ils puissent être, ou
F rudes,

rudes, ou doux. Qu'elle ne se mêle point avec le corps; mais que se renfermant en elle-même, elle empêche les passions de passer les limites des parties où elles regnent. Que si par quelque sympathie elles parviennent jusqu'à l'esprit, à cause de l'étroite union qu'il a avec le corps, alors il ne faut pas tâcher de résister à un sentiment qui est naturel. Il faut seulement que l'âme s'empêche de juger que ce sentiment est bon ou mauvais. *Du Liv. v. n. xxvj.*

II. Tu es, comme disoit Epictète, une âme qui promène un mort. *Du Liv. iiij. n. xliij.*

III. Ton mal ne vient point de ce que les autres pensent, ni du changement, ou de l'altération du corps qui t'environne. D'où vient-il donc? De la partie qui juge qu'une telle chose est un mal: car qu'elle ne juge pas seulement & tout ira bien. Quoique le corps qui est si près de cette partie qui juge, soit coupé, brûlé, ulcéré, pourri, elle doit pourtant se taire; c'est-à-dire, qu'elle doit tenir pour constant, que tout ce qui peut également arriver à un homme de bien, & à un méchant, ne peut être

être ni bon ni mauvais. Car tout ce qui arrive également à celui qui vit selon la nature, & à celui qui viole les loix, ne peut être ni selon la nature, ni contre la nature.
Du Liv. iiij. n. xlj.

IV. Les choses n'ont en aucune maniere la force de toucher notre ame. Elles ne trouvent point de chemin qui les y conduise, & ne peuvent ni la changer ni l'ébranler. C'est elle seule qui se change & qui s'ébranle, & tous les accidens sont pour elle ou bons ou mauvais, selon la bonne ou mauvaise opinion qu'elle a d'elle-même.
Du Liv. v. n. xix.

V. Tout ce qui ne rend pas l'homme pire qu'il n'étoit ne sauroit rendre sa vie plus mauvaise, & ne le blesse ni au dedans ni au dehors. *Du Liv. iiij. n. viij.*

VI. Arrive ce qui pourra à ces membres qui peuvent souffrir des accidens étrangers. Ce qui souffrira le mal s'en plaindra, s'il veut. Pour moi, pendant que je ne prendrai point pour un mal ce qui arrivera, je n'en serai point blessé. Or il dépend de moi de ne prendre pas cela pour un mal.
Du Liv. vij. n. xv.

VII. Je suis composé d'un corps & d'une ame. Tout est indifférent à mon corps, car il ne peut rien distinguer. Tout est aussi indifférent à mon ame, excepté ses propres opérations; or toutes ses opérations dépendent d'elle. Mais il n'y a que celles qui l'occupent presentement qui lui soient cheres. Les passées & celles qui sont à venir, lui sont également indifférentes. *Du Liv. vj. n. xxxij.*

VIII. SUR LA DOULEUR. Si elle est insupportable, elle donne la mort, & si elle ne donne pas la mort elle est supportable. L'ame cependant conserve toute sa tranquillité par le moyen de son abstraction, & se maintient en bon état. Que les parties donc qui sont accablées de douleur s'en plaignent si elles peuvent. *Du Liv. vij. n. xxxv.*

IX. Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils te traitent de ridicule; il est constant que tu peux vivre dans une entiere liberté, & dans un continuel plaisir, quoique les bêtes déchirent ton corps, & le mettent en pieces. Car qu'est-ce qui empêche que dans ces fortes

tes

tes d'accidens l'ame ne se maintienne dans une parfaite tranquillité; qu'elle ne *jug*e véritablement des circonstances, & qu'elle ne fasse sur le champ un bon *usage* de ce qui lui est présenté? Le *jugement* ne peut-il pas dire à ce qui arrive? *Tu es véritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toi, & ce qu'on en dit, te fassent paroître tout autre.* Et l'*usage* ne peut-il pas dire à ce qui se présente? *C'est toi que je cherchois.* En effet tout ce qui tombe sous la main, sert de matière & de sujet à la vertu raisonnable & sociable, ou plutôt à l'art de l'homme & de Dieu: car tout ce qui arrive est propre & familier à l'homme, ou à la Divinité. Il n'y a rien de nouveau ni d'insurmontable. Tout est facile & commun. *Du Liv. vij. n. lxxij.*

X. Ou tout ce qui arrive part d'une même source intelligente, & arrive également pour tout le corps, & ainsi il ne faut pas qu'une partie se plaigne d'une chose qui est destinée pour le tout, & non pas pour elle seule; ou tout se fait par le concours fortuit des atomes, & le Monde n'est qu'un mélange & une dissipation. De quoi t'é-

tonnes-tu donc? Et pourquoi dis-tu à ton esprit: *Tu es mort; tu es perdu?* Est-ce donc lui qui mange, qui boit, qui se fâche, qui rit, & qui fait toutes les autres fonctions corporelles? *Du Liv. ix. n. xlij.*

XI. Dans toutes les douleurs aie toujours cette réflexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, & qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame, ni comme raisonnable, ni comme sociable. Et dans les plus violentes de toutes les attaques, appelle à ton secours ce mot d'*Epicure*, qu'elles ne sont ni insupportables, ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses, & que tu n'y ajoutes pas tes opinions. Enfin souviens-toi que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur & qui nous fâchent, sans que nous y fassions grande attention, comme, par exemple, l'envie de dormir quand il faut veiller, les grands chauds, les dégoûts. Toutes les fois donc que tu murmures de quelque-une de ces choses, ne manque pas de dire: *Je succombe à la douleur.* *Du Liv. vij. n. lxxvj.*

XII. La douleur est un mal pour le corps, ou pour l'ame. Est-ce pour le corps? Qu'il s'en plaigne. Est-ce pour l'ame? Mais il dépend de l'ame de conserver sa propre sérénité & sa tranquillité, & de ne pas juger que c'est un mal. Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations, & toutes nos aversions sont au dedans, & il n'y a point de mal qui approche de-là. *Du Liv. viij. n. xxx.*

XIII. Ou tu peux supporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux, ne t'en fâche point, mais supporte-le. Si tu ne le peux pas, ne t'en fâche pas non plus; car en te consumant, il se consumera aussi. Souviens-toi pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre supportable, en te persuadant que c'est ton intérêt, ou ton devoir qui le veulent ainsi, *Du Liv. x. n. iij.*



C H A P I T R E X I V .

*Sur les pensées & les mouvemens
de l'ame.*

I. **T**elles que feront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire, tel sera aussi ton esprit ; car notre ame prend la teinture de nos pensées. Tâche donc de la nourrir & de l'imbiber toujours de ces réflexions. Partout où l'on peut vivre, on peut bien vivre ; on peut vivre à la Cour, donc on peut bien vivre à la Cour. De plus chaque chose se porte vers l'objet pour lequel elle a été faite. Là où elle se porte, c'est-là qu'elle trouve sa fin ; & où elle trouve sa fin, c'est-là qu'elle trouve son véritable bien, & ce qui lui est propre. Le véritable bien de l'animal raisonnable est donc la société ; car il a été déjà prouvé que c'est pour la société que nous sommes nés. En effet, n'est-il pas évident que les choses les moins parfaites sont pour les plus parfaites, & que les plus parfaites sont les unes pour les autres ? Les choses animées
sont

sont plus parfaites que les inanimées, & des animées les raisonnables sont les meilleures. *Du Liv. v. n. xvj.*

II. Ne consume point le tems qui te reste à vivre à penser aux autres, quand cela n'est d'aucune utilité pour le Public: car ces pensées te priveront d'une autre chose qui t'est plus importante; je veux dire; qu'aïant l'esprit occupé de ce que celui-ci ou celui-là fait, pourquoy il le fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il pense, ou de ce qu'il veut entreprendre; toutes ces choses te feront errer hors de toi-même, & t'empêcheront d'être attentif à conduire & à observer ta propre raison. Il faut donc éviter toutes les pensées vaines & inutiles, surtout celles que la curiosité & la malice font naître. Tu dois aussi t'accoutumer à ne penser aucune chose, sur quoi, si quelqu'un te demandoit tout d'un coup ce que tu penses, tu ne pusses répondre avec liberté & sur le champ: *Je pensois cela & cela;* afin que par-là tu fasses connoître que tu n'as rien dans le cœur qui ne soit pur, simple, bon, & qui ne convienne à un homme qui est né pour la société, qui rejette entierement

les pensées de luxe & de volupté, qui méprise les vaines disputes, l'envie, les soupçons, & enfin tout ce que tu ne pourrois avouer sans honte. Un homme comme celui-là, qui ne remet point de jour à autre à se rendre plus parfait, doit être regardé comme le Prêtre & comme le Ministre des Dieux, servant toujours la Divinité qui est consacrée au dedans de lui, comme dans un Temple. C'est cette Divinité propice qui le rend indomtable à la volupté, invulnérable à la douleur, insensible aux injures & aux violences, inaccessible aux vices & aux desirs déréglés. C'est elle qui le rend un vaillant Athlete dans le plus grand de tous les combats qu'il faut soutenir, pour ne se laisser vaincre par aucune de ses passions; qui lui donne une justice dont il est entierement penetré. C'est elle enfin qui lui fait recevoir avec plaisir tout ce qui lui arrive par les ordres de la Providence; & qui l'occupant tout entier, ne lui laisse le tems de penser à ce que les autres pensent, disent ou font, que dans les nécessités pressantes; & lorsqu'il y va de l'intérêt du Public. Car il ne s'occupe qu'à faire les choses qui sont de lui, & il ne

pense

penſe qu'à celles qui lui ſont assignées par la nature univerſelle. Il tâche de perfectionner la beauté de celles-là, & il eſt convaincu de la bonté de celles-ci. Car ce qui eſt deſtiné à chacun lui eſt convenable & utile, & tend avec lui à la même fin. Il ſe ſouvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les Etrés raiſonnables, & qu'il eſt de la nature de l'homme d'avoir ſoin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'eſtime de tout le monde indifferemment, mais ſeulement de ceux qui vivent conformément à la nature; & pour ceux qui vivent d'une autre maniere, il a toujours devant les yeux quels ils ſont dans leur domeſtique, en public, le jour, la nuit, & dans quelles compagnies ils ſont confondus, & pour ainſi dire, embourbés. Enfin il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne ſe plaiſent pas à eux-mêmes. *Die Liv. iij. n. iij.*

III. Reſpecte & cultive ton imagination: car tout dépend d'elle, afin qu'elle n'engendre point dans ton eſprit des opinions contraires à la nature, & indignes de la raiſon. Or ce que la nature & la raiſon deman-

demandent, c'est que tu retiennes ton contentement, que tu aimes les hommes, & que tu obéisses aux Dieux. Rejettant donc tous autres soins, ne t'attache qu'à ces trois choses, & souviens-toi que le seul tems qu'on vit, c'est le present qui n'est qu'un point. Tout le reste du tems est ou passé ou incertain. La vie de chacun n'est donc qu'un moment; le lieu où il la passe qu'un petit coin de terre; & la réputation la plus durable qu'une chimere qui s'évanouit bientôt, & qui passe successivement à des hommes qui mourant presque dès qu'ils sont nés, bien-loin d'avoir le tems de connoître ceux qui sont morts avant eux, n'ont pas celui de se connoître eux-mêmes. *Du Liv. iij. n. ix.*

IV. N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toi. Voilà le rapport qu'on te fait; mais te dit-on que cela te blesse? Non, sans doute. Vois-je un enfant malade? Je le vois bien; mais qu'il soit en danger, c'est ce que je ne vois pas. Demeure donc toujours de même dans tes premières pensées; n'y ajoute rien de toi,
&

& rien ne t'arrivera que ce que tu vois; ou plutôt ajoutes-y, mais en homme qui connoît tout ce qui peut arriver dans le Monde. *Du Liv. viij. n. lij.*

V. Le soleil semble épanché partout, & il l'est en effet; mais il remplit tout de sa lumière sans la perdre; car cet épanchement de lumière n'est qu'une extension, c'est pourquoi on appelle ses rayons d'un mot qui signifie *étendre*, & tu connoîtras ce que c'est qu'un rayon si tu prends garde à ce fillet de lumière qui entre par un petit trou dans un lieu obscur: car il va tout droit, & il est coupé & rompu, lorsqu'il rencontre un corps opaque & solide qui s'oppose à son cours, & qui l'empêche d'éclairer l'air qui est derrière. Ce rayon demeure-là; il se soutient sans tomber, ni se perdre. Telle doit être la lumière de notre esprit; il faut qu'elle s'étende sans quitter sa source; qu'elle s'épande sans se perdre; qu'elle ne s'opiniâtre, & ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui lui résistent, & qu'elle ne s'écoule ni ne tombe point, mais qu'en se soutenant elle éclaire tous les objets qui la reçoivent.

çoivent. Tout ce qui ne donnera pas un passage libre à ses raisons, demeurera dans l'obscurité. *Du Liv. viij. n. lxj.*

VI. Il faut avoir toujours le Monde devant les yeux, & se dire à tous momens: Qu'est-ce qui me donne presentement une telle pensée? La bien développer & considérer séparément sa matiere, sa forme, sa fin & le tems de sa durée. *Du Liv. xij. n. xvij.*

VII. Autre est le mouvement d'une flèche, & autre est le mouvement de notre esprit. Une flèche ne va bien que lorsqu'elle va droit; mais notre esprit ne va pas moins bien, quand il se détourne, ou qu'il s'arrête sur un sujet pour le bien considérer, que quand il va droit à son but. *Du Liv. viij. n. lxiiij.*

VIII. Notre esprit a quatre penchans qu'il faut observer continuellement; & quand on les découvre, il faut les bannir, en disant sur le premier, cette imagination n'étoit pas nécessaire; sur le second, cela va ruiner la société; sur le troisième, ce que tu vas dire n'est pas conforme à tes senti-

sentimens, or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre sa pensée; enfin sur le quatrième, en te reprochant à toi-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujetti la partie la plus divine de lui-même à la partie la plus méprisable, c'est-à-dire, à cette partie mortelle qui est le corps, & à toutes ses voluptés grossières & brutales. *Du Liv. xj. n. xx.*

IX. N'est-ce pas notre ame seule qui se trouble elle-même; qui se jette dans des craintes; & qui se consume dans des desirs? S'il y a quelqu'autre chose au Monde qui puisse l'épouvanter ou l'affliger, qu'elle le fasse. Il dépend d'elle de se tenir toujours la maîtresse, & de ne donner aucune prise à rien d'étranger. Que le corps fasse de même, s'il peut, & qu'il ait soin de s'empêcher de souffrir; & s'il souffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'effraie, qui s'afflige, & qui juge seule de toutes ces passions, elle ne sera nullement blessée, si tu ne lui passes qu'une telle chose est un mal. Notre ame n'a besoin de rien d'extérieur; si elle ne se rend elle-même indigente; & par conséquent elle est au-dessus du

du trouble, & de toute sorte d'empêchemens, à moins qu'elle ne se trouble & s'embarrasse elle-même. *Du Liv. vij. n. xvij.*

X. Souviens-toi que ce qui te remue, & qui te fait agir comme une marionette, ce sont les ressorts cachés au dedans de toi, & ces ressorts ce sont tes sens qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour te persuader; c'est l'amour de la vie & toutes les autres passions; en un mot, l'homme intérieur. Ne t'amuse donc point à considérer le vaisseau extérieur, & les organes qui en dépendent. Ils ne sont que comme une scie, ou un autre instrument, avec cette différence qu'ils sont nés avec toi. Mais sans la cause qui les meut & qui les arrête, ils seroient aussi inutiles que la navette le seroit au Tisseran, la plume à l'Ecrivain, & le fouet au Cocher. *Du Liv. x. n. dernier.*

XI. Ne te lamente point avec ceux qui se lamentent, & ne te laisse point toucher à leurs cris. *Du Liv. vij. n. xlv.*

XII. Ne te laisse pas témérairement emporter à tes imaginations. Donne à ton
pro-

prochain tous les secours dont tu es capable, & que tu lui dois. Et s'il a fait quelque perte en des choses indifferentes, (b) garde-toi bien de croire qu'il lui soit arrivé un grand mal; car en cela il n'y en a aucun. Imite dans ces occasions la conduite de ce bon vieillard, qui en s'en allant, demande à son petit enfant sa toupie, sachant bien que ce n'est qu'une toupie. (i) Du Liv. v. n. xxxvij.

CHAPITRE XV.

Devoirs.

I. **N**ous avons trois engagements. L'un nous lie avec la cause environnante: *C'est le corps.* L'autre nous lie avec la cause divine, d'où descend tout ce qui arrive dans le Monde. Le troisiéme enfin nous lie

(b) Il entend par *indifferentes*, toutes les choses exterieures.

(i) Allusion à quelque trait de Comédie inconnue.

lie avec tous les hommes. *Du Liv. viij. n. xxix.*

II. Examine bien ton esprit , celui de l'univers , & celui de ton prochain. Le tien pour le rendre juste ; celui de l'univers pour te souvenir de quel esprit tu fais partie ; & celui de ton prochain pour connoître s'il agit par raison , & en même-tems pour te dire souvent à toi-même que c'est ton parent. *Du Liv. ix. n. xxij.*

III. Tout homme qui fait une injustice est impie. En effet , la nature universelle aiant créé les hommes les uns pour les autres , afin qu'ils se donnent des secours mutuels , celui qui viole cette loi commet une impiété envers la Divinité la plus ancienne. Car la nature universelle est la mère de tous les Etres ; & par conséquent tous les Etres ont une liaison naturelle entr'eux. On l'appelle aussi la Verité , parce qu'elle est la première cause de toutes les vérités. Voilà pourquoi celui qui ment de son bon gré est impie , parce qu'il fait une injustice en trompant ; & celui qui ment malgré lui est aussi un impie , parce qu'il rompt l'harmonie de la nature universelle , & qu'il se sou-

soustrait à la loi du Monde, en combattant contre la nature de l'univers. Car il combat contr'elle, puisqu'il va tête baissée, & par son propre choix, contre ses ordres, c'est-à-dire, contre ses verités fondamentales, & que par le mépris, qu'il a eu pour les secours que cette mere commune lui avoit donnés, il s'est mis en état de ne pouvoir discerner la verité d'avec le mensonge. Celui qui fuit la volupté comme un bien, & qui fuit la douleur comme un mal, est encore un impie: car il est impossible qu'il n'accuse la nature d'avoir fait un partage injuste aux bons & aux méchans, puisqu'on voit ordinairement que les méchans sont dans les plaisirs, & qu'ils possèdent tous les biens qui les procurent, lorsque les bons sont accablés de peines & de douleurs. D'ailleurs celui qui craint la douleur, craindra quelque jour une des choses qui arrivent nécessairement dans la nature, ce qui est déjà impie; & celui qui court après la volupté ne s'empêchera jamais de commettre des injustices. Cela est encore impie sans contredit: car toutes choses étant égales à la nature universelle qui ne les auroit pas créées sans cela, il faut que ceux qui

veulent suivre les loix de cette mere commune entrent dans le même esprit, & qu'ils les tiennent aussi pour indifferentes. Tout homme donc qui ne regarde pas avec des yeux indifferens la douleur & la volupté; la mort & la vie; la gloire & l'ignominie, dont la nature se sert également & sans distinction, est manifestement impie. Quand je dis que la nature s'en sert également, je veux dire qu'elles arrivent toutes comme une suite des choses qui se font, & qui se succedent les unes aux autres, selon le premier dessein de la Providence, par laquelle la nature entreprit dans un certain tems la disposition & l'arrangement de cet univers, après avoir conçu en elle-même les raisons de tout ce qui devoit être, & distribué partout les semences fécondes & de l'existence & des changemens & de la vicissitude continuelle de toutes choses. *Du Liv. ix. n. j.*

IV. Celui qui peche, peche contre lui, & celui qui fait une injustice se fait du mal à lui-même, en se rendant méchant. *Du Liv. ix. n. iiij.*

V. Sou-

V. Souvent on n'est pas moins injuste, en ne faisant rien, qu'en faisant quelque chose. *Du Liv. ix. n. v.*

VI. Il n'y a point de nature qui soit inférieure à l'art; car tous les arts imitent la nature, cela étant, il s'ensuit par une conséquence très-évidente que la nature la plus parfaite, & qui comprend toutes les autres, ne cede point à l'industrie de tous les arts. Or il est certain que ceux-ci font toujours les choses les moins parfaites pour les plus parfaites. Il est donc constant que la nature le fait aussi; & c'est ce qui produit la justice, qui est la mere de toutes les autres vertus: car il n'y aura plus de justice, si nous courons avec tant d'ardeur après les choses indifferentes; si nous nous laissons tromper, & si nous sommes inconstans & téméraires. *Du Liv. xj. n. xj.*

VII. Les hommes ne savent pas toutes les différentes significations qu'ont ces mots: (k) *dérober, semer, acheter, se reposer,*
voir

(k) *Dérober, Acheter . . . Souviens-toi qu'ils ne vivent que des rapines & des vols qu'ils font, non pas, comme on dit, avec*

voir ce qu'il faut faire. C'est ce qui ne se voit pas avec les yeux du corps, mais avec certains autres yeux. *Du Liv. iij. n. xiiij.*

VIII. N'as-tu jamais vû un pied, une main, ou une tête coupée & séparée de son corps? Celui qui refuse ce qui lui arrive, qui se sépare des autres, & qui dans toutes ses actions n'a aucun égard à la société, se

les pieds & avec les mains, mais avec la plus précieuse partie d'eux-mêmes, avec laquelle, s'ils vouloient, ils pourroient *acquérir* la foi, la modestie, la verité, la loi, & le bon génie. *Du Liv. x. n. xvij.*

Semer. Considere toujours que tout se fait par le changement, & accoutume-toi à penser qu'il n'y a rien que la nature aime tant qu'à changer les choses qui sont, pour en faire de nouvelles & toutes semblables: car on peut dire, en quelque maniere, que tout ce qui est, n'est que la *semence* de tout ce qui sera. Et toi tu ne penses qu'à la *semence* qu'on jette dans la terre; c'est être trop ignorant & trop grossier. *Du Liv. iij. n. xxxviij.*

Se reposer. Fais consister ta joie & ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action, en se souvenant toujours de Dieu. *Du Liv. v. n. vij.*

se rend autant qu'il peut semblable à ces parties coupées. Tu t'es séparé, tu as rompu cette union que la nature avoit faite; car tu étois membre d'un corps & tu l'as quitté. Mais tu as cet avantage qu'il est encore en ton pouvoir de t'y réunir: grace que Dieu n'a accordée à aucune de ces parties. Quand elles sont une fois coupées, cela est fait pour toujours; elles ne peuvent plus se rejoindre. Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme: afin qu'il ne pût pas se séparer de la société tout d'un coup & pour jamais, il a fait dépendre de lui de retourner, de se rejoindre, & de reprendre le même poste qu'il avoit occupé. *Du Liv. viij. n. xxxvj.*

IX. Le bien & le mal des animaux raisonnables, & nés pour la société, ne consiste pas dans la persuasion, mais dans l'action, non plus que les vices & les vertus. *Du Liv. ix. n. xvj.*

X. Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de société, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir & parfaire une même vie civile. Toute action donc qui ne se rapporte pas,

ou de près ou de loin, à cette fin, sépare & déchire ta vie, & l'empêche d'être une; enfin elle est séditieuse, comme celui qui fait une sédition & une révolte dans un Etat, en rompant, autant qu'il dépend de lui, sa concorde & son harmonie. *Du Liv. ix. n. xxiiij.*

XI. Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne peut être utile à l'abeille. *Du Liv. vj. n. liiij.*

XII. Il y a des gens qui, dès qu'ils ont rendu quelque service à quelqu'un, sont très-pronts à mettre en compte la grace qu'ils lui ont faite. Il y en a d'autres qui ne comptent pas véritablement les plaisirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs débiteurs ceux qui les ont reçûs. Enfin il y en a d'une troisième espèce qui oublient, & ne savent pas ce qu'ils ont fait, semblables à la vigne qui produit des raisins, & ne demande plus rien après avoir porté son fruit. Comme un cheval après avoir couru, un chien après avoir chassé, & une abeille après avoir fait son miel, ne disent point: *Fai fait du miel, j'ai couru, j'ai chassé*; un homme après avoir fait du bien
ne

ne doit point prendre la trompette, mais il doit continuer, comme la vigne qui, après avoir porté son fruit, se prépare à en porter d'autre dans la saison. *Il faut donc à ce compte être du nombre de ceux qui font du bien sans le savoir? Sans doute. Mais, selon tes principes, il faut savoir ce que l'on fait; car c'est le propre de celui qui suit les loix de la société, de savoir qu'il suit ces loix, & de vouloir même que celui pour lequel il les suit ne puisse pas l'ignorer.* Ce que tu dis est vrai; cependant pour peu que tu t'écartes de ce que je viens de dire, tu seras bientôt du nombre des premiers dont j'ai parlé; car ils ont aussi leurs raisons qui ne manquent pas de vraisemblance. Mais si tu veux bien comprendre ce que je dis, ne crains pas que cela te fasse jamais perdre aucune occasion de faire du bien. *Du Liv. v. n. vj.*

XIII. Le même rapport qu'ont entr'eux les differens membres d'un même corps, toutes les créatures raisonnables, quelque séparées qu'elles soient, l'ont entr'elles; car elles sont toutes créées pour produire le

même effet, Et tu feras encore plus pénétré & plus convaincu de cette vérité, si tu te dis souvent à toi-même : *Je suis membre d'un corps composé de créatures raisonnables.* Mais si tu te dis : *J'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'alphabet,* tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur ; tu ne prends pas à leur faire du bien, ce plaisir véritable & solide qui résulte du sentiment de tout le corps ; tu ne leur en fais uniquement que par bienfaisance, & nullement comme t'en faisant à toi-même. *Du Liv. vij. n. xiv.*

XIV. Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature. Ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir. *Du Livre vij. n. lxxviij.*

XV. Ai-je fait quelque chose d'utile à la société ? J'en ai reçu la récompense. Aie toujours cette maxime dans la bouche, & ne cesse jamais de faire le bien. *Du Liv. xj. n. iiij.*

XVI. Les Lacedemoniens mettoient les sièges des Etrangers à l'ombre de leur théâtre,

tre, & eux ils s'affeioient, où ils pouvoient.
Du Liv. xj. n. xxv.

XVII. *Perdiccas* demandant un jour à Socrate, pourquoi il ne venoit pas le voir : *Pour ne pas mourir*, dit-il, *de la mort la plus malheureuse, c'est-à-dire, pour n'avoir pas le déplaisir de ne pouvoir te rendre les bienfaits que j'aurois reçûs de toi.*
Du Liv. xj. n. xxvj.

XVIII. Quel est ton métier ? D'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réussir qu'en méditant sur les ordres de la nature de l'univers, & sur tous les devoirs auxquels l'homme est engagé par les loix de sa nature particuliere. Du Liv. xj. n. v.

XIX. Ni le pied ni la main ne sont chargés outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied, & la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme en tant qu'homme. Il n'est point chargé au-delà de sa nature pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. Si l'homme n'est point chargé au-delà de sa nature, il n'a donc point de mal. Du Liv. vj. n. xxxiij.

CHAPI-

C H A P I T R E X V I .

Défauts à éviter.

I. **N**e fais rien malgré toi ; rien que tu ne rapportes à l'utilité publique ; rien que tu n'aies auparavant bien examiné, & rien enfin par caprice & par passion. N'embellis point tes pensées par la beauté & l'élegance du discours ; évite de trop parler, & ne te mêles point de beaucoup d'affaires. Que le Dieu qui est au dedans de toi conduise & gouverne un homme mâle, un bon vieillard, un Citoïen, un Romain, & un Empereur qui s'est mis lui-même en tel état qu'il n'attend que le son de la trompette pour sortir de la vie sans aucun retardement. N'aie jamais recours au serment, ni au témoignage d'autrui pour confirmer tes paroles. Qu'il paroisse toujours de la gaieté sur ton visage. Accoutume-toi à te passer du service des autres, & du repos qu'ils peuvent te procurer. En un mot, sois ferme & droit par toi-même, & n'aie point d'autre appui. *Du Liv. iij. n. v.*

II. Ne

II. Ne fais jamais rien legerement & fans y emploier les régles de l'art. *Du Liv. iiij. n. ij.*

●III. Il faut éviter sur toutes choses d'être envieux, médifant, effeminé, opiniâtre, féroce, brutal, badin, lâche, faux, bouffon, trompeur, & tyran. *Du Liv. iiij. n. xxx.*

IV. N'imité ni les mœurs ni les manières des Courtifannes, ni celles des Comédiens. (1) *Du Liv. v. n. xxix.*

V. Pourquoi les choses du dehors t'occuperoient-elles? Fais-toi du loisir pour apprendre quelque chose de bon & d'honnête, & cesse de courir çà & là, comme si tu étois agité par un tourbillon. Il y a encore un autre abus à éviter. C'est que la plûpart des actions de ceux qui travaillent le plus en ce Monde, ne sont qu'une laborieuse oisiveté, & des niaiseries d'enfant, parce qu'ils n'ont pas un but certain auquel ils dirigent toutes leurs pensées & tous leurs efforts. *Du Liv. ij. n. vij.*

VI.

(1) Les manières flateuses & molles, l'orgueil & l'enflure.

VI. L'ame de l'homme se deshonne en plusieurs manieres, dont voici les principales. Elle se deshonne lorsqu'elle devient comme une espece d'abcès, & d'enflure dans le corps du Monde: car d'être fâchée de ce qui arrive, c'est se retirer & se séparer de la nature universelle, qui comprend & enferme en elle-même toutes les natures de tous les Etres particuliers. Elle se deshonne, quand elle a de l'averfion pour quelqu'un, & qu'elle va contre lui pour lui nuire, comme cela arrive dans la colere. Elle se deshonne, lorsqu'elle se laisse vaincre par la volupté & par la douleur. Elle se deshonne, lorsqu'elle use de dissimulation, & que dans ses paroles, ou dans ses actions, elle emploie la feinte ou le mensonge. Elle se deshonne, lorsqu'elle ne rapporte à aucun but ses actions, ni ses mouvemens, mais qu'elle agit témérairement, sans dessein & sans suite: car jusqu'aux moindres choses tout doit être rapporté à une fin. Or la fin que tout homme raisonnable doit se proposer, c'est de suivre la raison, & les loix de cet univers qui est la plus ancienne des Villes & des Républiques. *Du Liv. 1j. n. xvj.*

VII.

VII. Que personne ne t'entende blâmer la vie de la Cour, & sur cela ne t'écoute pas toi-même. *Du Liv. viij. n. ix.*

VIII. Recevoir sans orgueil, & rendre sans peine. (m) *Du Liv. viij. n. xxxv.*

IX. Il ne faut jamais être lâche dans ses actions; turbulent ou inquiet dans le commerce du Monde; incertain & vague dans ses opinions; opiniâtre & précipité dans ses jugemens; ni enfin trop occupé de ses emplois & de ses affaires. *Du Liv. viij. n. liij.*

X. Dès que tu es éveillé, demande-toi s'il t'importe beaucoup qu'un autre fasse ce qui est bon & juste, & tu trouveras qu'il ne t'importe nullement. *Du Liv. x. n. xvj.*

XI. Ceux qui se méprisent les uns les autres, qui se flatent les uns les autres, & qui veulent se surpasser les uns les autres, sont toujours soumis les uns aux autres. *Du Liv. xj. n. xv.*

XII.

(m) Les dignités, les applaudissemens, les remerciemens.



XII. Quelle horreur & quelle fausseté de dire: *Fai résolu d'agir franchement avec vous.* Que veux-tu faire, mon ami? Il n'étoit nullement nécessaire de faire ce préambule; la chose parlera assez d'elle-même; il faut qu'elle soit écrite sur ton front, & qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. En un mot, il faut qu'un honnête homme, un homme franc, soit comme celui qui sent mauvais, & que ceux qui en approchent sentent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup; évite cela sur toutes choses. L'honnêteté, la franchise, & la bonté paroissent dans les yeux de ceux qui les ont; ils ne sauroient les cacher. *Du Liv. xj. n. xvj.*

XIII. C'est être bien ridicule & bien étranger dans le Monde, que de s'étonner de quoi que ce soit. *Du Liv. xij. n. xij.*

CHAPITRE XVII.

Sur la volupté & la colere.

I. **T**heophraste, dans la comparaison qu'il a fait des pechés, autant qu'il est possible de les comparer, en suivant les vûes generales, décide en grand Philosophe, que ceux qui viennent de la concupiscence sont plus grands que ceux qui viennent de la colere: car celui que la colere fait agir semble résister à sa raison malgré lui, & avec une secrete douleur; mais celui qui obéit à sa concupiscence, vaincu par la volupté, paroît plus intemperant & plus effeminé dans ses fautes. C'est donc avec beaucoup de raison, & avec une vérité qui fait honneur à la Philosophie, qu'il a ajouté que le crime qu'on fait avec plaisir est plus grand & plus punissable que celui qu'on fait avec douleur & avec tristesse. En effet, celui qui est en colere ressemble beaucoup plus à un homme qui a reçu quelque offense, & que sa douleur force à se vanger; au lieu que le voluptueux

tueux se porte de son propre mouvement l'injustice pour assouvir sa passion. *Du Liv. ij. n. x.*

II. La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs, aux débauchés, aux parricides & aux tyrans? *Du Liv. vj. n. xxxiiij.*

III. Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soi-même d'avoir négligé quelque chose d'utile. Qui dit *utile*, dit un bien & une chose qui doit faire le soin d'un homme de bien & d'un honnête homme. Or il n'y a point d'honnête homme qui se repente d'avoir négligé une volupté. Donc la volupté ne peut être ni un bien, ni une chose utile. *Du Liv. viij. n. xi.*

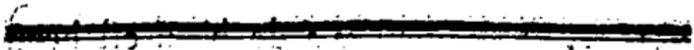
IV. Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice; mais j'y en vois une qui est opposée à la volupté: c'est la tempérance. *Du Liv. viij. n. xij.*

V. La colere est entièrement contre la nature, & il est aisé d'en être convaincu si l'on prend garde que lorsqu'elle revient souvent & qu'on s'en fait une *habitude*, elle change tout le visage, éteint & amortit
si bien

fi bien toute sa beauté, qu'il n'en reste plus aucune marque, & qu'elle ne revient plus.
Du Liv. vij. n. xxv.

VI. Souviens-toi quel étoit *Socrate*, lorsque sa femme aiant emporté ses habits, il ne trouva qu'une peau pour se couvrir, & de tout ce qu'il dit à ses amis qui avoient honte de le voir en cet état, & qui s'enfuoient. *Du Liv. xj. n. xxix.*

VII. En general le vice ne nuit point au Monde, & en particulier il ne nuit qu'à celui-là seul qui est le maitre de s'en défaire quand il voudra. *Du Liv. viij. n. lix.*



CHAPITRE XVIII.

Contre la vaine gloire.

I. Celui qui est ébloui par l'éclat de la réputation qu'il laissera après sa mort, ne se souvient pas que ceux qui parleront de lui mourront bientôt eux-mêmes; que ceux qui viendront ensuite mourront aussi;

& toujours de même jusqu'à ce que la mémoire passant successivement par des hommes entêtés, & qui meurent en admirant, soit entièrement abolie. Mais supposons que ceux qui te loueront soient immortels, & que ta réputation soit immortelle ; à quoi cela sert-il, je ne dis pas quand tu es mort, mais pendant tout le tems même que tu es en vie ? Car qu'est-ce que la louange seule & considérée sans une certaine utilité qui en revient ? Renonce donc pendant qu'il est encore tems à ce vain présent de la nature, pour t'attacher désormais à quelque chose de plus solide & de plus parfait. *Du Liv. iiij. n. xx.*

II. Tout ce qu'il y a de beau est beau par lui-même. Il renferme & contient en soi toute la beauté, sans que la louange en fasse aucune partie ; la louange donc ne rend ni pire ni meilleur ce qui est loué. Ce que je dis-là s'étend sur toutes les choses qu'on appelle vulgairement belles, comme sur les choses matérielles, & sur les ouvrages de l'art. En effet, tout ce qui est véritablement beau n'a besoin d'aucune autre chose, non plus que la foi, la vérité,

té, la charité, & la modestie. Car qu'y a-t-il là que la louange embellisse, ou que le blâme puisse gâter? Une émeraude pour n'être pas louée en est-elle moins belle? N'en est-il pas de même de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'une épée, d'une fleur & d'un arbrisseau? *Du Liv. iiij. n. xxj.*

III. Les mots qui étoient anciennement en usage sont présentement inconnus, & ont besoin d'explication. Il en est de même des noms des plus grands Hommes des siècles passés, comme *Camille, Césaire, Volésus, Leonatus*, & quelque tems après, *Scipion & Caton*, ensuite *Auguste* même, & après cela encore *Adrien & Antonin*. Ils ont besoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été. Car toutes choses sont caduques & périssables. Elles deviennent fabuleuses dans un moment, & bientôt après elles sont ensevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde: car pour les autres, dès qu'ils ont expiré ils sont oubliés entièrement, & on n'en parle en aucune manière. Mais,

118 *Contre la vaine gloire.* CHAP. XVIII

quand même la réputation feroit immortelle, què feroit-ce? Pure vanité. Qu'y a-t-il donc à quoi nous devons nous appliquer, & qui merite tous nos soins? Ceci seulement; d'avoir l'ame juste, de faire de bonnes actions, c'est-à-dire, des actions utiles à la société; de ne pouvoir dire que la verité, & d'être toujours en état de recevoir ce qui nous arrive, & de l'embrasser comme une chose nécessaire, connue, & qui vient de la même source & du même principe que nous, *Du Liv. iiij. n. xxxv.*

IV. Alexandre le Grand & son Muletier ont été réduits au même état après leur mort. Car ils sont rentrés dans les premiers principes de cet univers; ou bien ils ont été également dissipés en atômes. *Du Liv. vj. n. xxv.*

V. Tout passe dans un moment, & ce qui célèbre, & ce qui est célébré, *Du Liv. iiij. n. xxxvij.*

VI. Que veulent dire les hommes? Ils refusent leurs louanges à ceux qui vivent en même-tems qu'eux, & ils desirerent avec empressement d'être loués de ceux qui vivront

ront après, & qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loués de ceux qui sont morts long-tems avant que nous soions venus au Monde. *Du Liv. vj, n. xviiij.*

VII. Combien y a-t-il eu de gens des plus célèbres qui sont déjà dans l'oubli? Et combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus célébrés qui sont effacés de la mémoire des hommes? *Du Liv. vij. n. vij.*

VIII. SUR LA GLOIRE. Examine bien les pensées d'un ambitieux; ce qu'elles sont; ce qu'elles recherchent, & ce qu'elles fuient: et fais cette réflexion, que comme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres, les derniers cachent les premiers, il en est de même de la vie de l'ambitieux; ses premiers succès sont bientôt cachés & ensevelis sous les derniers. *Du Liv. vij. n. xxxvj.*

IX. Pense souvent en toi-même qui sont ceux dont tu veux être loué & estimé, & quel est leur esprit: car en pénétrant ainsi dans les sources de leurs jugemens & de leurs actions, tu ne brigueras nullement

leurs suffrages, & tu ne t'offenferas point des fautes qu'ils commettront contre toi, puisqu'elles seront toutes involontaires. *Du Liv. vij. n. lxiij.*

X. Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu comme les fous, une troisième chose qui est la réputation. *Du Liv. vij. n. lxxvij.*

XI. Celui qui loue & celui qui est loué; le Panégyriste & le Héros n'ont tous deux qu'une vie très-courte. D'ailleurs le bruit de ces louanges ne retentit que dans un petit coin du Monde. Tous les hommes n'en sont pas d'accord entr'eux, & pas un n'en est bien d'accord avec soi-même. Enfin toute la terre n'est qu'un point. *Du Liv. viij. n. xxij.*

XII. Que fais-tu donc dans cette Tribune aux Harangues, avec tous tes beaux discours & tes oraisons funébres, mon ami? Ne te souviens-tu plus de ce que c'est? Je m'en souviens fort bien; mais je vois que ces choses plaisent aux hommes, & qu'elles font un des objets de leurs soins. Faut-il donc que tu sois fou, parce qu'ils le sont?
N'est-

N'est-ce pas assez de l'avoir été? *Du Liv. v. n. xxxviij.*

XIII. *Panthée & Pergame* sont-ils encore assis sur le tombeau de leur Maître? *Cabrius & Diotime* pleurent-ils encore sur celui d'*Adrien*? Cela est ridicule. Et quand ils y seroient encore, ces morts le sentiroient-ils? Et s'ils le sentoient, s'en rejouiroient-ils? Et s'ils s'en rejouissoient, cela rendroit-il ceux-ci immortels? N'est-ce pas aussi leur destinée de vieillir & de mourir ensuite? Et quand ceux-ci seroient morts, que deviendroient donc les autres? Tout n'est que puanteur, & pourriture au fond du sac. *Du Liv. viij, n. xxxix.*

XIV. Donne-toi désormais le tems présent. Ceux qui se tourmentent à remplir de leur gloire toute la posterité, ne songent pas que ceux qui leur succéderont seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne songent pas que tous ces gens-là mourront comme eux. Que t'importe donc qu'ils chantent tes louanges, ou qu'ils aient de toi telle ou telle opinion? *Du Liv. viij. n. xlvi.*

XV. Il faut regarder d'en haut ces millions de troupeaux; cette variété infinie de cérémonies dans la Religion; ces différentes navigations dans la tempête & dans la bonace; toutes les différences des choses qui sont, qui arrivent, & qui passent. Il faut considérer aussi la vie de ceux qui ont vécu avant nous, celle de ceux qui vivront après, & celle des peuples qui vivent présentement dans les Nations barbares; & se dire à soi-même: Combien y a-t-il de gens dans le Monde, qui ne connoissent pas même ton nom! combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de tems! & parmi ceux qui te connoissent & qui te louent présentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bientôt! Enfin il faut se persuader que ni la mémoire de notre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce que l'on voit ici bas, n'est digne de nos soins, ni de notre estime. *Du Liv. ix. n. xxxij.*



CHAPITRE XIX.

Sentimens humbles & moderés.

I. **T**u es esclave ; il ne t'appartient pas de parler. *Du Liv. xj. n. xxxj.*

II. Tu te deshonores, mon ame, tu te deshonores ; cependant tu n'auras pas toujours le tems de t'honorer toi-même : car la vie de chacun s'enfuit, & la tienne s'est presqu'entièrement écoulée, pendant que tu négliges d'avoir du respect pour toi, & que tu fais consister ta felicité dans les jugemens des autres. *Du Liv. ij. n. vj.*

III. Je marche par le secours de la nature jusqu'à ce que je me repose, en rendant l'esprit à celui de qui je l'ai reçu, & en tombant dans le même lieu d'où mon pere & ma mere ont tiré le sang dont ils m'ont formé, & ma nourrice le lait dont elle m'a nourri, & qui me fournit tous les jours depuis tant d'années les biens dont j'ai besoin ; dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, & dont j'ai abusé en tant de manieres. *Du Liv. v. n. iij.*

IV.

IV. Souviens-toi de toute la nature dont tu ne fais qu'une très-petite portion, & de tout le tems dont il ne t'a été assigné qu'un moment fort court, & du destin dont tu n'es qu'une fort petite partie. *Du Liv. v. n. xxv.*

V. Tout ce que je suis, c'est un peu de chair, un peu d'esprit & une ame. Quitte donc les Livres, ne te travailles point tant, tu n'en as pas le loisir; mais reconnoissant que tu commences déjà à mourir, n'aie que du mépris pour cette chair qui n'est qu'un peu de sang mêlé avec de la poussière, des os, une peau, & un tissu de veines, de nerfs & d'arteres. Considere ensuite ce que c'est que tes esprits; un vent qui n'est pas toujours le même, & que l'on attire & rejette incessamment par la respiration. Il ne reste que la troisième partie qui est l'ame. Fais donc ces réflexions. Tu es vieux, ne souffre plus qu'elle soit esclave; ne souffre plus qu'elle soit emportée par des mouvemens contraires à sa nature, comme une Marionette, & remuée par des ressorts étrangers. Ne souffre plus qu'elle se fâche de ce que les destinées lui ont

ont

ont envoyé, ni qu'elle veuille éviter ce qu'elle lui prépare. *Du Liv. ij. n. ij.*

VI. Ne peux-tu te rendre recommandable & te faire admirer par ton esprit? A la bonne heure. Mais il y a plusieurs autres choses sur lesquelles tu ne saurois dire: *Je ne suis pas propre à cela.* Fais donc paroître ce qui dépend uniquement de toi; la sincérité, la gravité, la douceur, la patience dans le travail, la haine des vanités; sois content de ta condition; aie besoin de peu; fuis le luxe, la bagatelle & les vains discours; aie l'ame saine, libre & grande. Ne vois-tu pas que pouvant t'élever par tant de vertus, sans avoir aucun prétexte d'incapacité naturelle, tu demeureres pourtant dans la bassesse, parce que tu le veux? Si la nature ne t'a pas été favorable, est-ce une raison qui doit t'obliger de murmurer; d'être avare, inconstant, flatteur, bouffon; d'accuser & de maudire ton corps, & d'avoir toujours l'ame incertaine & flotante? Non, en vérité. Il y a long-tems que tu pourrois t'être délivré de ces foiblesses. Et si tu te connoissois pesant & de dure conception, il falloit tâcher de

de guerir ce défaut par le travail & par l'exercice, & ne pas s'y complaire & te négliger. *Du Liv. v. n. v.*

VII. Si quelqu'un peut me reprendre, & me faire voir que je prens mal une chose, ou que je la fais mal, je me corrigerai avec plaisir: car je cherche la verité qui n'a jamais blessé personne; au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur. *Du Liv. vij. n. xxj.*

VIII. Si l'on perd tout le sentiment de ses fautes, pourquoi vit-on plus long-tems? *Du Livre vij. n. xxvj.*

IX. Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter pendant une si longue suite de siècles un nombre infini de méchans; au-contraindre il a soin d'eux en toutes manieres; & toi qui vas bientôt mourir, tu es las de les supporter, & cela, quoique tu sois toi-même du nombre. *Du Liv. vij. n. lxxiv.*

X. Quand tu voudras te réjouir, pense aux vertus de tes contemporains; à la valeur de celui-ci, à la modestie de celui-là,
à la

à la libéralité d'un autre, & ainsi du reste: car il n'y a rien de plus rejouissant que l'image des vertus, qui éclatant dans les mœurs, & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, sautent en foule à nos yeux. C'est pourquoi il faut les avoir toujours présentes. *Du Liv. vij. n. xlviij.*

XI. C'est une chose très-ridicule. Tu peux empêcher ta propre malice, & tu la souffres. Tu ne peux empêcher la malice des autres, & tu ne veux pas la souffrir. *Du Liv. vij. n. lxxv.*

XII. Tu merites tous les malheurs qui t'arrivent; parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honnête homme, que de l'être aujourd'hui. *Du Liv. viij. n. xxiiij.*

XIII. La comédie du Monde, la guerre, la fraïeur, la paresse, ou l'esclavage effaceront peut-être dans un seul jour toutes ces saintes maximes de ton esprit. *Du Liv. x. n. ix.*

C H A P I T R E XX.

Contre la paresse.

I. **L**e matin quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit: Je me lève pour faire l'ouvrage d'un homme; suis-je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, & pour laquelle je suis venu dans le Monde? N'ai-je donc été formé que pour me tenir bien chaudement étendu dans mon lit? *Mais cela fait plaisir.* Tu es donc né pour te donner du plaisir, & non pas pour agir & pour travailler? Ne vois-tu pas les plantes, les oiseaux, les araignées, les abeilles? Elles travaillent sans relâche à orner & à embellir leur état; & toi tu négliges d'embellir le tien; tu ne cours point aux choses auxquelles la nature t'a destiné. *Mais aussi,* me diras-tu, *l'on a besoin de quelque repos.* Je l'avoue; mais la nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger & au boire; & toi tu passes ces bornes, tu vas au-delà de ce qui

te

te suffit; & au-contraire dans le travail tu demeures toujours en deça. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toi-même: car si tu t'aimois, tu aimerois ta propre nature, & tu obéirois à ses ordres. Tous les autres Ouvriers qui aiment leur Métier séchent & maigrissent sur leur travail; ils en perdent le boire & le manger; ils passent leur vie sans se baigner; & toi tu fais moins de cas de ta nature, qu'un Tourneur n'en fait de son Art; un Danseur, de sa danse; un Avare, de son argent; & un Ambitieux, de sa vaine gloire: car tous ces gens-là, dès qu'ils sont une fois dans la passion, ils ne songent plus tant à manger ni à dormir, qu'à acquérir & à augmenter ce qu'ils aiment. Les actions qui vont au bien de la société te paroissent-elles donc plus méprisables & moins dignes de tes soins? *Du L. vj. n. j.*

II. Quand tu es fâché de te lever matin, souviens-toi que tu es né pour faire des actions utiles à la société, & que c'est ce que la nature de l'homme demande. Le dormir est commun à tous les animaux sans raison; or ce qui est selon la nature
I de

de chaque chose lui est bien plus propre, plus agréable & plus familier. *Du Liv. viij. n. xij.*

CHAPITRE XXI.

Contre le respect humain.

I. **C**roi que tu dois faire & dire tout ce qui est digne de toi, & selon ta nature, sans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer. Si une chose est bonne à faire ou à dire, rien ne doit t'en empêcher. Ceux qui te blâmeront auront leurs vûes particulieres, & suivront leurs propres mouvemens. Tu n'y dois point faire d'attention; mais aller tout droit, en suivant ta propre nature & celle du Monde: car pour l'un & pour l'autre, il n'y a qu'un même chemin. *Du Liv. v. n. iij.*

II. Il ne faut point s'écarter, ni se laisser emporter au torrent, mais il faut suivre toujours la justice dans ses mouvemens,
&

& la verité dans ses opinions. *Du Liv. iiij. n. xxiiij.*

III. Ne vois-tu pas que quoique les Artisans cedent à certains ignorans jusqu'à un certain point, ils ne laissent pas de suivre toujours les regles de leur Art, & ne peuvent se résoudre à s'en éloigner. Eh! n'est-ce pas une chose horrible qu'un Architecte & un Medecin aient plus de respect pour leur Art, que l'homme n'en a pour le sien, qui lui est commun avec les Dieux? *Du Liv. vj. n. xxxv.*

IV. Quoiqu'on fasse & qu'on dise, il faut que je sois homme de bien; comme si l'or, la pourpre, & une émeraude disoient: *Quoiqu'on dise & qu'on fasse, il faut que je sois de l'or, de la pourpre, & une émeraude, & que je conserve toujours ma couleur.* *Du Liv. vij. n. xvj.*

V. Celui qui ne fait pas qu'il y a un Monde, ne fait où il est; & celui qui ne fait pas pourquoi il est créé, ne fait ni quel est le Monde, ni ce qu'il est lui-même. Celui à qui l'une ou l'autre de ces deux connoissances manque, ne sauroit rendre

raison de lui-même, ni dire pourquoi il est né. Que te semble donc de celui qui craint & blâme, & qui désire les louanges de ces fortes de gens qui la plupart ne savent ni où ils sont, ni ce qu'ils sont? *Du Liv. viij. n. lvj.*

VI. Tu veux être loué d'un homme qui se maudit lui-même trois fois dans une heure. Tu veux plaire à un homme qui se déplaît à lui-même; car celui-là peut-il se plaire qui se repent presque de tout ce qu'il fait? *Du Liv. viij. n. lvij.*

VII. Entre bien dans l'intérieur des hommes; *examine-les*; & tu verras quels Juges tu crains, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes. *Du Liv. ix. n. xvij.*

VIII. Sonde bien leur esprit; pénétre leurs pensées; & voi ce qu'ils désirent, & ce qu'ils craignent. *Du Liv. iiij. n. xl.*

IX. Examine bien quel est l'esprit de ces gens-là; quelles occupations ils ont; quelles sont les choses par lesquelles on peut attirer leur amour & leurs respects. Enfin regarde leurs âmes toutes nues, & voi que quand elles prétendent servir par leurs louanges

ges, & nuire par leurs satyres, c'est une pure vanité. *Du Liv. ix. n. xxxvj.*

X. Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil; mais mon cœur n'en fait que rire. *Du Liv. xj. n. xxxij.*

XI. Je me suis souvent étonné comment les hommes qui s'aiment toujours plus eux-mêmes qu'ils n'aiment les autres, font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, si un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un sage Précepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes qu'ils ne disent en même-tems, il n'y en a pas un seul qui pût supporter un jour entier une si rude contrainte; tant il est vrai que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de cé que nous pensons nous-mêmes. *Du Liv. xij. n. iiij.*



CHAPITRE XXII.

Des obstacles à faire le bien.

I. **Q**uand tu fais ton devoir, ne t'informe point si tu as froid ou chaud; si tu es accablé de sommeil, ou si tu as bien dormi; si l'on parle bien ou mal de toi; si tu meurs, ou si tu fais quelque autre chose: car la mort est aussi une des actions de notre vie; & dans celle-là, comme dans toutes les autres, il suffit de bien faire ce qu'on fait. *Du Liv. vj. n. ij.*

II. En un sens l'homme nous doit être fort cher, en tant que nous sommes obligés de lui faire du bien & de le souffrir. Mais comme il y en a plusieurs qui nous empêchent de faire les actions qui nous sont les plus propres, en ce sens-là l'homme devient pour moi une de ces choses indifférentes, comme le soleil, le vent, les bêtes, qui ont aussi la force d'empêcher une action, mais qui n'en sauroient empêcher ni l'intention ni le dessein à cause de l'exception

ception que nous avons faite, en formant ce dessein, & du changement auquel nous avons recours: car notre pensée change & convertit d'abord en ce que nous avons dessein de faire, ce qui nous empêche de le faire; desorte que l'obstacle même devient la matiere & le sujet de notre action, & ce qui nous fermoit le chemin devient le chemin. *Du Liv. v. n. xx.*

III. Tu peux vivre ici dès-aujourd'hui, comme tu peux vivre quand tu seras près de mourir. Que si on t'en empêche, alors il t'est permis de cesser de vivre. Mais ne meurs point, comme aiant reçu quelque injure ou quelque mal. Sors de la vie comme on sort d'une chambre où il y a de la fumée: *Il y fume, je m'en vais.* Penses-tu que ce soit si grande chose? Pendant que rien ne m'oblige à me retirer, je demeure libre; personne ne m'empêchera de faire ce que je veux; & je veux ce que demande la nature d'un animal raisonnable, & né pour la société, *Du Liv. v. n. xxx.*

IV. Tâche de persuader les hommes; & si cela ne se peut, fais malgré eux ce que la justice demande de toi. Si l'on em-

ploie la force pour t'en empêcher, souffre-le avec douceur, ne t'en afflige point, & convertis cet obstacle en une occasion d'exercer une autre vertu : car tu dois te souvenir que tu n'entreprends rien qu'avec exception, & que tu ne désires pas l'impossible. Que désires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien ! Tu t'y es porté ; n'en désire pas davantage. Quand nous avons contribué de tout ce qui dépendoit de nous, nous devons tenir pour fait tout ce que nous avons eu dessein de faire. *Du Liv. vj. n. l.*

V. Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre nature, & il n'arrivera rien qui soit contre les loix de la nature universelle. *Du Liv. vj. n. lviiij.*

VI. Tous les obstacles qui empêchent le sentiment & le mouvement sont contraires à la nature animale. Ceux qui empêchent la végétation sont contraires à la nature des plantes ; & ceux qui empêchent l'esprit sont contraires à la nature raisonnable. Fais-toi à toi-même l'application de toutes ces vérités. Es-tu chatouillé par la volupté, ou tourmenté par la douleur ? C'est l'affaire

re

re du sentiment; qu'il y prenne garde. S'oppose-t-on à tes volontés & à tes désirs? Si tu as formé ces désirs sans exception, cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable. Mais si tu t'es proposé tous les accidens qui pouvoient arriver, & qui arrivent d'ordinaire, il n'y a point encore-là d'obstacle pour toi: car nul autre que toi-même ne peut empêcher, ni retenir les mouvemens de ton esprit; ni le fer; ni le feu, ni les tyrans, ni la calomnie; rien enfin n'en peut approcher, quand il est bien recueilli & ramassé en lui-même, & qu'il est, pour ainsi dire, parfaitement rond. *Du Liv. viij. n. xliij.*

VII. Qu'est-ce qu'on peut dire ou faire de mieux sur cette matiere? Quoi que ce puisse être, il est en ton pouvoir de le dire ou de le faire. N'allegue point pour excuse que tu en es empêché. Tu ne cesseras de gémir & de te plaindre que quand tu te seras mis en état de faire, dans toutes les occasions qui se presenteront, tout ce qui est propre & convenable à la nature de l'homme, avec le même plaisir que le voluptueux trouve dans le luxe & dans les

délices. Car tout ce que tu peux faire selon ta propre nature, tu dois le regarder & l'embrasser comme la jouissance d'un très-grand bien. Or, en tout tems & en tous lieux, il dépend de toi d'agir de cette maniere. Un cylindre, le feu, l'eau, & toutes les autres choses qui sont régies par une nature & par une ame privée de raison, ne peuvent pas toujours conserver le mouvement qui leur est propre : car elles trouvent souvent des obstacles sur leur chemin. Mais il n'en est pas ainsi de l'ame ou de la raison. Elle continue toujours son effor selon son essence, & comme il lui plaît, au travers de toutes les difficultés qui s'opposent à son passage. Mets toi donc bien devant les yeux cette facilité avec laquelle la raison perce & surmonte tous les obstacles, comme le feu se porte en haut, comme une pierre descend en bas, & comme un cylindre roule sur un lieu penchant ; & n'en demande pas davantage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver, ou ils viendront de ce cadavre que tu traînes, ou bien ils ne pourront te nuire, ni te faire aucun mal sans le secours de ton opinion ; & sans la permission de ta raison même.

même. Autrement celui qui les souffriroit deviendroit tout aussitôt méchant. Veritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature, dès que le moindre mal leur arrive, ils sont gâtés & ne sont plus de même prix. Mais ici on peut dire tout le contraire, & assurer que l'homme qui se fert bien des accidens qui le traversent, en devient & plus estimable & meilleur. Enfin souviens-toi qu'aucune chose ne nuit au Citoyen, quand elle ne peut nuire à la Ville; & qu'elle ne peut nuire à la Ville, quand elle ne nuit point à la Loi. Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loi, & ne nuisant point à la Loi, il ne sauroit par conséquent nuire ni au Citoyen, ni à la Ville. *Du Liv. x. n. xxxviii.*

VIII. Quand tu suis la droite raison, il n'est pas au pouvoir de ceux qui s'y opposent de t'empêcher de faire une bonne action. Il ne faut pas non plus qu'ils puissent t'arracher la douceur & l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux dispositions. Poursuis ton chemin & ton choix, & continue d'avoir
la

la même bonté pour ceux qui te traversent & qui te chagrinent. Car ce n'est pas une marque moins grande de foiblesse de se fâcher contr'eux, que de renoncer à son entreprise & que de se décourager. Celui qui se rebute, en se laissant épouvanter, & celui qui perd les sentimens d'affection & d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes, que la nature lui a donnés pour parens & pour amis, sont également déser-teurs & quittent également leur poste. *Du Liv. xj. n. x.*

IX. Parce qu'une chose est difficile pour toi, ne t' imagine pas qu'elle soit impossible à un autre. Mais tout ce qui est facile & possible à un autre, sois persuadé qu'il n'est pas impossible pour toi. *Du Liv. vj. n. xix.*

X. Que le pouvoir de l'homme est grand ! Il dépend toujours de lui de ne faire que ce qui est agréable à Dieu, & de recevoir avec soumission & avec joie tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. *Du Liv. xij. n. j.*

CHAPITRE XXIII.

Sur les troubles intérieurs.

I. Sois semblable à un rocher que les ondes de la mer battent incessamment. Il demeure toujours ferme, & méprise toute la fureur des flots. *Que je suis malheureux qu'une telle chose me soit arrivée!* Dis plutôt: Que je suis heureux que cela m'étant arrivé, je demeure pourtant inaccessible à la tristesse, & que je ne sois ni blessé de cet accident, ni épouvanté de toutes les choses dont il me menace. La même chose pouvoit arriver à tout autre comme à moi; mais peut-être qu'un autre ne l'auroit pas supporté de même. Pourquoi donc appelles-tu plutôt cet accident un malheur, que tu n'appelles un bonheur extrême la disposition où tu es? Appelles-tu un malheur de l'homme, ce qui n'est nullement contraire à la nature de l'homme? Ou crois-tu qu'une chose puisse être contraire à la nature de l'homme, quand elle ne vient ni contre ses ordres, ni contre sa
volon-

volonté? Quelle est donc sa volonté? Tu l'as assez apprise. Cet accident, dont tu te plains, peut-il t'empêcher d'être juste, magnanime, temperant, sage, éloigné de la témérité, ennemi du mensonge, toujours modeste, libre, & d'avoir toutes les autres vertus dans lesquelles la nature trouve tout ce qui lui est propre? Desormais donc dans tous les accidens qui pourroient te porter à la tristesse, souviens-toi de cette vérité, que ce qui t'arrive n'est point un malheur, mais que c'est un bonheur insigne de le supporter courageusement. *Du Liv. iiij. n. lv.*

II. Chasse l'opinion, & tu as chassé cette plainte importune, *je suis perdu!* Or cette plainte étant chassée, le mal ne subsiste plus. *Du Liv. iiij. n. vij.*

III. Si tu peus t'empêcher de juger de tout ce qui te paroît fâcheux, te voilà dans un azile assuré. A qui parles-tu? *A mon ame.* Mais est-ce que je suis seulement une ame? *Je conviens que je suis aussi autre chose.* Que mon ame donc ne se trouble point elle-même, & si le reste se trouve mal, qu'il en juge. *Du Liv. viij. n. xlij.*

IV.

IV. Qu'il est aisé de chasser & d'effacer entièrement toute imagination fâcheuse & triste, & de se remettre d'abord dans une parfaite tranquillité. *Du Liv. v. n. ij.*

V. Si ce n'est point par ma méchanceté, ni par aucun effet de cette méchanceté qu'une telle chose arrive, & que la société n'en soit point blessée, pourquoi me tourmenter ? En quoi la société peut-elle être blessée ? *Du Liv. v. n. xxxvj.*

VI. Quand les choses qui t'environnent te forcent à te troubler, reviens à toi au plus vite, & ne fors pas de cadence plus que la nécessité ne le veut. Le moyen de s'affermir dans cette sorte d'harmonie & de cadence dont je parle, c'est d'y rentrer toujours. *Du Liv. vj. n. xj.*

VII. Je fais ce qui est de mon devoir, & toutes les choses du Monde ne sauroient ni m'inquieter ni me troubler : car ce sont ou des choses inanimées, ou des choses destituées de raison, ou des choses qui errent dans les principes, & qui ne connoissent pas le bon chemin. *Du Liv. vj. n. xxij.*

VIII. Réveille-toi; rappelle tes esprits, & reconnois que ce qui te trouble n'est qu'un songe. Réveille-toi encore, & fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce songe. *Du Liv. vj. n. xxxj.*

IX. On peut s'empêcher de juger d'une telle chose & d'en être troublé: car les choses n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles. *Du Liv. vj. n. lij.*

X. Comment veux-tu te défaire de tes opinions, si tu n'éteins cette imagination qui les produit, & que tous les objets peuvent enflammer à tous momens? Je puis juger comme il faut d'une chose; & si je le puis, pourquoi donc me troubler? Tout ce qui est hors de mon esprit ne peut rien sur mon esprit. Pense toujours de même, & tu seras inébranlable à toute sorte d'accidens. *Du Liv. vij. n. ij.*

XI. Que les choses à venir ne te chagrinent point. Quand elles arriveront, tu les recevras, s'il est nécessaire, avec la même raison dont tu te fers dans celles qui sont présentes. *Du Liv. vij. n. ix.*

XII.

XII. C'est une honte que notre esprit ait la force de composer notre visage comme il lui plaît, & qu'il ne puisse se composer lui-même. *Du Liv. vij. n. xxxix.*

XIII. *Ne te mets point en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.* (n) *Du Liv. vij. n. xl.*

XIV. *L'honnêteté & la justice sont pour moi: elles combattront toujours pour moi,* (o) *Du Liv. vij. n. xliij.*

XV. Dans chaque accident il faut se remettre devant les yeux ceux à qui la même chose est arrivée, & qui en ont été fâchés & surpris, & qui s'en sont plaints. Où sont presentement tous ces gens-là? Nulle part. Veux-tu donc leur ressembler? Laisse plutôt tous ces mouvemens étrangers, laisse-les aux sujets qui les donnent & qui les sentent, & applique-toi tout entier à apprendre comment il faut se servir des accidens qui t'arrivent : car par ce moïen tu
en

(n) Ceci est tiré du Bellerophon d'Euripide.

(o) C'est un vers d'Aristophane.

en feras un bon usage, & ils serviront de matiere à exercer ta vertu. Possede-toi seulement; n'aie en vûe que de bien faire ce que tu fais, & souviens-toi que la matiere de tes actions est indifferente. *Du Liv. vij. n. lx.*

XVI. Notre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte qu'à celui de la danse: car elle demande qu'on se tienne toujours ferme, & qu'on soit bien préparé à tout ce qui arrive, & qu'on n'avoit pas prévû. *Du Liv. vij. n. lxiij.*

XVII. Quand tu en devrois mourir de dépit, ils n'en feront pas moins ce qu'ils ont accoutumé de faire. La premiere chose, c'est de n'en être point troublé: car tout arrive selon la nature de l'univers, & dans peu de tems tu ne seras nulle part, non plus qu'*Adrien & Auguste*. Après cela regarde la chose en elle-même; voi ce qu'elle est, & souviens-toi qu'il faut que tu sois homme de bien, que sans regarder un seul moment derriere toi, tu fasses ce que la nature de l'homme demande, & que tu dises toujours ce qui te paroît juste & vrai. Que tout se fasse seulement avec douceur,

avec

avec modestie, & sans aucune dissimulation. *Du Liv. viij. n. iiij. § v.*

XVIII. Si cela dépend de toi, pourquoi le fais-tu? S'il dépend d'un autre, à qui t'en prends-tu? Aux atômes ou aux Dieux? L'un & l'autre est folie. Il ne faut s'en prendre à rien. Corrige la chose si tu le peux. Que te sert-il de t'en plaindre? Il ne faut rien faire en vain. *Du Liv. viij. n. xvij.*

XIX. Chasse toutes tes imaginations, en te disant incessamment à toi-même: *Il dépend presentement de moi de faire qu'il n'y ait dans mon ame aucun vice, aucun désir, en un mot, aucun trouble; mais en prenant chaque chose pour ce qu'elle est, je m'en sers comme il faut s'en servir.* Souviens-toi que la nature t'a donné ce pouvoir. *Du Liv. viij. n. xxxj.*

XX. Que l'idée de toute ta vie considérée en gros, ne te trouble point. Ne te tourmente point à prévoir tous les maux qui peuvent vraisemblablement t'arriver dans la suite; mais à mesure qu'ils t'arriveront demande-toi à toi-même: *Cela est-il si insupportable?* Tu auras honte de l'avouer.

D'ailleurs souviens-toi que le passé ni l'avenir ne sont point fâcheux. Il n'y a que le présent. Or le présent se réduit à peu de chose, si tu le regardes tout seul & en lui-même, & si tu fais des reproches à ton ame de succomber si lâchement sous un si petit fardeau. *Du Liv. viij. n. xxxviij.*

XXI. Pourquoi me ferois-je du mal à moi-même? Je n'en ai jamais fait aux autres que malgré moi. *Du Liv. viij. n. xliij.*

XXII. Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble, & qu'elle devienne pire qu'elle n'est, en se rabaisant, en désirant, en se laissant abbatre & épouvanter? Eh, que trouveras-tu qui le merite? *Du Liv. viij. n. xlviij.*

XXIII. Si tu es troublé par quelque objet extérieur, ce n'est pourtant pas cet objet qui te trouble; c'est l'idée que tu en as, & il dépend de toi de l'effacer. Si c'est quelque chose qui dépende de la disposition de ton esprit, pourquoi ne le corriges-tu, & ne le redresses-tu pas? Qu'est-ce qui t'en empêche? Il en est de même si tu es affligé de ne pas faire une telle action
qui

qui te paroît bonne. Pourquoi ne la fais-tu pas, au lieu de t'affliger? *Un obstacle plus puissant m'en empêche.* Ne t'afflige donc pas, puisque la cause de cette privation n'est point en toi. *Mais je ne saurois vivre sans cela.* Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en sortirois si tu avois réussi. Mais n'oublie pas de *pardonner* à ceux qui t'ont fait obstacle. *Du Liv. viij. n. l.*

XXIV. C'est la faute d'un autre? Ton devoir est de la laisser-là. *Du Liv. ix. n. xx.*

XXV. Tu as souffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter que ton esprit fit les choses pour lesquelles il a été créé. Mais c'est assez : *Ne fais plus la même chose.* *Du Liv. ix. n. xxvj.*

XXVI. Tu peux retrancher beaucoup de choses superflues qui te troublent, & qui consistent tout entières dans ton opinion. Et le plus sûr moyen de te mettre au large, c'est de faire passer devant toi le Monde entier, comme en revue, & surtout ton propre siècle; de considérer séparément le changement soudain qui arrive à chaque

chose en particulier, & de penser que tout le tems qui coule depuis qu'elle est formée jusqu'à ce qu'elle soit détruite, est très-court, & que comme celui qui précède sa naissance est infini, celui qui suivra sa mort le sera de même. *Du Liv. ix. n. xxxiiij.*

XXVII. Ou tu vis dans ce lieu-là, & tu y es déjà accoutumé; ou tu vas ailleurs, & c'est ce que tu demandes; ou tu meurs, & voilà ton ministère achevé. Il n'y a rien au-de-là. (p.) Aie donc bon courage. *Du Liv. x. n. xxvij.*

XXVIII. Quiconque s'enfuit de chez son Maître, est un Esclave fugitif. Notre Maître c'est la Loi; Quiconque donc transgresse la Loi est un Fugitif. Celui qui s'afflige, qui se fâche, ou qui craint, l'est tout de même: car que veut-il? Il veut, autant qu'il est en son pouvoir, s'opposer à ce qui est ordonné, & résolu par l'Esprit universel qui gouverne & qui regle tout. Or cet Esprit n'est autre que la Loi qui distribue à chacun ce qui lui convient, & qui lui est propre. Donc celui qui craint, qui se fâche, & qui s'afflige, est un Esclave fugi-

(p) Il n'y a point de quatrième cas.

fugitif; car il s'oppose à la Loi, *Du Liv. x. n. xxx.*

XXIX. Si les choses, dont la crainte ou le désir te donnent de l'inquiétude, & troublent tout le repos de ta vie, ne viennent pas d'elles-mêmes jusqu'à toi, & si c'est toi proprement qui vas à elles, & que de leur côté elles demeurent immobiles, impose seulement silence à ton opinion qui en juge, & tu ne les désireras, ni ne les craindras. *Du Liv. xj. n. xij.*

XXX. Tout n'est qu'opinion, & l'opinion est en toi. Défait-t'en donc quand tu voudras; & comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus que tranquillité, que sûreté, & tu voyageras comme dans un golfe doux & paisible. *Du Liv. xij. n. xxij.*

XXXI. Chasse l'opinion; & te voilà sauvé. Or qui est-ce qui t'empêche de la chasser? *Du Liv. xij. n. xxvij.*

XXXII. Quand tu es fâché de quelque chose, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la nature universelle, & que les fautes des autres ne te regardent point; que

tout ce qui se fait a toujours été, & sera toujours, & est presentement partout de même; qu'il y a entre les hommes une étroite liaison, & une parenté qui ne vient pas tant de la chair & du sang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame. Tu as encore oublié que cette ame de chacun est un Dieu, & une émanation de la Divinité; que rien n'est à nous en propre, mais que tes enfans, ton corps, & ton esprit viennent de Dieu; que tout n'est qu'opinion; & enfin que le tems present est le seul dont chacun jouit, & qu'il puisse perdre. *Du Liv. xij. n. xxviij.*

XXXIII. Aujourd'hui je me suis mis hors de tout chagrin, & de toute inquiétude, ou plutôt j'ai mis tous mes chagrins & toutes mes inquiétudes dehors: car ils n'étoient pas hors de moi, mais au dedans, c'est-à-dire, dans mes opinions. *Du Liv. ix. n. xiiij.*



CHAPITRE XXIV.

Encouragemens à la vertu.

I. **O**rne-toi de simplicité & de modestie; & n'aie que de l'indifference pour tout ce qui n'est ni vice ni vertu. Aime les hommes, & t'accoutume à suivre Dieu; car, comme dit un grand Poëte: *Toutes choses sont gouvernées par une loi éternelle & invariable.* Que si les élemens sont eux-mêmes les Dieux, cette loi est toujours certaine, & il n'y a presque rien qui en soit exeint. *Du Liv. vij. n. xxxiiij.*

II. N'erre & ne te tracasse pas davantage. Tu n'auras le tems de lire ni les commentaires de ta vie, ni les faits des anciens Grecs & Romains, ni les recueils que tu as faits des anciens Auteurs, & que tu as mis à part pour t'en servir dans ta vieillesse. Hâte-toi donc de parvenir à ta fin; & renonçant à toutes tes vaines esperances, aide-toi toi-même; si tu as autant de soin de toi qu'il t'est permis d'en avoir. *Du Liv. vij. n. xiiij.*

III. Non-seulement il faut penser que notre vie se consume chaque jour & devient plus courte ; mais encore il faut considérer, que si on vit long-tems, on n'est pas assuré de conserver la même force d'esprit, & le jugement nécessaire pour la contemplation, & pour l'intelligence des choses divines & humaines ; car dès le moment qu'on tombe en enfance, on conserve bien les facultés de transpirer, de se nourrir, d'imaginer, de désirer, & toutes les autres de cette nature ; mais de se servir de soi-même, de remplir ses devoirs, d'examiner la vérité de ses préjugés, & d'être en état de juger s'il est tems de quitter la vie, enfin ce qui demande une raison mâle & bien exercée, tout cela est déjà éteint en nous. Il faut donc se hâter, non-seulement parce qu'on approche tous les jours plus près de la mort, mais aussi parce que la connoissance & l'intelligence des choses nous abandonne souvent avant que nous mourions, *Du Liv. iij. n. j.*

IV. Souviens-toi depuis quel tems tu rejets à faire ces réflexions, & combien de fois tu as refusé de te servir des occasions
que

que les Dieux t'ont présentées. Il est pourtant déjà tems de connoître de quel Monde tu fais partie, & que tu es descendu de cet Esprit qui gouverne l'univers. Souviens-toi aussi que le tems de ta vie est limitée, & que si tu ne t'en fers pour te rendre tranquille, il s'envolera, t'emportera avec lui, & ne reviendra jamais. *Du Liv. ij. n. iiij.*

V. Ne fais pas comme si tu devois vivre encore des milliers d'années. La mort pend sur ta tête. Sois donc homme de bien pendant que tu vis, & que tu le peux. *Du Liv. iiij. n. xvij.*

VI. Tu vas mourir, & tu n'as pas encore cette simplicité de cœur qu'il faut avoir; & tu n'es pas encore sans trouble; & tu ne t'es pas encore défait de l'opinion où tu es, que tu peux être blessé par les choses extérieures; & tu n'es pas encore doux, & bienfaisant envers tous les hommes; & enfin tu ne fais pas encore consister la véritable sagesse à faire des actions de justice & de piété. *Du Liv. iiij. n. xxxix.*

VII. Souviens-toi toujours de l'homme qui avoit oublié où son chemin le conduisoit. *Du Liv. iiij. n. xlix.*

VIII. Comme si c'étoit aujourd'hui notre jour, & que notre vie n'eût dû être prolongée que jusqu'au tems present, il faut vivre conformément à la nature tout le tems qui nous est donné pardessus. *Du Liv. vij. n. lvij.*

IX. Il faut avoir toujours devant les yeux quelle est la nature de l'Etre universel, & quelle est la tienne; quel rapport a celle-ci avec celle-la; & quelle partie de quel *Tout* elle est; & se souvenir qu'il n'y a personne qui puisse t'empêcher de dire & de faire des choses convenables à cette nature dont tu es une portion. *Du Liv. ij. n. ix.*

X. A toute heure applique-toi fortement, & comme homme, & comme Romain, à faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec justice, tout ce que tu fais; & à éloigner toutes les autres pensées qui pourroient t'en détourner. Or le moyen le plus sûr de les éloigner, c'est de faire chaque action, comme si elle devoit être la dernière de ta vie, sans témérité, sans aucune

cune revolte contre la raison, sans déguisement, sans amour propre, & avec un parfait acquiescement aux ordres des Dieux. Tu vois le petit nombre des choses qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuse & divine : car les Dieux ne demanderont rien davantage à celui qui suivra ces regles. *Du Liv. ij. n. v.*

XI. *Donne de la joie aux Dieux & à nous. (g)* *Du Liv. vij. n. xlj.*

XII. Fais consister ta joie & ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action, en te souvenant toujours de Dieu. *Du Liv. vj. n. vij.*

XIII. Défais-toi de tes imaginations, retiens tes mouvemens, éteins tes desirs, & conserve ton ame libre & indépendante. *Du Liv. ix. n. vij.*

XIV. Montre aux hommes un homme vraiment homme, & qui vive selon la nature ; qu'ils le voient ; qu'ils l'interrogent ; & s'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir. Il vaut beaucoup mieux mourir que de vivre comme eux. *Du Liv. x. n. xxj.*

XV.

(g) Vers de quelque Poëte.

XV. Regarde ce que font les hommes. Ils mangent, ils dorment, & font toutes les fonctions naturelles. Regarde ceux qui commandent aux autres. Ils sont remplis d'orgueil, ils se mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui sont soumis à leur autorité. Remets en ta mémoire, de combien de choses ils font eux-mêmes les Esclaves, & à quel prix; & pense à ce qu'ils feront bientôt. *Du Liv. x. n. xxiiij.*

XVI. Il n'est plus tems de disputer quel est l'homme de bien, mais de le devenir. *Du Liv. x. n. xxj.*

XVII. Que personne ne puisse dire véritablement que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toi. Cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être homme de bien & simple? Resous-toi seulement à ne plus vivre, si tu n'es tel: car fais cela, la raison ne veut pas que tu vives. *Du Liv. x. n. xxxvij.*

XVIII. Ou c'est une destinée absolue, & un ordre inévitable qui gouverne tout; ou c'est une providence qu'on peut se rendre propice; ou c'est le hazard & une confusion

sion téméraire. Si c'est l'immuable nécessité, pourquoi t'opposes-tu à ses arrêts? Si c'est la providence que tu puisses te rendre propice, pourquoi ne tâches-tu pas de te rendre digne de son secours? Et si c'est le hazard aveugle, rejouis-toi de ce que dans un si grand desordre tu as au dedans de toi une ame intelligente pour te conduire. Si le tourbillon t'enveloppe & t'entraîne, qu'il entraîne ta chair & tes esprits; il ne dépend pas de lui d'entraîner ton ame.
Du Liv. xij. n. xiiij.

XIX. Fais-toi toujours ces questions: En quel état est presentement mon ame? Quel bien lui fais-je? A quel usage est-ce que je la mets? Est-elle sans intelligence? S'est-elle séparée & retranchée de la société? Est-elle si fort mêlée, confondue & collée avec cette miserable chair, qu'elle suive tous ses mouvemens, & qu'elle lui obéisse comme son Esclave? *Du Liv. x. n. xxix.*

XX. Comment t'es tu gouverné jusqu'à present envers les Dieux, envers ton pere & ta mere, tes freres, ta femme, tes enfans, tes Précepteurs, tes Gouverneurs, tes amis, tes courtisans, & tes domestiques?
Ne

Ne leur as-tu fait jusqu'à présent aucune injustice, ni par tes paroles, ni par tes actions? Retraces en ta mémoire les travaux que tu as efflués, & toutes les peines que tu as souffertes; & pense que l'histoire de ta vie est complète, & que le service que tu avois à rendre en ce Monde est accompli. Combien de belles choses as-tu vûes? Combien as-tu surmonté de plaisirs & de douleurs? Combien de choses glorieuses as-tu méprisées? Et à combien de méchans as-tu fait éprouver ta bonté? *Du Liv. v. n. xxxij.*

XXI. Comme chaque animal raisonnable a reçu de la nature universelle presque toutes les autres facultés, il en a aussi reçu celle-ci. C'est que de la même manière qu'elle plie, tourne, accommode à son usage & fait entrer dans l'ordre de sa prédestination tout ce qui s'oppose à elle, l'animal raisonnable peut aussi convertir en sa propre action tous les obstacles qu'il rencontre, & s'en servir pour parvenir à ses fins. *Du Liv. viij. n. xxxvij.*

XXII. En tout tems, en tous lieux, il dépend de toi de t'accommoder pieusement
à tout

à tout ce qui t'arrive, de vivre justement avec tes contemporains, d'observer & de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive & n'approuve rien que tu n'aies bien compris. *Du Liv. vij. n. lvj.*

XXIII. Prends bien garde de ne pas dégénérer en tyran; ne prends point cette teinture. On ne la prend que trop aisément. Conserve-toi donc simple, bon, entier, grave & sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les Dieux, doux, humain & ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageusement pour demeurer tel que la Philosophie t'a voulu rendre. Revere les Dieux; procure le salut aux hommes. La vie est courte, & le seul fruit de cette vie terrestre, c'est la sainteté & les bonnes actions. Gouverne-toi en tout comme un Disciple d'*Antonin*. Souviens-toi de sa constance dans tout ce qu'il avoit entrepris avec raison; de son égalité en toutes choses, de sa sainteté; de la sérénité de son visage; de sa douceur, du mépris qu'il avoit pour la vaine gloire, de sa grande application aux affaires; comme

L

il ne laissoit jamais rien passer sans l'avoir bien examiné & bien compris. Remets-toi souvent devant les yeux avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de lui; quel soin il avoit de ne rien entreprendre avec précipitation, avec quel dédain il rejettoit la colomnie, & avec quelle exactitude il s'informoit des mœurs & des actions de chacun. Il n'étoit ni médisant, ni timide, ni soupçonneux, ni sophiste; nullement difficile pour son logement, pour sa bouche, pour son lit, pour ses habits, ni mal aisé à servir. Il aimoit le travail. Il étoit lent à se mettre en colère; mangeoit peu, & pouvoit être depuis le matin jusqu'au soir au Conseil, sans être obligé d'en sortir pour ses nécessités, dont l'heure étoit toujours réglée. N'oublie jamais à quel point son amitié étoit égale & constante. Combien il étoit aisé qu'on s'opposât librement à ses avis, & avec quelle joie il écoutoit ceux qui en donnoient de meilleurs. Enfin souviens-toi qu'il étoit religieux sans superstition, & tâche de l'imiter en toutes ses bonnes qualités; afin que ta dernière heure te trouve en aussi bon état que la sienne l'a trouvé.

Du Liv. vj. n. xxx. XXIV.

XXIV. Il faut contempler le cours des astres, comme si nous marchions avec eux, & considérer souvent les fréquens changemens des premiers principes de toutes choses: car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre. *Du Liv. vij. n. xlix.*

XXV. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dès qu'on étoit levé; afin de se souvenir par-là des Etres qui suivent toujours le même chemin, & qui font toujours leur ouvrage de la même maniere, sans aucune inconstance ni variété, & pour penser à leur ordre, à leur pureté & à leur simplicité toute nue: car les astres n'ont point de voile pour se cacher. *Du Liv. xj. n. xxviiij.*

XXVI. Chaque chose est faite pour quelque action; le cheval, la vigne: Qu'y a-t-il là de surprenant? Le soleil te dira aussi qu'il est au Monde pour faire quelque chose. Les autres Dieux te diront de même. Et toi pourquoi es-tu donc né? Est-ce pour vivre dans les plaisirs? Voi toi-même si le sens commun le souffre. *Du Liv. viij. n. xix.*

XXVII. Pense souvent à l'état où il faut que tu sois & pour le corps & pour l'ame, quand la mort te surprendra. Songe à la brieveté de la vie, à l'abîme infini du tems qui t'a précédé, à celui qui te suivra, & à la foiblesse & fragilité de la matiere. *Du Liv. xij. n. vij.*

XXVIII. Sers-toi de tous les animaux, & en] general de toutes les autres choses; fers-t'en, dis-je, noblement & librement, comme un homme qui a de la raison doit se servir de ce qui n'en a point; mais pour les hommes, fers-t'en selon les loix de la société, comme on doit se servir de personnes raisonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions, & ne te mets point du tout en peine, combien de tems tu le pourras faire. Trois heures de vie suffisent, pourvû qu'on les passe en cet état. *Du Liv. vj. n. xxiiij.*

XXIX. Quand tu te feras une fois donné le nom de bon, de modeste, de veridique, de prudent, de complaisant & de magnanime, prends bien garde de ne les pas changer; & si par malheur tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plus tôt.

tôt. Mais souviens-toi que celui de *prudent* t'avertit que tu dois t'appliquer sérieusement & sans relâche à connoître chaque chose par toi-même; que celui de *complaisant* t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la nature universelle de t'envoyer; & que celui de *magnanime* t'oblige à élever ton esprit au-dessus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriser la gloire, la mort & toutes les autres choses semblables. Si tu conserves donc ces beaux noms, sans te soucier que les autres te les donnent, tu seras un autre homme, & tu meneras une autre vie: car de vouloir être encore tel que tu as été jusques ici, & te laisser encore déchirer & trainer par les mêmes soins, cela est d'un homme lâche, trop attaché à la vie, & entièrement semblable à ces misérables qui combattent contre les bêtes, & qui à demi mangés, & tout couverts de sang & de blessures demandent d'être réservés au lendemain, pour être encore exposés aux mêmes dents & aux mêmes ongles. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms; & quand tu y seras parvenu, tâche de t'y maintenir, comme si tu étois transporté dans les îles des

bienheureux. Que si tu t'apperçois que tu ne puisses pas les garder tous, retire-toi dans quelque coin que tu puisses défendre; ou fors même du Monde entierement, sans te fâcher, avec un esprit de simplicité, de liberté & de modestie; & ravi de pouvoir faire au moins cette bonne action dans la vie, que d'en sortir courageusement. Mais tout ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'est de te souvenir des Dieux, & de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flattent, mais qu'ils leur ressemblent, & qu'ils fassent ce qui est de l'homme, comme le figuier fait ce qui est du figuier, le chien ce qui est du chien, & l'abeille ce qui est de l'abeille. *Du Liv. x. n. viij.*

XXX. Essaie comment tu te trouveras de mener la vie d'un homme de bien; je veux dire d'un homme qui se plaît aux choses que la nature lui envoïe, & qui se contente de faire des actions justes, & de posseder son esprit en paix. *Du Liv. iiij. n. xxvij.*

XXXI. Sois tranquile dans toutes les choses qui viennent du dehors, & juste dans celles

celles qui viennent de toi, c'est-à-dire, dans tous tes desirs & dans toutes tes actions. N'aie d'autre vûe que l'utilité du public: car voilà ce qui est conforme à la nature. *Du Liv. ix. n. xxxiiij.*

XXXII, Tu ne saurois enseigner à lire, ni à écrire, si tu ne l'as appris auparavant. A plus forte raison ne pourras-tu enseigner aux autres à vivre, si tu ne le fais toi-même. *Du Liv. xj. n. xxx.*

XXXIII. Une lampe éclaire jusqu'à ce qu'elle soit éteinte, & ne perd pas un seul moment sa lumiere. Comment donc laisserois-tu éteindre avant la mort, la verité, la justice, & la temperance qui sont en toi? *Du Liv. xij. n. xv.*

XXXIV. Quand jouiras-tu de la simplicité & de la gravité? Quand auras-tu une connoissance si distincte de chaque chose, que tu saches ce qu'elle est dans son essence; quel lieu elle occupe dans l'univers; de combien de tems sera sa durée; ce qui entre dans sa composition; à qui elle peut être donnée, & ceux qui peuvent & la donner & l'ôter? *Du Liv. x. n. xj.*

XXXV. Eteins tes imaginations; arrête tes passions & tes mouvemens; donne au tems present des bornes fort étroites; connois bien ce qui t'arrive, & ce qui arrive aux autres; sépare & divise tous les sujets, en ce qu'ils ont de materiel & de formel; pense à la dernière heure, & laisse les fautes qu'on a faites, où on les a faites. *Du Liv. vij. n. xxxj.*

XXXVI. Tu ne saurois lire; mais tu peux reprimer tes violences & tes emportemens; mais tu peux surmonter la douleur & la volupté; mais tu peux mépriser la vaine gloire; mais tu peux ne te pas fâcher contre les ingrats & contre les fots, & même avoir soin d'eux, & travailler à les guerir. *Du Liv. viij. n. viij.*

XXXVII. Mon ame, quand seras-tu donc bonne, simple, sans mélange & sans fard? Quand seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne? Quand goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance, & de l'affection pour tous les hommes? Quand seras-tu pleine de toi-même, & riche de tes propres biens? Quand renonceras-tu à ces
folles

folles cupidités, & à ces vains désirs qui te font souhaiter des créatures animées ou inanimées pour contenter tes passions, d'autres pour en jouir davantage, des lieux & des pays mieux situés, un air plus pur, & des hommes plus sociables? Quand seras-tu pleinement satisfaite de ton état? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent? Quand seras-tu persuadée que tu as tout en toi, que tout va bien pour toi, que tout ce que tu as vient des Dieux, que tout ce qui leur plaît t'est bon, & que tout ce qu'ils t'envoient tend à la conservation de cet Etre très-parfait, très-bon, infiniment juste, infiniment beau, qui produit, qui comprend, qui environne, & qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se séparent, les reçoit en lui pour en produire de nouvelles & de toutes semblables? Enfin, quand seras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les Dieux, que vivant avec eux sous les mêmes loix, & comme sous la même police, tu ne puisses plus te plaindre d'eux; ni leur donner lieu de condamner ta conduite? *Du Liv. x. n. j.*

XXXVIII. C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.
Du Liv. vj. n. xxix.

XXXIX. Si tu n'as point d'envie contre toi-même, tu peux dès aujourd'hui posséder les choses auxquelles tu n'esperes de parvenir qu'avec le tems. Pour cet effet laisse-là le passé; remets l'avenir entre les mains de la Providence, & dispose du present selon les regles de la sainteté & de la justice: *De la sainteté*, pour recevoir agréablement, & pour aimer tout ce qui t'arrive; car c'est la nature même qui te l'envoie, & qui t'a fait naître pour cela: *Et de la justice*, afin que tu dises la verité librement & sans détour, & que tu obéisses à la loi, en te comportant sagement & dignement en toutes choses. Mais il faut que rien ne puisse te détourner de ton chemin; ni la méchanceté des autres, ni ce qu'ils pensent de toi, ni ce qu'ils en disent, ni les sentimens de cette masse de chair où tu es enfermé; car c'est à la partie souffrante à se plaindre de ce qu'elle sent. Enfin quand le tems de ton départ sera venu, si, renonçant à tout autre soin, tu ne penses qu'à hono-

honorer, & à respecter comme il faut la partie supérieure de ton ame (qui est ce que tu as de divin) & que tu ne craignes pas tant de cesser de vivre, que de ne pas commencer à bien vivre, tu seras un homme digne du Monde qui t'a produit; tu cesseras d'être étranger dans ta Patrie; tu n'admiraieras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours, & tu ne dépendras plus de ceci ni de cela. *Du Liv. xij. u. j.*

CHAPITRE XXV.

Regles de conduite.

I. Il faut que tu aies toujours ces deux maximes; l'une, de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de Legislateur & de Roi; & l'autre, de changer de résolution toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis. Mais il faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'utilité publique, & jamais pour ton propre plaisir, pour ton intérêt, ou
pour

pour ta gloire particuliere. *Du Liv. iiij. n. xij.*

II. Souviens-toi bien que tu n'es pas moins libre, quand tu changes d'avis, & que tu suis le conseil de celui qui te redresse: car cette action est toute de toi; elle vient de ton choix, de ton jugement, & de ton esprit. *Du Liv. viij. n. xvj.*

III. Combien de tems gagne celui qui ne prend pas garde à ce que son prochain dit, fait, ou pense. Mais qui est attentif à ce qu'il fait lui-même, afin de se rendre juste & saint.

IV. C'est un précepte d'AGATHON: *Ne regarde point aux mœurs corrompues de ton prochain, mais va toujours ton chemin tout droit, & marche sur la même ligne sans jamais t'en détourner.* *Du Liv. iiij. n. xvij. & xix.*

V. DEMOCRITE a dit: *Fais peu de chose si tu veux être tranquile; mais n'auroit-il pas mieux fait de dire: Fais toutes les choses nécessaires, & tout ce que la raison demande d'un homme né pour la société, & comme elle le demande; car on trouve*

ve

ve là tout ensemble, & la tranquillité qui vient de faire le bien, & celle qui vient de faire peu de chose. En effet, si de tout ce que nous disons & nous faisons, nous retranchions ce qui n'est point nécessaire, nous aurions & plus de tems & moins de chagrin. C'est pourquoi sur chaque chose il faut se demander: *Cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires?* Or il faut retrancher non-seulement les actions inutiles, mais aussi les pensées: car les pensées inutiles étant retranchées, les actions superflues le seront aussi. *Du Liv. iiij. n. xxvj.*

VI. Travaille, non pas comme un miserable, ni pour attirer l'admiration ou la pitié. Mais dans ton travail, comme dans ton repos, aie seulement en vûe de faire ce que la société demande de toi. *Du Liv. ix. n. xij.*

VII. Tu as vû ces choses-là; voi encore celles-ci. Ne te trouble point, mais sois simple. Quelqu'un a-t-il péché contre toi? C'est sur son compte. T'est-il arrivé quelque mal? Prends courage. Tout ce qui t'arrive t'étoit destiné par la nature uni-
ver-

verselle. En un mot, la vie est courte, & il faut profiter du present, en suivant les regles de la raison & de la justice. Sois sobre dans le relâche que tu donnes à ton corps & à ton esprit. *Du Liv. iiij. n. xxviij.*

VIII. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'*Antonin*, n'est-il pas vrai que tu lui en diras distinctement toutes les lettres? Mais si quelqu'autre s'en fâche, t'amuseras-tu aussi à te fâcher contre lui? Ne continueras-tu pas plutôt à compter doucement & tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre? Souviens-toi qu'il en est de même de tous les devoirs de notre vie. L'accomplissement de chacun d'eux consiste en un certain nombre de choses. Dans tout ce que tu fais, il faut les observer toutes, & les remplir en allant ton chemin sans te troubler, & sans te mettre en colere contre ceux qui se fâchent contre toi. *Du Liv. vj. n. xxvj.*

IX. Accommode-toi aux affaires qui te sont destinées, & t'accoutume à aimer, mais véritablement, tous les hommes avec lesquels tu vis. *Du Liv. vj. n. xxxix.*

X. Ai-je assez de capacité pour faire cela, ou non? Si j'en ai assez, je m'en fers pour cet ouvrage comme d'un outil que la nature m'a donné à ce dessein. Si je n'en ai pas assez, ou je le cede à un autre qui s'en acquittera mieux que moi, au moins si c'est quelque chose qui ne soit pas nécessairement de mon devoir; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un qui se servant du peu que j'ai de génie, puisse achever ce qu'il est à propos de faire, & qui doit être utile à la société: car tout ce que je fais, ou par moi, ou par le secours d'autrui, doit tendre uniquement au bien public, & à la liaison & correspondance de toutes les parties de ce Tout qu'on appelle le Monde. *Du Liv. vij. n. vj.*

XI. N'aie point de honte de te servir du secours d'autrui. Il ne s'agit pour toi que de faire ton devoir, & d'exécuter l'ordre comme un soldat qui est à un assaut. Si tu étois boiteux & que tu ne pusses monter à la brèche sans le secours de quelqu'un de tes camarades, que ferois-tu? *Du Liv. vij. n. viij.*

XII. Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme quand on marche & quand on est assis. L'esprit doit donner à tout le corps la même grace & la même bienséance qu'il donne au visage en le composant; mais il faut éviter l'affectation sur toutes choses. *Du Liv. vij. n. lxij.*

XIII. Il faut écouter avec attention ce qu'on dit, & pénétrer jusqu'au fond les choses qui arrivent, & leur cause. *Du Liv. vij. n. xxxij.*

XIV. Ne sois attentif qu'à ce que tu fais presentement, soit que tu penses, que tu agisses, ou que tu parles. *Du Liv. viij. n. xxij.*

XV. Et dans le Senat & partout ailleurs il faut parler avec décence & modestie, & ne pas chercher les ornemens dans un discours qui doit être mâle & sain. *Du Liv. viij. n. xxxij.*

XVI. Dans les discours il faut être attentif à ce qu'on dit, & dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un il faut prendre garde à la signification des termes, & dans l'autre il faut voir d'abord, & ce qu'on se
pro-

propose, & le but où l'on tend. *Du Liv. vij. n. v.*

XVII. Il ne faut rien faire ni dire comme en dormant, & c'est pourtant ainsi que nous agissons, & que nous parlons. *Du Liv. iiij. n. lj.*

XVIII. Entre dans l'esprit de tout le Monde, & permets à tout le Monde d'entrer dans le tien. *Du Liv. viij. n. dernier.*

XIX. Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étois gouverné par la nature seule, & le fais, si la nature de l'animal n'en est point blessée. Regarde ensuite ce que demande la nature de l'animal, & ne te le refuse point, à moins que cela ne soit contraire à la nature de l'animal raisonnable. Car qui dit animal raisonnable, dit politique, c'est-à-dire, né pour la société. Si tu observes bien ces regles, ne te mets en peine de rien. *Du Liv. x. n. ij.*

XX. Que sert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toi de voir de quoi il s'agit, & ce qu'il faut faire?

Si tu le vois, fais-le avec douceur & sans regarder derriere toi. Si tu ne le vois pas, suspens ton action, & consulte des Confeillers les plus habiles. Que si quelqu'autre chose vient à la traverse, condui-toi sagement selon l'occasion, en suivant toujours ce qui te paroît juste. C'est le meilleur but que l'on puisse se proposer, & ce n'est qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste. *Du Liv. x. n. xiiij.*

XXI. Voici un précepte que l'on trouve dans les écrits d'*Epicure* : Aie toujours devant les yeux quelqu'un des anciens qui ait été parfaitement vertueux. *Du Liv. xj. n. xxvij.*

XXII. Il faut borner & ajuster sa vie à la mesure de chaque action. Si ce que nous faisons presentement a tout ce qu'il lui faut, & qu'il dépend de nous de lui donner, c'est assez. Or personne ne peut empêcher que mon action n'ait tout ce qu'il lui faut pour être entiere. Peut-être que quelque obstacle viendra du dehors. Qu'est-ce qui pourra t'empêcher de vivre justement, sagement & prudemment ? Peut-être quelqu'autre chose

chose viendra-t-elle empêcher l'effet de mon action. Mais si tu prens doucement cet obstacle, & que tu te serves patiemment de cette action, il en naîtra tout d'abord une autre action qui tiendra la place de la première, & qui s'ajustera parfaitement avec la regle dont j'ai parlé. *Du Liv. viij. n. xxxiiij.*

XXIII. Tâche de t'accoutumer aux choses auxquelles tu es le plus mal propre. *L'habitude te les rendra aisées & faciles.* Car tu vois que la main gauche qui est mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite, parce que c'est une chose qu'elle fait toujours. *Du Liv. xij. n. vij.*

XXIV. Il faut regarder ce que les choses sont en elles-mêmes, en considerant séparément leur matiere, leur forme, & leur fin. *Du Liv. xij. n. x.*

XXV. La premiere chose, c'est de ne rien faire témérairement, & sans dessein; & la seconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la société. *Du Liv. xij. n. xxj.*

XXVI. Une branche séparée de la branche à qui elle touchoit, ne peut qu'elle ne soit séparée de l'arbre entier. Tout de même un homme qui s'est séparé d'un autre homme, s'est entierement séparé de toute la société. Mais c'est une main étrangere qui retranche la branche; au lieu que l'homme se retranche lui-même, en haïssant son prochain, & en s'éloignant de lui; & il ne fait pas qu'il se sépare par-là tout d'un coup de la société civile. Mais voici une grace bien particulière de Dieu qui a établi la société, c'est que nous pouvons être incorporés & réunis au corps, dont nous nous sommes séparés, & faire encore une partie du même Tout. Il faut seulement se souvenir qu'une partie à qui il est souvent arrivé de se séparer, ne se réunit & ne se reprend enfin qu'avec beaucoup de peine; & qu'une branche qui a toujours été attachée à son arbre, & qui a crû avec lui, est bien differente de celle qui y a été sentée après sa séparation, comme tous les Jardiniers même l'assurent. *Du Liv. xj. n. viij.*

XXVII. Va toujours par le plus court chemin ; c'est celui qui est selon la nature ; & il est selon la nature de faire & de dire en toutes rencontres ce qui est le plus juste & le plus droit. Une telle disposition t'épargnera mille peines & mille combats. Elle te délivrera de tous les tourmens secrets que causent immanquablement la dissimulation & le faste. *Du Liv. iiij. n. dernier.*

XXVIII. Comme les Medecins tiennent toujours prêts & sous la main tous les instrumens nécessaires pour les operations imprévûes qu'ils peuvent avoir à faire ; aie de même tout prêts les préceptes qui te peuvent aider à connoître les choses divines & humaines, & à faire la plus petite chose, en te souvenant toujours du lien qui lie les unes avec les autres. Car tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine, si tu ne connois les rapports qu'elle a avec les choses divines ; ni aucune chose divine, si tu ne fais toutes les liaisons qu'elle a avec les choses humaines. *Du Liv. iij. n. xij.*

CHAPITRE XXVI.

Sur les Spectacles de théâtre.

Les Tragedies ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les avertir qu'ils doivent nécessairement arriver, pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la scene, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand théâtre du Monde: car tu vois bien que telle doit être la catastrophe de toutes les pieces, & que ceux qui crient tant sur le théâtre: *Oh! Cestheron*, ne se délivrent pas de leurs maux. Les Poëtes tragiques disent souvent des choses très-utiles, comme ceci: *Si les Dieux n'ont soin ni de moi ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison; & ceci encore: Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point, & la vie est comme la moisson d'un champ, & plusieurs autres choses semblables.* A la

Tra-

Tragedie succeda la vieille Comédie armée d'une liberté magistrale, & qui en donnant à chaque chose son véritable nom, réussissoit admirablement à corriger l'arrogance & l'insolence des Citoïens. *Diogene* s'est servi à ce dessein de beaucoup d'endroits de cette vieille Comédie. Après cela vint la Comédie que l'on appelle *moïenne*, & enfin on inventa la nouvelle Comédie qui dégénéra en une pure imagination. On fait que les Auteurs de cette dernière sorte de Comédie disent de fort bonnes choses; mais au fond, quel est le sujet & le but de ces représentations? *Du Liv. xj. n. vj.*

II. La vanité des pompes, les spectacles, les Tragedies & les Comédies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela est comme un os jetté au milieu des chiens; comme un morceau de pain jetté dans un réservoir; comme les courses inutiles & tout le vain tracas des fourmis; comme une déroute de fouris épouventées, & comme tous les mouvemens des Marionettes qui se remuent par ressort. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y être avec tranquillité, & sans insolence, & se

souvenir que chacun est digne de louange ou de blâme, à proportion du blâme & de la louange que méritent les choses dont il fait son occupation. *Du Liv. vij. n. iiij.*

CHAPITRE XXVII.

Supporter les hommes.

I. Il faut se dire le matin quand on se leve: *Aujourd'hui j'aurai à faire à un importun, à un ingrat, à un brutal, à un fourbe, à un envieux, à un méchant homme.* Tous ces vices ne viennent à ces gens-là que de l'ignorance où ils sont du bien & du mal; mais moi qui, après avoir examiné la nature de l'un & de l'autre, ai connu que le bien n'est autre chose que ce qui est honnête, & le mal que ce qui est honteux, & qui après avoir soigneusement réfléchi sur la nature de ceux qui péchent, ai vû qu'ils sont tous mes parens, non-seulement par le sang, mais par l'esprit, & par cette portion de la divinité dont ils sont participans, je ne saurois jamais être offensé

fé par aucun d'eux, (car il n'est pas en leur pouvoit de me faire tomber dans aucun vice) ni me fâcher contre un homme qui m'est si proche, ou le haïr: car nous sommes nés pour nous aider les uns les autres, comme les pieds, les mains, les paupieres, les dents. Il est donc contre la nature de se nuire les uns aux autres, & c'est nuire que d'avoir de la haine ou de l'averfion. *Du Liv. ij. n. j.*

II. Ces fortes de gens ne favent faire que ces actions. Il y a une force majeure qui les entraîne; & ne vouloir pas que cela arrive, c'est ne vouloir pas que le figuier ait un lait amer. Enfin souviens-toi que dans un petit espace de tems, ni un tel homme, ni toi-même, ne ferez plus, & que dans un autre petit espace, son nom & le tien seront entierement effacés de la mémoire des hommes. *Du Liv. iiij. n. vj.*

III. C'est folie que de vouloir des choses impossibles. Or il est impossible que les méchans n'agissent pas comme ils font. *Du Liv. v. n. xvij.*

IV. Ne te fâche point contre celui qui sent mauvais. Qu'y peut-il faire? Il est

ainsi fait; c'est une nécessité qu'une telle odeur sorte de son corps. Mais il dit qu'il a la raison en partage; & qu'il dépend de lui de se connoître & de se corriger. Tant mieux; tu as haï la raison; tâche donc d'exciter la raison par la tienne; remontre lui ses défauts; donne lui des avis. S'il t'écoute, tu le gueriras, & tu n'auras plus sujet de te mettre en colère. *Du Liv. v. n. xxviij.*

V. Ceux qui ont la jaunisse trouvent le miel amer. Ceux qui ont été mordus d'un chien enragé craignent l'eau, & les enfans ne trouvent rien de si beau qu'une bale. Pourquoi donc te fâcher de tout ce qui arrive? Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toi, que la bile sur celui qui a la jaunisse, & le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu? *Du Liv. vj. n. lvij.*

VI. N'y a-t-il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paroissent utiles & convenables? Or c'est en quelque manière ne le pas permettre, que de te fâcher contr'eux quand ils péchent; car alors ils pensent courir

rir à leur bien. Mais ils se trompent, & dis-
ras-tu: Redresse-les donc, & leur fais voir,
sans te fâcher, en quoi ils se trompent.

Du Liv. vij. n. xxvij.

VII. Les hommes sont nés les uns pour
les autres. Il faut donc les enseigner, ou
les souffrir. *Du Liv. viij. n. lxxij.*

VIII. Qu'est-ce que la méchanceté? C'est
ce que tu as vû plusieurs fois. Dis le mê-
me de tous les accidens de la vie; *C'est ce
que j'ai vû souvent.* Partout tu trouveras
toujours les mêmes choses, dont les histo-
res tant anciennes que modernes sont rem-
plies, & que l'on voit de tous côtés dans
nos Villes & dans nos maisons. Il n'y a
rien de nouveau. Tout est ordinaire &
passager. *Du Liv. vij. n. j.*

IX. Pense très-souvent que toutes choses
sont & seront comme elles ont été, & re-
mets-toi devant les yeux toutes les comé-
dies & toutes les scènes semblables, que tu
as vûes toi-même, ou que tu as lûes dans
l'histoire; par exemple, la Cour d'*Adrien*,
celle d'*Antonin*, celle de *Philippe*, celle
d'*Alexandre*, celle de *Cresus*. C'est tou-
jours

jours la même chose ; il n'y a de différence que le changement d'Acteurs. *Du Liv. xi. n. xxxij.*

X. *Platon* dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité l'est malgré elle. On peut donc dire la même chose d'une ame qui est privée de la justice, de la tempérance, de la patience, & de toutes les autres vertus. Il est très-nécessaire de se souvenir toujours de cela ; car tu en feras plus doux & plus indulgent pour tous les hommes. *Du Liv. vij. n. lxxv.*

XI. Il est ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues ; mais il ne l'est pas moins de trouver étrange que le Monde produise les choses qui sont en lui. C'est comme si un Medecin s'étonnoit de voir la fièvre à quelqu'un, & comme si un Pilote étoit surpris de voir les vents contraires. *Du Liv. viij. n. xv.*

XII. Avec qui que tu de rencontres, dis en toi-même : *quelle opinion a cet homme-là des biens & des maux ?* Car s'il a une telle opinion de la volupté & de la douleur & de ce qui les produit, de la gloire & de
l'igno-

l'ignominie, de la vie & de la mort, je ne trouverai ni étrange ni surprenant qu'il fasse telle & telle chose; & je me souviendrai qu'il est forcé d'agir ainsi. *Du Liv. viij. n. xiiij.*

XIII. Quand on te blâme, ou qu'on te hait, ou enfin qu'on s'oppose à tes sentimens, entre dans l'esprit de ces gens-là, pénètre dans leur intention & voi ce qu'ils font. Tu verras en même-tems que quelque chose qu'ils pensent de toi, tu dois ne t'en pas chagriner, mais au-contraire leur vouloir du bien: car ils sont naturellement tes amis, & les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner par les songes & par les oracles, les secours dont ils ont besoin pour parvenir à ce qu'ils souhaitent avec tant d'inquiétude & d'empressement. *Du Liv. ix. n. xxix.*

XIV. S'il a péché, le mal est en lui. Mais peut-être n'a-t-il pas péché. *Du Liv. ix. n. xlj.*

XV. Quand quelqu'un péche, enseigne le doucement, & lui remontre sa faute. Et si tu ne le peux faire n'accuse que toi-même;

même; ou plutôt ne t'accuse point. *Du Liv. x. n. xij.*

XVI. Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toi d'abord toi-même, & regarde si tu n'as jamais rien fait de pareil. Par exemple, si tu n'as jamais pris pour un véritable bien, l'argent, les plaisirs, la vaine gloire, ou d'autres choses semblables. Cette réflexion dissipera dans le moment toute ta colere; surtout si tu te souviens en même-tems, que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait: car comment pouvoit-il s'en empêcher? Si tu le peux, arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne. *Du Liv. x. n. xxxv.*

XVII. Deformais il ne faut se plaindre ni des Dieux, ni de la nature; car ils ne manquent ni volontairement ni malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes; car toutes leurs fautes sont involontaires. Il ne faut donc jamais se plaindre. *Du Liv. xij. n. xij.*

XVIII. Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a péché, ne manque pas de dire en toi-même: *Quar'ai-je si c'est un péché?*

Que

Que s'il a péché véritablement, fais d'abord cette réflexion, qu'il s'est condamné lui-même, & que c'est comme s'il s'étoit déchiré le visage avec ses ongles. Souviens-toi en même-tems que celui qui ne veut pas que les méchans péchent, est semblable à celui qui voudroit empêcher les figues d'avoir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hannir, & toutes les autres choses qui sont naturelles & d'une nécessité indispensable: car que peut faire à cela le misérable qui a ce naturel vicieux? Guéris-le donc, si tu es si habile.

Du Liv. xij. n. xvj.

XIX. Corrige les méchans si tu le peus; si non souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité. Les Dieux mêmes usent tous les jours de clemence envers eux, & en plusieurs rencontres ils les aident de leur secours; ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peus les imiter, ou tu dois dire qui t'en empêche.

Du Liv. ix. n. xvj.

CHAPITRE XXVIII.

Sur les offenses qu'on reçoit.

I. **C**e qui ne nuit point à la Ville ne nuit point aux Citoyens. Quand donc tu crois qu'on t'a fait tort, sers-toi de cette regle pour le connoitre. Si la Ville n'est point offensée, je ne le suis pas non plus; & si elle ne l'est pas, il ne faut donc pas se fâcher contre celui qui ne l'a pas offensée; car en quoi consulte cette offense? Et qu'est-ce que c'est? *Du Liv. v. n. xxij.*

II. N'aie jamais des choses l'opinion que celui qui t'offense en a, ou qu'il veut que tu en aies. Mais examine-les, & voi ce qu'elles sont véritablement. *Du Liv. iiij. n. xj.*

III. En faisant nos exercices quelqu'un nous a égratigné, ou blessé d'un coup de tête; mais nous n'en sommes point offensés, & nous ne nous défions pas de cet homme-là, comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous
nous

nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme aiant quelque soupçon, mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de notre vie. Ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait; & recevons tout, comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous; car, comme je l'ai déjà dit, il est permis de les éviter, sans leur témoigner ni soupçon ni haine. *Du Liv. vj. n. xx.*

IV. On me tue, on me déchire, on me charge de malédictions; cela me fait-il quelque chose? Cela empêche-t-il que mon ame ne soit toujours pure, prudente, sage & juste? Si quelqu'un assis près d'une fontaine d'une eau douce & claire s'amusoit à lui dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins son eau pure & claire? Et s'il y jettoit de la boue & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & dissipé ces ordures, sans en être gâtée? Que feras-tu donc pour avoir au dedans de toi une fontaine toujours vive, & non pas une citerne? Travaille incessamment à te procurer la liberté, la simplicité, la douceur & la modestie. *Du Liv. viij. n. lv.*

N

V. Quel-

V. Quelqu'un a péché contre moi, c'est son affaire. Il a les mœurs & les manières; & moi j'ai ce que la nature notre commune mere veut que j'aie, & je fais ce qu'elle veut que je fasse. *Du Liv. v. n. xxiiij.*

VI. La volonté d'un autre ne fait rien à la tienne, & ne lui est pas moins indifférente que son corps & son esprit. Car quoique nous soions nés les uns pour, les autres, néanmoins l'ame de chacun conserve toujours l'empire d'elle-même libre & indépendant; autrement le vice de mon prochain pourroit me nuire, ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendît pas d'un autre de me rendre malheureux. *De Liv. viij. n. lx.*

VII. Quand quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande-toi à toi-même: Se peut-il faire que dans le Monde il n'y ait point d'impudens? Non, cela ne se peut. Ne demande donc point l'impossible. Celui qui t'a offensé est du nombre de ces impudens qui doivent être nécessairement dans le Monde. Pense de même sur un fourbe, sur un perfide, & sur tout autre homme qui aura péché de quelque manière que
ce

ce soit. Car dès le moment que tu te souviendras qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le Monde de cette sorte de gens, tu trouveras en toi plus de facilité à les supporter chacun en particulier. Il est aussi très-utile de rechercher d'abord quelle vertu la nature a donnée pour l'opposer à un tel vice: car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice, comme une espece de contre-poison. Par exemple, contre la cruauté, elle a donné la douceur, & contre un autre venin un autre antidote. Enfin il dépend de toi de montrer le bon chemin à celui qui s'égare. Or tout homme qui péche s'égare & s'éloigne de son but. En quoi t'a-t'on donc offensé? Si tu y prends bien garde, tu trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colere, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela que consiste tout le tort & tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs qu'y a-t-il là de mauvais & d'étrange, qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant? Ne dois-tu pas plutôt te plaindre de toi-même, de ce que tu n'as pas prévu, & que tu ne t'es pas attendu qu'un tel feroit ce

qu'il a fait? Car la raison t'a souvent donné lieu de penser, que vrai-semblablement il feroit une telle faute. Cependant tu l'as oublié, & tu es surpris qu'il l'ait faite. Sur toutes choses, quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prens qu'à toi-même: car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir crû qu'un homme ainsi disposé te garderoit le secret, soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait libéralement sans en attendre aucune reconnaissance, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit de ton action dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien à un homme? Cela ne suffit-il pas? Et en faisant ce qui est selon la nature, demandes-tu d'en être récompensé? C'est comme si l'œil demandoit d'être païé parce qu'il voit, & les pieds parce qu'ils marchent. Car comme ces membres sont faits pour cela, & qu'en remplissant leurs fonctions, ils ont tout ce qui leur est propre, de même l'homme est né pour faire du bien, & toutes les fois qu'il est dans cet exercice, ou qu'il fait quelque chose d'utile à la société, il accomplit les conditions sous lesquelles il est au Monde,

de, & il a ce qui lui convient. *Du Liv. ix. n. dernier.*

VIII. N'aie point pour les hommes cruels & dénaturés, les mêmes sentimens qu'ils ont pour les autres hommes. *Du Liv. vij. n. lxxvij.*

IX. Quelqu'un me méprise, c'est à lui à voir pourquoi il le fait. Pour moi je prendrai bien garde de rien faire ou dire qui merite ce mépris. Il me hait; c'est sur son compte. Pour moi j'aurai toujours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en general, & pour celui-là même en particulier; & je serai toujours prêt à lui remontrer sa faute sans m'emporter en reproches, & sans faire ostentation de ma patience, mais sincerement & charitablement, comme *Phocion*, s'il est vrai que *Phocion* n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens. Car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'intérieur des hommes, & qui fonde les cœurs, voie qu'on n'est fâché de rien; qu'on ne se plaint de rien. Car quel mal est-ce pour toi, si tu fais les choses qui sont propres à ta nature? Et puisque Dieu t'a mis dans ce

Monde pour le bien de la société, pourquoi refuses-tu de faire les choses qui sont utiles à la nature universelle? *Du Liv. xj. n. xiiij.*

CHAPITRE XXIX.

Pardonner à ses ennemis, & les aimer.

I. **C**'est le propre de l'homme d'aimer ceux qui l'offensent, & tu le feras si tu te souviens qu'ils sont tes parens; qu'ils péchent malgré eux, & par ignorance; que vous mourrez les uns & les autres au premier jour; & sur toutes choses qu'ils ne t'ont point offensé, puisqu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'étoit auparavant. *Du Liv. vij. n. xxiiij.*

II. Quand quelqu'un péche contre toi, pense d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal quand il a péché. Cela étant bien examiné, tu auras pitié de lui, & tu lui pardonneras sa faute, bien-loin d'en être surpris ou fâché. Car, ou tu juge-

jugeras, comme lui, du bien & du mal, & de ce qui leur ressemble, & par conséquent tu dois lui pardonner; ou tu en jugeras autrement & d'une manière plus saine, & par cette raison tu dois souffrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur. *Du Liv. vij. n. xxviij.*

III. La meilleure manière de se vanger est de ne ressembler point à celui qui nous fait injure. *Du Liv. vij. n. vj.*

CHAPITRE XXX.

Etre content de tout ce qui arrive.

I. Comme on dit d'ordinaire, qu'Esculape ordonne aux Malades d'aller à cheval, ou de se baigner dans l'eau froide, ou de marcher nus pieds, on doit s'imaginer aussi que la nature ordonne de même à ses enfans d'être malades, de perdre quelque membre, ou de faire quelqu'autre perte & autres choses semblables. Car com-

me dans la premiere maniere de parler le mot *ordonne* signifie proprement, *dispose & choisit les moïens les plus propres pour redonner la santé*; dans la derniere, ce mot signifie la même chose. En effet, la nature choisit & dispose ce qui convient à chacun, parce, qu'elle le juge propre à accomplir sa destinée. En disant ce qui convient, nous parlons comme les Maçons qui disent d'une pierre quarrée, qu'elle convient, qu'elle s'ajuste bien dans un mur ou dans une pyramide, quand elle joint bien avec les autres. A tout prendre, il n'y a en toutes choses qu'une même symmetrie, qu'une même harmonie; & comme de tous les differens corps résulte la composition de ce Monde qui ne fait qu'un seul & même corps; ainsi de toutes les differentes causes résulte ce qu'on appelle la destinée qui n'est qu'une seule & même cause. Les plus ignorans entendent fort bien ce que je dis, puisque dans leur langage ordinaire ils disent: *Sa destinée portoit cela*; c'est-à-dire, qu'une telle chose étoit portée à un tel, qu'elle lui étoit ordonnée. Recevons donc ces ordonnances, comme nous recevons celles des Medecins. Il ne laisse pas

pas d'y avoir dans ces dernieres des choses fâcheuses & difficiles; mais nous les recevons avec joie dans l'esperance d'une promette guérison. Aie donc autant d'empressement pour hâter la perfection & l'accomplissement des choses que la nature a résolues, que tu en as pour le recouvrement de ta santé. Reçois avec joie ce qui t'arrive, quelque fâcheux qu'il soit, parce qu'il aboutit à procurer la santé au Tout dont tu fais partie, & qu'il entretient la prospérité & la félicité de Dieu même, qui ne l'auroit pas permis, s'il n'étoit utile à l'univers. Or il n'y a point de nature qui souffre quoi que ce soit, qui ne soit convenable à celui qu'elle gouverne. Tu vois par-là qu'il y a deux raisons principales qui doivent t'obliger à embrasser & à cherir tout ce qui t'arrive : la première; que cela t'étoit destiné & ordonné; que cela étoit fait pour toi, proportionné à toi, & comme annexé à toi de toute ancienneté par les causes premières : & la seconde, qu'il contribue au bonheur, à la perfection, & si on ose le dire, à la durée même de celui qui gouverne tout. Car c'est mutiler ce Tout que de retrancher quoi que ce soit de sa con-

xité & de sa continuité, aussi-bien dans ses parties que dans les causes ; & tu en retranches, autant qu'il est en ton pouvoir, tout ce que tu supportes avec peine, & que tu voudrois empêcher. *Du Liv. v. n. viij.*

II. Tout ce qui arrive est aussi ordinaire & aussi commun que les roses au Printems, & les fruits en Eté ; la maladie, la mort, la calomnie, la surprise, enfin tout ce qui afflige ou qui rejouit les Sots. *Du Liv. iij. n. xlvj.*

III. Considere combien de choses se passent en même-tems & dans un moment dans ton corps & dans ton esprit. Cela t'empêchera de t'étonner de toutes les choses différentes qui arrivent en même-tems dans ce qu'on appelle le Monde. *Du Liv. vj. n. xxv.*

IV. Ou tu peux supporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux ne t'en fâche point, mais supporte-le. Si tu ne le peux pas, ne t'en fâche pas non plus, car en te consumant, il se consumera aussi. Souviens-toi pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton
opi-

opinion de te rendre supportable; en te persuadant que c'est ton intérêt, ou ton devoir qui le veulent ainsi. *Du Liv. x. n. iij.*

V. Le seul ouvrage de la nature universelle, c'est de changer tout; de transporter là ce qui est ici, & de mettre ici ce qui étoit-là. Tout n'est qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ni de surprenant; tout est ordinaire & toujours également dispensé. *Du Liv. viij. n. vj.*

VI. Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme, ni au bœuf rien qui n'appartienne au bœuf, ni à la vigne, ni à la pierre, rien qui ne leur soit convenable. Donc si ce qui arrive à chaque chose est ce qui lui est propre & naturel, de quoi te fâches-tu? La nature universelle ne sauroit t'apporter rien d'insupportable. *Du Livre viij. n. xlix.*

VII. Il ne faut aimer que ce qui nous arrive, & qui nous a été destiné; car qu'y a-t-il de plus convenable? *Du Liv. vij. n. lix.*

VIII.

VIII. La terre aime la pluie; l'air aime à la donner. Le Monde aime à faire ce qui doit nécessairement être fait. Je dis donc au Monde: *J'aime ce que tu aimes.* N'est-ce pas même le langage ordinaire & commun? Et sur tout ce qui se fait, ne dit-on pas que *cela aime à se faire?* Du Livre x. n. xxvj.

IX. Tout ce qui t'arrive t'étoit préparé dès l'éternité. L'enchaînement fatal des causes, en filant dès le commencement des siècles la trame de ta vie, y a joint & mêlé ces accidens. Du Liv. x. n. v.

X. C'est être fou que de désirer des figues en Hiver. Mais ce n'est pas être plus sage que de chercher & désirer son enfant, quand il n'est plus. (r) Du Liv. xj. n. xxxij.

XI. Un œil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire: *Je ne veux voir que du verd;* car c'est le propre d'un œil mala-

(r) Epictète de qui ce mot est pris, ajoute: *Car ce que l'Hiver est pour la figue, la révolution des siècles l'est pour les choses qu'elle a emportées.*

malade: L'ouïe & l'odorat bien sains doivent être toujours prêts à entendre, & à sentir tout ce qui peut être senti & entendu. Un bon estomac doit se faire également à toute sorte de viandes, comme une meule est faite à moudre toute sorte de grains. Il faut de même qu'un esprit sain soit préparé à tout ce qui lui arrive. Celui qui dit: *Que mes enfans vivent; que tout le Monde loue ce que je fais;* c'est un œil malade qui demande à voir seulement du verd; c'est une dent qui ne veut que des choses tendres. *Du Liv. x. n. xl.*

XII. Il n'arrive jamais rien de fâcheux à personne que la nature n'ait disposé à le supporter. Les mêmes accidens arrivent tous les jours à des gens qui ignorent que cela leur soit arrivé, ou qui, en le supportant, veulent montrer leur fermeté & leur grand courage, & qui demeurent comme insensibles & immobiles aux plus grands coups. C'est donc une honté que l'ignorance & la vanité aient plus de force que la prudence. *Du Liv. v. n. xviiij.*

 CHAPITRE XXXI.

Sur la félicité.

I. Si tu fais la droite raison dans tout ce que tu fais, & qu'il te suffise de t'en acquitter avec soin, avec douceur, & avec courage, sans y joindre rien d'étranger, & en conservant ton esprit pur & net, comme si tu devois le rendre sur l'heure; en un mot, si tu es uniquement appliqué à ce que tu fais, sans rien craindre, & content de faire une action qui est selon la nature, & de dire la vérité en tout, tu vivras heureusement. Or il n'y a personne qui puisse t'empêcher de le faire. *Du Livre iij. n. xj.*

II. Tu peux être toujours heureux, si tu fais marcher droit & suivre la raison dans tes actions & dans tes pensées: car voici deux choses qui sont communes & à la nature de Dieu & à celle de l'homme & de tout animal raisonnable; (s) l'une, de
ne

(s) Il parle ainsi, parce que les Philosophes mettoient entre Dieu & l'Homme, des Génies, des Héros, &c.

ne pouvoir être empêché par aucun Etre quel qu'il soit; & l'autre, de trouver son bien dans les dispositions & dans les actions justes, & de terminer là ses desirs. *Du Liv. v. n. xxxv.*

III. Tout instrument, outil ou vaisseau, qui fait bien ce à quoi il est destiné, est en bon état. Cependant l'Ouvrier s'en est allé & l'a abandonné. (t) Mais il n'en est pas de même dans les effets de la nature. La même vertu qui les produit demeure toujours au dedans; c'est pourquoi tu dois l'honorer davantage, & penser que si tu vis & te gouvernes selon les ordres, toutes choses te réussiront selon les desirs de ton ame, comme elles réussissent à cet Agent universel selon les desirs de la sienne. *Du Livre vj. n. xl.*

IV. La félicité de l'homme, c'est un bon génie, ou un bon esprit. Que fais-tu donc ici, imagination? Va-t-en au nom des Dieux; va-t-en comme tu es venue. Je n'ai nullement besoin de toi. Tu es venue selon ton ancienne coutume. Je ne m'en

(t) Après avoir fini son ouvrage.

m'en fâche point. Va-t-en seulement; je t'en conjure. *Du Liv. vij. n. xvij.*

V. Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons; & parmi ces dernières il faut choisir les plus agréables, s'en représenter bien toute la beauté, & se dire souvent à soi-même: Avec quel empressement désirerois-tu ces choses si tu ne les avois pas? Mais en même-tems on doit prendre garde qu'à force d'y mettre tout notre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort que nous ne puissions les perdre sans trouble. *Du Liv. vij. n. xxix.*

VI. Il est très-possible d'être en même-tems un homme divin & un homme inconnu à tout le Monde. Souviens-toi toujours de cela, & que tout le bonheur de cette vie dépend de très-peu de chose. *Du Liv. vij. n. lxx.*

VII. Le plaisir de l'homme consiste à faire ce qui est propre à l'homme. Or le propre de l'homme, c'est d'aimer son semblable; de mépriser ses passions; de juger de la vérité & de la probabilité de ses opinions; de considérer la nature universelle,

&

& tout ce qu'elle fait. *Du Liv. viij. n. xxviiij.*

VIII. Les uns se plaisent à une chose, les autres à une autre. Pour moi je ne me plais qu'à avoir un esprit sain & exempt de toute sorte d'aversion, soit pour les hommes, soit pour les accidens qui leur peuvent arriver. En un mot, un esprit qui voie tout avec des yeux tranquilles, qui reçoive tout avec plaisir, & qui se serve de tout selon son prix & son mérite. *Du Liv. viij. n. xlv.*

IX. Je n'ai qu'une seule inquiétude, c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse, ou de le faire autrement qu'elle ne veut, ou dans un autre tems qu'elle ne demande. *Du Liv. vij. n. xxj.*

X. Prends moi, jette moi où tu voudras; partout j'aurai mon ame paisible & tranquille; c'est-à-dire, qu'elle sera contente, pourvû qu'elle se possède & qu'elle puisse agir selon sa nature & son devoir. *Du Liv. viij. n. xlviij.*

XI. C'est assez pour le present d'avoir une opinion saine des choses; d'agir pour

le bien de la société, & d'être disposé à recevoir agréablement tout ce qui viendra de la cause générale & universelle. *Du Liv. ix. n. vj.*

XII. Le soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluie ? La constellation d'Esculape celles de la terre ? Tous les astres ne sont-ils pas différens, & ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule & même chose ? *Du Liv. vj. n. xliij.*

XIII. Veux-tu vivre heureusement ? Cela dépend de toi ; tu n'as qu'à avoir de l'indifférence pour tout ce qui est indifférent ; & tu en auras sans doute, si tu examines chaque chose séparément & par rapport au Tout ; si tu te souviens qu'il n'y en a aucune qui puisse nous forcer à juger d'elle, ni qui vienne jusqu'à nous ; & que c'est nous qui faisons tout le chemin, qui en jugeons, & qui nous en faisons une image, lorsque nous pourrions ou nous empêcher de la faire, ou l'effacer entièrement si elle s'étoit glissée malgré nous & à notre insû ; & enfin si tu fais cette réflexion, que nous ne serons pas obligés de nous tenir long-

long-tems sur nos gardes, & que la mort viendra bientôt terminer tous ces soins, & nous mettre pour toujours dans une tranquillité parfaite. Qu'est-ce donc qui t'empêche d'être content de toutes les choses qui arrivent dans le Monde? Si elles sont selon la nature, reçois-les gaïement, & elles te feront faciles; & si elles sont contre la nature, cherche ce qui est conforme à ta nature propre, & le poursui, quelque peu de gloire qui l'accompagne: car il n'y a rien de plus pardonnable que de suivre son propre bien. *Du Liv. xj. n. xvij.*

XIV. Il n'y a que trois choses dont tu es composé; le corps, l'esprit, & l'ame. Les deux premières ne t'appartiennent que jusqu'à un certain point, & en tant que tu dois en avoir soin. Mais la troisième est la seule qui soit proprement à toi. C'est toi-même. Si tu éloignes donc & sé pares de toi, c'est-à-dire de ton ame, tout ce que les autres disent ou pensent, tout ce que tu as toi-même dit ou fait, tout ce que tu prévois & qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, & de l'esprit dont ce corps est

animé, & qui ne font point en ton pouvoir; enfin tout ce que le tourbillon extérieur du Monde agite & roule à son gré; & que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & délivrée de ce joug, vive à part en elle-même, faisant ce qui est juste, voulant ce qui lui est envoyé & disant la vérité; si, dis-je, tu séparas de ton ame tous les sentimens qui lui viennent de la liaison & de la sympathie qu'elle a avec le corps; que tu éloignes de ta pensée l'avenir & le passé; que tu te rendes toi-même comme la sphaere d'*Empedocle*, qui étant égale en tout sens & d'une rondeur parfaite, tourne toujours sans se lasser; & que tu ne penses qu'à vivre le tems que tu vis, c'est-à-dire, qu'à jouir du tems present, tu pourras passer noblement & sans trouble tout celui qui te reste à vivre, & être toujours avec ton génie dans une étroite intelligence & une parfaite union. *Du Liv. xij. n. iij.*

XV. Le bonheur de la vie consiste à considérer ce que chaque chose est en elle-même, & à connoître sa matiere & sa forme; à faire de tout son cœur des actions
de

de justice, & à dire toujours la vérité. Que reste-t-il après cela qu'à jouir de la vie, en accumulant bonne action sur bonne action, sans laisser entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide. *Du Liv. xij. n. xxxj.*

XVI. La nature de chaque chose est contente & satisfaite, quand elle va son chemin sans aucun empêchement. Aller son chemin pour la nature raisonnable, c'est empêcher l'imagination de recevoir & d'approuver des idées fausses ou incertaines & douteuses; diriger tous les desirs à ne faire que les actions utiles à la société; n'appliquer ses inclinations & ses aversions qu'aux choses qui dépendent d'elle, & recevoir avec soumission tout ce que lui envoie la nature universelle, dont elle est une partie; comme la nature de la feuille est une partie de la nature de l'arbre, avec cette différence pourtant que la nature de la feuille est une partie d'une nature insensible, sans raison, & qui peut-être traversée & contrainte dans ses opérations; au lieu que la nature de l'homme est une partie d'une nature raisonnable que rien ne peut traverser

fer ni troubler, & qui distribue toujours à chacun également selon ce qu'il est, le tems, la matiere, la forme, les operations & les événemens. Pour-étre convaincu de cette verité, il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose, & le comparer au tout d'une autre; mais prendre le tout de cette chose; & le comparer avec le tout d'une autre. Tu trouveras tout égal.

Du Liv. viij. n. vij.

XVII. Que ce soient les atômes ou la nature, il faut d'abord poser que je suis une partie de ce Tout que la nature gouverne, & ensuite que je suis lié naturellement avec les autres parties de même espee. Etant bien persuadé de cette verité, je ne pourrai jamais prendre en mauvaise part, rien de ce qui me sera distribué par un Tout dont je fais partie: car il n'est pas possible qu'une chose soit mauvaise pour une partie, quand elle est bonne pour le Tout. Et ce Tout ne peut rien avoir en soi qui ne lui soit utile. C'est un avantage qui est commun à toutes les natures; mais la nature de l'univers a de plus ce privilege, qu'aucune cause extérieure ne peut la forcer

cer

er à rien produire qui lui soit nuisible. Cette première vérité, que je suis une partie de ce Tout, me fera acquiescer à tous les accidens qui m'arriveront dans la suite : & la seconde, que je suis lié naturellement avec les parties de même espèce, me portera à ne rien faire qui ne soit utile à la société ; à avoir toujours devant les yeux ces autres parties ; à rapporter à leur utilité toutes mes actions & tous mes desseins, & à éviter tout ce qui pourroit leur être contraire. Pendant que je serai dans cette disposition, il faut nécessairement que ma vie soit heureuse, comme tu conçois que seroit celle d'un Bourgeois qui rapporteroit toutes ses actions au bien de ses Concitoyens, & qui recevroit de bon cœur tout ce que sa Ville lui départiroit. *Du Liv. x. n. vj.*

XVIII. A quelque heure que la mort vienne, elle me trouvera toujours heureux. Etre heureux, c'est se faire une bonne fortune à soi-même ; & la bonne fortune, ce sont les bonnes dispositions de l'ame, les bons mouvemens, & les bonnes actions. *Du Liv. v. n. dernier.*

CHAPITRE XXXII.

L'homme vertueux.

I. **D**ans l'ame d'un homme temperant, & purgé de toutes les passions, il n'y a jamais ni meurtrissure, ni corruption cachée. Jamais la Parque ne le surprend & ne tranche sa vie avant qu'elle soit complete, comme si c'étoit un Comédien qui se retirât avant qu'il eût achevé de jouer sa piece. De plus, il n'y a ni bassesse, ni orgueil; rien de forcé, ni de déchiré; rien qui craigne la censure, ni qui cherche l'obscurité. *Du Liv. iij. n. viij.*

II. Nous avons un corps, une ame animale, & un esprit intelligent. Les sens appartiennent au corps; les mouvemens & les appetits à l'ame, & les opinions à l'esprit. Imaginer quelque chose, se faire une image d'un objet, cela nous est commun avec les animaux; être remué & agité par ses passions, comme une Marionette par ses ressorts, cela nous est commun
avec

avec les bêtes les plus feroces , avec tous les effeminés , & avec les monstres , comme *Phalaris* & *Neron* ; suivre son esprit pour guide dans toutes les actions extérieures qui paroissent des devoirs utiles , cela aussi nous est commun avec les Athées , avec ceux qui abandonnent lâchement leur Patrie ; & avec ceux qui commettent toute sorte de crimes , quand leurs portes sont bien fermées . Si donc toutes ces choses nous sont communes avec tout ce que je viens de dire , la seule qui reste & qui est le propre de l'homme de bien , c'est d'aimer & d'embrasser tout ce qui lui arrive & qui lui est destiné ; de ne point profaner ni troubler , par une foule d'imagination & d'idées , ce génie qui est consacré dans son cœur , comme dans un Temple ; mais de se le conserver toujours propice , & de lui obéir comme à un Dieu , en ne disant jamais rien que de vrai , & en ne faisant rien que de juste . Que si tous les hommes s'opiniâtrent à ne vouloir pas croire qu'il vit simplement , modestement & tranquillement , il ne se fâche pas contr'eux , & il ne laisse pas de continuer le chemin qui le mene à la fin de sa vie , à laquelle il faut

arriver pur, tranquile, libre, détaché de tout, en se conformant à sa destinée sans violence & de tout son cœur. *Du Liv. iij. n. dernier.*

III. Quand la partie superieure de nous-même suit sa nature, elle est disposée de manière sur tous les accidens, qu'elle change d'objet sans peine, & va à ce qui est possible & qui lui est présenté: car elle n'a aucune prédilection pour aucune chose du Monde; & quand elle se porte à ce qui lui a paru de meilleur, c'est toujours avec exception; & de tous les obstacles qui la traversent, elle en fait l'objet & la matiere de son action, comme le feu qui se rend maître de tout ce qu'on jette dedans. Des matieres entassées éteindroient une petite lampe, mais un feu bien allumé & bien ardent se les rend propres, les consume dans un moment, & n'en devient que plus fort. *Du Liv. iij. n. j.*

IV. Les Elemens se meuvent en haut, en bas & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres; mais c'est quelque chose de plus divin; & par un chemin diffi-

difficile à comprendre elle arrive toujours à son but. *Du Liv. vj. n. xvij.*

V. Voici un excellent mot d'*Antisthene* :
„ Faire du bien, & entendre dire du mal
„ de soi patiemment, c'est une vertu de
„ Roi. “ *Du Liv. vij. n. xxxviij.*

VI. *Ceci est de Platon.* „ Je répondrois
„ à cet homme-là avec raison : Vous vous
„ trompez sans doute, mon ami, si vous
„ pensez qu'un homme de quelque vertu
„ doive plutôt envisager le danger qui le
„ menace, qu'examiner si ce qu'il fait est
„ juste ou injuste, & si c'est l'action d'un
„ homme de bien, ou d'un méchant. “

VII. *Dans le même endroit.* „ Car c'est
„ une vérité constante, *hommes Athéniens* ;
„ celui qui est dans un poste qu'il a choisi
„ lui-même, comme le jugeant le plus hon-
„ nête, ou qui l'a reçu de son General, doit
„ le garder jusqu'à la fin, quelque danger
„ qui le menace, & souffrir la mort & tout
„ ce qu'on peut imaginer de plus terrible,
„ plutôt que de commettre une lâcheté. “

VIII. *Du même.* „ Mais, *mon cher Cal-
„ licles*, prenez-y bien garde ; le véritable
„ bien

„bien & la véritable vertu ne consistent pas
 „à se conserver soi-même. Car un hom-
 „me parfaitement vertueux ne doit point
 „souhaiter de vivre un certain tems, ni
 „être attaché à la vie; mais en s'abandon-
 „nant à la conduite de Dieu, & persuadé
 „de la vérité de ce mot que toutes les fem-
 „mes ont dans la bouche, *que nul ne peut*
 „*éviter sa destinée,* il doit seulement s'ap-
 „pliquer à bien employer le tems qui lui
 „reste à vivre, en se conformant aux loix
 „de son País. “ *Du Liv. vij. n. xlvi. xlviij.*
 & *xlviij.*

IX. Ne t'amuse point à considérer ce que font les autres, mais regarde directement où la nature te mène; la nature universelle par les accidens qu'elle t'envoie, & ta nature particulière par les actions qu'elle demande de toi. Car il faut que chacun agisse conformément aux conditions sous lesquelles il est né. Or toutes les autres créatures sont nées pour les raisonnables, comme dans tous les autres sujets, les moins parfaits sont créés pour les plus parfaits, & les créatures raisonnables sont nées les unes pour les autres. La première & la prin-

principale condition de l'homme, c'est donc de servir à la société. La seconde, c'est de ne pas succomber sous ses affections charnelles. C'est le propre de l'intelligence raisonnable de se renfermer en elle-même, & de n'être jamais soumise aux mouvemens des sens & des appetits; car ils sont brutaux les uns & les autres, & l'ame veut conserver sa superiorité, & n'être jamais réduite à leur obéir. Cela est juste, puisque toutes ces choses ne sont faites que pour la servir. La troisième condition, c'est de s'empêcher de tomber & d'être séduit. Celui qui remplit bien toutes ces trois conditions n'a qu'à aller son chemin. Il a tout ce qui lui est propre. *Du Liv. vij. n. lvij.*

X. D'où savons-nous que *Socrate* étoit plus grand homme, & qu'il avoit plus de vertu que *Telauges*? Car ce n'est pas assez qu'il soit mort glorieusement; qu'il ait disputé contre les Sophistes avec beaucoup d'adresse & de solidité; que pendant les plus grandes rigueurs de l'Hiver il ait passé les nuits en pleine campagne; qu'il ait généreusement résisté aux tyrans qui lui ordonnoient

noient d'aller prendre à *Salamine* un homme qu'ils vouloient faire mourir; & qu'il ait marché dans les rues avec fierté & avec orgueil, quoiqu'on puisse douter avec raison de la verité de ce dernier trait. Mais il faut voir en quel état étoit son ame; s'il pouvoit se contenter d'être juste envers les hommes, & pieux envers les Dieux; s'il n'avoit ni emportement ni indignation contre la mechanceté des autres; s'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autrui; s'il ne recevoit pas comme quelque chose d'étranger & qui ne lui appartenoit point, ce que la Providence lui envoioit; s'il ne le souffroit pas, comme le jugeant insupportable; & enfin s'il ne conservoit pas son ame libre & exemte de toutes les passions du corps. *Du Liv. vij. n. lxviij.*

XI. La perfection des mœurs consiste à passer chaque jour de sa vie, comme si c'étoit le dernier; à n'être ni empressé ni lâche, & à éviter la dissimulation. *Du Liv. vij. n. lxxiij.*

XII. Tout ce que la faculté raisonnable & politique juge inutile & à la société & à
la

la raison; elle le tient justement au-dessous d'elle. *Du Liv. vij. n. lxxvj.*

XIII. Quelle comparaison d'*Alexandre*, de *Cesar* & de *Pompée*, à *Diogène*, à *Heraclite* & à *Socrate*! Dans ceux-ci, quelle connoissance des choses, de leurs causes & de leur matiere! Quelle raison toujours libre & indépendante! Et dans les autres, quelle servitude, quelle ignorance & quel aveuglement! *Du Liv. viij. n. iij.*

XIV. Fais-je quelque chose? Je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose? Je le reçois en le rapportant aux Dieux & à la source commune, d'où dérive tout ce qui se distribue dans cet univers. *Du Liv. viij. n. xxv.*

XV. C'est être parfaitement honnête homme, & avoir fait un voiage très-heureux, que de sortir de la vie sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hypocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil. Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite c'est d'en sortir las & dégoûté de ces vices, & sans souhaiter d'y croupir. L'expérience ne te persuade-t-elle pas encore de fuir la peste?

peste ? La corruption de l'esprit est une peste bien plus dangereuse & plus mortelle que la corruption & l'intemperie de l'air que nous respirons. Celle-ci est la mort des animaux, en tant qu'animaux ; & l'autre est la mort des hommes, en tant qu'hommes. *Du Liv. ix. n. ij.*

XVI. Celui qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul & même but, ne sauroit être toujours un seul & même homme. Ce que tu dis-là ne suffit pas, si tu n'ajoutes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paroissent de véritables biens au peuple, & qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est-à-dire, sur celles qui vont au bien public ; tout de même il faut se proposer un but dont tout le Monde convient, & qui aille au bien de la société. Celui qui dirigera à ce but tous ses mouvemens ne sera jamais inégal dans ses actions, & par ce moïen il sera toujours le même. *Du Liv. xj. n. xxij.*

CHAPITRE XXXIII.

Du recueillement.

I. **L**es hommes souhaitent des lieux de retraite à la campagne, sur le rivage de la mer, sur les montagnes; & c'est ce que tu souhaites toi-même avec beaucoup d'empressement. Or cela n'est pardonnable qu'aux ignorans. A toute heure n'est-il pas en ton pouvoir de te retirer au dedans de toi. L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille, ni où il soit avec plus de liberté que dans sa propre ame, surtout s'il a au dedans de lui de ces choses précieuses qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tranquillité. J'appelle tranquillité le bon ordre & la bonne disposition de l'ame. Retire-toi donc souvent dans une si délicieuse retraite. Reprens-y de nouvelles forces, & tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau. Aies-y toujours sous ta main certaines maximes courtes & principales, qui se présentant à toi suffiront à dissiper tous tes chagrins,

P

grins; & à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choses que tu vas retrouver dans le Monde. 'Cat de quoi te fâcherois-tu? De la malice des hommes? Si tu te souviens bien de cette vérité, que les animaux raisonnables sont nés les uns pour les autres; que c'est une partie de la justice que de les supporter, & que c'est toujours malgré eux qu'ils péchent; si tu penses combien de gens qui ont eu des inimitiés capitales, des soupçons, des haines, des querelles, sont morts enfin, & réduits en cendre, tu cesseras de te tourmenter. Mais peut-être seras-tu fâché des choses qui arriveront selon l'ordre de la nature universelle. Remets-toi d'abord dans l'esprit ce dilemme: ou c'est la Providence qui regle tout, ou c'est le hazard; ou pense même aux argumens par lesquels on t'a prouvé que l'univers est comme une Ville. Mais les choses purement corporelles te toucheront. Tu n'as qu'à faire cette réflexion, que notre ame, quand elle s'est bien recueillie en elle-même, & qu'elle connoît bien son pouvoir, ne se mêle point du tout avec nos esprits tourmentés par la douleur, ou flattés par la volupté; & tu n'as qu'à appeller
à ton

à ton secours tout ce que tu as ouï dire de ces deux passions, & que tu as reçu pour vrai. Quoi donc! sera-ce le désir de la gloire qui te déchirera? Pense avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli; remets-toi devant les yeux le cahos & l'abîme infini du tems qui te suit & qui te précède, la vanité des acclamations & des applaudissemens, l'inconstance & le peu de jugement du peuple qui croit te louer, la petitesse du lieu où se bornent toutes ces louanges: car toute la terre n'est qu'un point, & tout ce qui est habité n'en est qu'une très-petite partie. Combien se trouvera-t-il de gens dans ce petit coin de terre qui te loueront? Et quelle espece de gens sera-ce? La seule chose que tu as donc à faire, c'est de te retirer dans cette petite partie de toi-même que je t'ai indiquée. Surtout ne te tourmente point; ne sois point opiniâtre; mais sois libre, & regarde toutes choses comme un homme mâle & fort, comme un Citoyen & un Mortel. Parmi les vérités & les maximes que tu dois avoir toujours devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-ci: La première, que les choses ne touchent point d'elles-mêmes notre ame;

elles demeurent dehors fort tranquilles, & le trouble qui nous saisit ne vient que du jugement que nous en faisons: L'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment & ne sera plus; & pour t'en convaincre, tu n'as qu'à penser à tous les changemens que tu as vûs, & qui se sont faits en ta presence. En un mot, le Monde n'est que changement, & la vie qu'opinion.
Du Liv. iiij. n. iij.

II. Le tems qui te reste à vivre est court. Vis comme sur une montagne: car il n'importe ici ou là, si tu es dans le Monde comme dans une Ville. *Du Liv. x. n. xix.*

III. Sois persuadé que ce petit coin de terre est comme tous les autres; qu'on y est aussi-bien, & qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne, & que sur le rivage de la mer. Partout tu reconnoîtras la verité de ce que dit Platon, que le sage est enfermé dans les murs d'une Ville, comme dans l'enceinte d'un Parc de brebis sur une haute montagne.
Du Liv. x. n. xxviiij.

IV. Il arrive bien difficilement qu'on soit malheureux pour ne pas savoir ce qui se
passe

passé dans le cœur des autres. Mais il est impossible qu'on ne le soit, si l'on ignore ce qui se passe dans son propre cœur. *Du Liv. ij. n. viij.*

V. Il n'y a rien de plus misérable qu'un homme qui veut tout connoître & tout embrasser, & qui non content de sonder les abîmes de la terre, veut encore par ses conjectures pénétrer dans l'esprit des autres hommes, sans se souvenir qu'il lui doit suffire de connoître cette divinité qu'il a au-dessus de lui, & de lui rendre le culte qui lui est dû. Le culte qu'elle demande, consiste à la tenir libre de passion, à la garantir de la témérité, & à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes. Car ce que font les Dieux merite nos respects à cause de leur vertu; & ce que font les hommes merite notre amour à cause de la parenté qui est entre nous. Il arrive quelquefois aussi qu'ils méritent en quelque manière notre compassion à cause de l'ignorance où ils sont des biens & des maux; car cette ignorance est un aveuglement aussi pitoïable, que celui qui empêche de discerner le blanc & le noir. *Du Livre ij. n. xiiij.*

VI. A quoi me sert à présent mon ame? Voilà ce qu'il faut se demander à toute heure & à tous momens. Fais aussi avec soia cette recherche: Qu'est-ce qui se passe presentement dans cette partie de toi-même qu'on appelle la partie principale? Quelle ame ai-je presentement? Est-ce l'ame d'un enfant, d'une femmelette, ou d'un tyran? Est-ce l'ame d'un cheval, ou d'une bête féroce? *Du Liv. v. n. xj.*

VII. Sois renfermé & bien ramassé en toi-même: car notre ame est d'une nature qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement, & c'est dans la justice qu'elle trouve son repos & la paix. *Du Liv. vij. n. xxx.*

VIII. Regarde bien au dedans de toi. Il y a une source qui jaillira toujours si tu creuses toujours. *Du Liv. vij. n. lxj.*

IX. Souviens-toi que la partie superieure de l'ame est invincible, quand elle est bien ramassée en elle-même, & qu'elle se contente de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas, lors même qu'elle s'opiniâtre, & qu'elle resiste contre toute sorte de raison. Que sera-ce donc quand elle se portera à quelque chose après une mure délibération, & par

par un choix raisonnable & juste? Voilà pourquoi un esprit libre & patient est une forteresse imprenable. L'homme n'a point d'asile plus sûr où il se puisse retirer pour ne plus craindre de surprise. Celui qui ne le connoît pas est ignorant, & celui qui le connoît & ne s'y retire pas est malheureux.

Du Liv. viij. n. lj.

X. Qu'est presentement mon ame? Est-elle crainte, soupçon, désir, ou quelque chose de semblable? *Du Liv. xij. n. xx.*

XI. Quel usage fait presentement ton ame d'elle-même? Car tout consiste en cela. Toutes les autres choses, soit qu'elles dépendent de toi ou non, ne sont que cendre & que fumée. *Du Liv. xij. n. xxxv.*

XII. La nature n'a pas si fort mêlé & confondu notre ame avec notre corps que nous ne puissions la séparer, nous renfermer en nous-mêmes, & faire toujours dépendre de nous ce qui nous est propre & constitue nos devoirs. *Du Liv. vij. n. lxix.*

 CHAPITRE XXXIV.
Se détacher.

I. **P**ense, par exemple, aux tems de *Vespasien*; tu y verras tout ce que tu vois aujourd'hui, des gens qui se marient, qui ont des enfans, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui célèbrent des Fêtes, qui négocient, qui labourent la terre, qui flattent, qui sont arrogans, qui ont des soupçons, qui dressent des embuches, qui souhaitent la mort d'autrui, qui sont mécontents, qui amassent des trésors, qui briguent le Consulat, qui aspirent à la Roïauté, &c. Que sont devenus tous ces gens-là? Ils ne sont plus. Descens ensuite aux tems de *Trajan*; tu y verras encore la même chose; les hommes de ce siècle-là sont morts aussi. Parcours de même les autres âges, & toutes les autres Nations, & voi combien de gens, après s'être bien tourmentés pour parvenir à ce qu'ils désiroient, sont morts incontinent, & sont retournés dans les Elemens d'où ils avoient été

été tirés. Surtout il faut repasser dans ta mémoire ceux que tu as connus toi-même, & que tu as vû s'attacher à des choses vaines, & négliger de faire ce qui étoit digne d'eux, & à quoi ils devoient s'attacher uniquement, & y trouver toute leur satisfaction. Il est aussi très-nécessaire de se souvenir que l'application & le tems que l'on doit donner à chaque action ont leurs bornes & leurs mesures selon la dignité des choses auxquelles on s'attache. Par ce moïen tu n'auras jamais le déplaisir d'avoir donné à des choses legeres & de peu de conséquence plus de tems qu'il ne falloit.

Du Liv. iiij. n. xxxiiij.

II. Toutes les choses du Monde sont semblables & toujours les mêmes, communes & ordinaires dans leur usage, momentanées dans leur cours, & méprisables dans leur matiere. En un mot, tout ce qui subsiste presentement est comme ce qui étoit du tents de ceux que nous avons enterrés.

Du Liv. ix. n. xiiij.

III. La matiere de chaque chose n'est que pourriture, de l'eau, de la poudre, des os, de l'ordure. Le marbre n'est qu'un

calus de la terre; l'argent & l'or n'en sont que la lie. Les étoffes ne sont que les excréments des animaux; la pourpre n'est que le sang d'un coquillage; & ainsi du reste. Ta vie même est quelque chose de pareil. Elle vient de-là, & elle y retourne. *Du Liv. ix. n. xxviiij.*

IV. Qu'est-ce que le bain? De l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau, des racures. Il n'y a rien-là que de sale & de dégoûtant. Il en est de même de toutes les parties de notre vie, & de tout ce que nous sentons & que nous voyons. *Du Liv. viij. n. xxvj.*

V. Toutes choses sont si enveloppées & si cachées, que la plupart des Philosophes, je dis même des plus habiles, ont assuré qu'on ne pouvoit les comprendre. Les Stoïciens se sont contentés de dire qu'on ne pouvoit les comprendre que très-difficilement. D'ailleurs toutes nos conceptions sont sujettes à erreur; car où est celui qui peut se vanter d'être infaillible? De plus, tout ce qui peut faire en ce Monde le sujet de nos recherches & de nos desirs, est vil & peu durable, & peut-être au pouvoir
d'un

d'un infâme débauché, d'une courtisane & d'un voleur. Il ne faut après cela que penser aux mœurs de ceux avec qui tu as à vivre, & dont on peut à peine supporter le plus honnête & le plus complaisant, pour ne pas dire qu'il n'y a presque personne qui puisse se supporter soi-même. Au milieu donc de tant de ténèbres, de tant d'ordures, & de ce torrent continuel de la matière, du tems & du mouvement, je ne vois pas ce qui peut meriter nos soins & notre estime. Il faut au-contraire, en se consolant soi-même, attendre la dissolution naturelle; mais il faut l'attendre sans impatience & sans chagrin, & trouver son repos dans ces deux réflexions: L'une, qu'il ne m'arrive rien qui ne soit utile & conforme à la nature du Tout; Et l'autre, qu'il est en mon pouvoir de ne rien faire contre mon génie & mon Dieu; car il n'y a personne qui me puisse contraindre à violer ses ordres. *Du Liv. v. n. x.*

VI. Pense souvent à la rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées & nous échappent, tant celles qui sont déjà, que celles qui se produisent; car la nature est
com-

comme un fleuve qui coule toujours; ses opérations souffrent de continuels changemens; & les causes dont elle se fert passent par d'innombrables vicissitudes. Il n'y a presque rien de permanent de tout ce qui est près de toi; & le passé d'un côté, & l'avenir de l'autre, tout cela est un abîme infini & impénétrable où tout se perd. N'est-ce donc pas être fou que de s'enorgueillir, ou de s'affliger pour des choses périssables? Se plaint-on d'une légère incommodité qui ne doit durer qu'un moment? *Du Liv. v. n. xxxij.*

VII. Voici une excellente réflexion de *Platon*, qui dit, en parlant de l'homme :
 „ Il faut regarder comme d'un lieu élevé
 „ toutes les choses terrestres; les troupeaux,
 „ les armées, les campagnes, les nôces, les
 „ divorces, les naissances, les morts, le tu-
 „ multe qui se fait dans les Tribunaux, les
 „ déserts, les Nations barbares, les Fêtes,
 „ les deuils, les assemblées, toute cette con-
 „ fusion, en un mot, tout cet univers com-
 „ posé & orné de qualités contraires.“ *Du
 Liv. vij. n. l.*

VIII. Tous les corps sont entraînés par la matiere universelle, comme par un torrent: car ils sont de même nature qu'elle, & travaillent avec elle, comme nos membres les uns avec les autres. Combien le tems a-t-il déjà emporté de *Chryssipes*? Combien de *Socrates*? Combien d'*Epicte-tes*? Que cette pensée te vienne sur toute sorte d'affaires & de gens? *Du Liv. viij. n. xx.*

IX. Retourne ton corps comme l'on retourne un habit, & regarde ce qu'il est au dedans quand il vieillit, quand il est malade, & quand il est plongé dans la débauche. *Du Liv. viij. n. xxj.*

X. Veux-tu savoir ce que sont les occupations des hommes? Des querelles & des jeux d'enfans. Et eux-mêmes que sont-ils? Des esprits qui portent & promènent des cadavres; afin que l'on voie à l'œil, & qu'on touche à la main ce qu'*Homere* dit des morts qui se promènent dans les Enfers. *Du Liv. ix. n. xxiiij.*

XI. Pense incessamment à l'éternité & à la matiere universelle; & souviens-toi que
cha-

chaque chose en particulier est à l'égard de la matiere un grain de sable, & à l'égard du tems un clin d'œil.

XII. Sur chaque objet qui t'environne, pense d'abord qu'il se dissout déjà, qu'il change, qu'il se dissipe & qu'il se corrompt; enfin que la vie n'est pas plus en lui que la mort. *Du Liv. ix. n. xxij. & xxij.*

XIII. *Epictete* disoit fort bien: Quand tu caresses ton enfant, dis-lui en toi-même: Peut-être mourras-tu demain. Mais cela est de mauvais augure, lui dit quelqu'un; sur quoi il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle, ne peut-être de mauvais augure. Autrement ce seroit un mauvais augure de dire que des épis seront moissonnés. *Du Liv. xj. n. xxxiiij.*

XIV. Dieu voit les ames nues sans s'arrêter aux vases materiels, à l'ordure, & à l'écorce qui les cache: car par son seul esprit il touche & pénètre les choses qui dé-coulant de lui se sont renfermées dans ces étroites prisons. Si tu t'accoutumoïs à suivre cet exemple, tu te délivrerois de beaucoup

coup

coup d'inquiétude & de soïn : car celui qui ne prend pas garde aux chairs qui l'environnent, comment s'amoëreroit-il à prendre garde aux habits, au logement, à la gloire, & à tous les autres ornemens extérieurs qui ne sont que les embellissemens de la scène. *Du Liv. xij. n. ij.*

XV. Pense que dans peu tu ne feras plus, ni toi, ni rien de ce que tu vois, ni aucun de ceux qui sont presentement en vie. Toutes choses sont faites pour être changées & détruites, afin qu'il en naisse d'autres de leurs débris. *Du Liv. xij. n. xxij.*

XVI. Toutes choses sont dans un changement continuel. Toi-même tu ne fais que changer tous les jours, & ta vie n'est qu'une espede de corruption continuelle. Il en est de même du Monde entier. *Du Liv. ix. n. xix.*

XVII. Bientôt la terre nous couvrira tous, & se convertira en d'autres choses, qui se convertiront ensuite en d'autres jusqu'à l'infini. Tout homme qui considerera bien ce flux & reflux de changemens continuels, & cette rapidité avec laquelle toutes choses sont

sont emportées, ne pourra s'empêcher de mépriser tout ce qui est terrestre & mortel.
Du Liv. ix. n. xxix.

XVIII. Quand tu vois Satyrion, Sectateur de Socrate, représente-toi *Eutiches* ou *Hymenes*. (u) Quand tu vois Euphrates, représente-toi *Eutybion* ou *Sylvain*. Quand tu regardes Alciphron, pense d'abord à *Tropéophore*. Quand tu vois Xenophon, imagine-toi *Criton* ou *Severe*. Et quand tu jettes les yeux sur toi-même, représente-toi quelqu'un des *Cesars*. Ainsi sur chacun, trouve dans les siècles passés quelqu'un qui lui ressemble, & fait ensuite cette réflexion : *Où sont tous ces gens-là ? Ils ne sont plus.* De cette manière tu t'accoutumeras à voir que toutes les choses humaines ne sont qu'une fumée & qu'un rien. Sur-tout si tu te souviens en même-tems, que ce qui est une fois changé ne paroitra plus dans toute la suite innombrable des siècles. Et toi, quel espace de tems y occupes-tu ? Mais quelque court que soit cet espace, n'est-

(u) Quand tu vois tel & tel Philosophe vivant, rappelle-toi le souvenir de tel & tel Philosophe des siècles passés, &c.

n'est-ce pas assez de le passer honnêtement? Quelle matiere, & quelle occasion veux-tu éviter de déployer ta force, & d'exercer ta vertu? Car que sont tous les accidens, qu'un exercice de la raison qui connoit exactement la nature & la qualité des choses qui arrivent dans cette vie? Demeure donc ferme jusqu'à ce que tu te les sois toutes rendues familières; comme un bon estomac s'accommode de tout, s'approprie tout; & comme un grand feu convertit en flaine & en lumiere tout ce qu'on y jette. *Du Liv. x. n. xxxvj.*

XIX. Quand un homme est bien imbû & bien pénétré des véritables opinions, le moindre mot & le plus commun suffit pour lui faire rappeler sa constance & sa gaieté; par exemple ce mot d'Homere:

*Quand le vent fait tomber les feuilles de
nos bois,
Le Printems aussitôt en fait renaître
d'autres:
Les mortels ici bas suivent les mêmes
loix;
Quand l'un meurt l'autre naît.*

Tes enfans aussi sont de véritables feuilles ; vraies feuilles ces hommes qui crient si haut, & qui comme s'ils étoient seuls dignes d'être crûs, louent ou blâment les autres en public, ou les déchirent & s'en moquent en particulier ; fustilles encore ceux qui dans les siècles suivans recevront la mémoire de ton nom & la feront passer à leurs descendans. Enfin toutes choses sont autant de feuilles ; le Printems les produit, le vent les abbat, & la forêt en pousse d'autres à leur place ; & elles ont toutes cela de commun qu'elles sont de peu de durée. Mais toi tu les crains ou tu les désires, comme si elles devoient durer toujours. Encore un petit moment, & tes yeux seront fermés, & d'autres viendront bientôt pleurer ceux qui auront assisté à tes funeraillles.

Du Liv. x. n. xxxix.

XX. Dans un petit moment tu ne seras qu'une poignée de cendre, qu'un squelette & qu'un nom, & non pas même un nom. Cependant qu'est-ce qu'un nom ? Un bruit, un son. Et toutes les choses, dont on fait le plus de cas en ce Monde, que sont-elles, que pourriture & vanité ? Elles
sont

sont comme les petits chiens qui caressent & qui mordent en même-tems, ou comme de petits enfans de mauvaise humeur qui pleurent pour rien, & qui un moment après rient de même. *La foi, la pudeur, la justice & la vérité ont quitté la Terre pour aller habiter dans le Ciel, comme dit un Poète. (x)* Qu'est-ce donc qui me retient ici? Sont-ce des objets sensibles? Mais ils sont muables & n'ont rien de constant. Sont-ce les sens? Mais ils sont émouffés & prêts à recevoir des impressions fausses. Est-ce le principe de vie, cet Esprit qui t'anime? Mais ce n'est qu'une exhalaison & qu'une vapeur de ton sang. Est-ce le plaisir d'être estimé parmi tes semblables? Mais ce n'est qu'une vanité. Qu'attens-tu donc? Tu attens en repos ou ton extinction ou ton changement: & en attendant que cet heureux moment vienne, qu'as-tu à faire? A honorer & à bénir les Dieux, & à faire du bien aux hommes. Tout ce qui est hors des limites de ton corps & de ton esprit ne t'appartient point & ne te regarde point. *Du Liv. v. n. xxxiiij.*

Q 2

XXI.

(x) Hesiodé.

XXI. Voici venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront. *Du Liv. vj. n. xxij.*

XXII. Accoutume-toi à connoître & à examiner comment toutes choses se changent les unes dans les autres. Sois attentif à ces changemens, & t'exerce continuellement à cette sorte de méditation: Il n'y a rien qui rende l'ame si grande; car celui qui fait que dans un moment il sortira de la vie, & par conséquent quittera tout, il a déjà dépouillé son corps, & s'est remis tout entier pour ce qui regarde ses actions, entre les mains de la souveraine justice, & entre celles de la raison universelle pour ce qui regarde les accidens qui lui peuvent arriver. Du reste il n'a pas la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penser, ou faire contre lui. Content de ces deux avantages, d'agir avec justice dans ce qu'il fait, & d'embrasser avec joie ce qui lui arrive, il renonce à tous les autres soins & à toutes les autres occupations du Monde. Il ne demande qu'à marcher droit dans le chemin de la loi, & qu'à suivre Dieu dont les voies sont droites, & tous les jugemens justes. *Du Liv. x. n. xiiij.*

CHA-

CHAPITRE XXXV.

Sur la mort.

L La mort comme la naissance est un mystère de la nature. L'une est le mélange & l'union, & l'autre, la dissolution & la séparation des mêmes principes. Il n'y a rien là de honteux; car il n'y a rien qui ne soit propre à la nature de l'animal raisonnable, & conforme à l'ordre de sa constitution. *Du Liv. iiij. n. v.*

II. Si le Monde n'est qu'un concours fortuit d'atômes, la mort n'est qu'une dissipation, un dérangement: & s'il est composé d'une matière simple & unie, elle est ou un changement ou une extinction. *Du Liv. vij. n. xxxiiij.*

III. Il est d'une nature intelligente de penser avec quelle vitesse tout s'évanouit; que l'univers absorbe bientôt tous les corps, & que le tems en efface incontinent la mémoire; quels sont tous les objets sensibles, & particulièrement ceux qui nous attirent

par la volupté, ou qui nous rebutent par la douleur, & ceux auxquels l'orgueil des hommes a attaché un éclat si généralement vanté; combien tous ces objets sont vils, méprisables, honteux, sujets à corruption & à la mort même. Elle doit penser encore qui sont ceux dont les opinions & les suffrages donnent la réputation & dispensent la gloire; ce que c'est que la mort, & se souvenir que si l'on considère cette mort, en la séparant dans son imagination des fausses idées qu'on y attache, on trouvera que ce n'est autre chose qu'un ouvrage de la nature. Or de craindre un ouvrage de la nature, c'est être enfant; & non-seulement c'est un ouvrage de la nature, mais un ouvrage même qui lui est utile. Surtout elle doit bien considérer de quelle manière l'homme est uni à la Divinité; par quel endroit il en fait partie, & ce que deviendra cette partie, quand elle aura quitté le corps. *Du Liv. ij. n. xij.*

IV. Tu as été formé comme une partie de cet univers, & tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé: ou plutôt, après ce changement, tu seras reçu dans la
raison

raison universelle qui est le principe des choses. *Du Liv. iij. n. xiiij.*

V. *Ce qui est de la terre retournera à la terre, & ce qui est du Ciel retournera au Ciel: (y)* Car la mort n'est qu'une dissolution des liens qui assemblent les atômes, & qu'une dispersion des principes exents de toute altération ou corruption. *Du Liv. vij. n. lij.*

VI. Celui qui craint la mort, craint ou d'être privé de sentiment, ou d'avoir un autre sentiment. Si c'est le premier, tu ne sentiras donc point de mal; & si c'est le dernier, tu feras un autre animal, & tu ne cesseras pas de vivre. *Du Liv. viij. n. lxij.*

VII. Si les ames demeurent après la mort, comment l'air peut-il les contenir depuis tant de siècles? Mais je te répons, comment la terre peut-elle contenir tous les corps qui y sont enterrés? Comme les corps, après avoir été quelque tems dans le sein de la terre, se changent & se dissolvent pour faire place à d'autres; de même

Q 4

les.

(y) Vers d'Euripide dans son Chryssipe.

les ames qui se font retirées dans l'air, après y avoir été un certain terme, se changent, s'écoulent, s'enflament, & sont reçues dans la raison universelle; & de cette maniere elles font place à celles qui leur succedent. Voilà ce qu'on peut répondre, en supposant que les ames subsistent après la mort. D'ailleurs on peut rendre cela sensible, non-seulement par l'exemple des corps qu'on enterre, comme je viens de dire, mais encore par la quantité prodigieuse d'animaux qui sont mangés tous les jours par les autres animaux & par nous-mêmes: car considere la quantité qui s'en consume, & qui est comme enterrée dans les entrailles de ceux qui s'en nourrissent; cependant un même lieu suffit pour les recevoir, parce qu'il les convertit en sang, & en leurs parties aériennes & ignées. *Du Liv. iiij. n. xxij.*

VIII. Il faut que tu aies souvent dans l'esprit ce mot d'*Heraclyte*: Que la mort de la terre est de devenir eau; que la mort de l'eau c'est d'être changée en air; & que la mort de l'air c'est d'être converti en feu, & ainsi du contraire. *Du Liv. iiij. n. xlviij.*

IX. Tou-

IX. Toutes les parties de cet univers qui sont renfermées dans les espaces du Monde, doivent nécessairement périr; c'est-à-dire, s'alterer & se changer. Si c'est un mal pour elles, & un mal inévitable, la condition de cet univers est donc bien malheureuse que toutes ses parties soient destinées à périr & à changer en mille façons. La nature a-t-elle donc voulu procurer ce mal à toutes ses parties, & faire qu'elles ne fussent pas seulement sujettes au mal, mais ce qui est bien pis, qu'elles ne pussent jamais l'éviter? Ou les a-t-elle faites ainsi par mégarde & sans le savoir? L'un & l'autre sont également incroyables. Que si, laissant-là la nature, on s'avise de dire que toutes ses parties sont nées pour une telle fin, n'est-ce pas une chose bien ridicule, que dans le même-tems qu'on soutient que les parties de l'univers sont nées pour le changement, on ne laisse pas d'en être surpris & de s'en fâcher, comme si cela étoit contraire à la nature; surtout chaque chose retournant par sa dissolution dans les mêmes principes d'où elle a tiré son être: car sa dissolution n'est, ou qu'une dissipation des élémens qui l'ont composée, ou qu'un

changement par lequel ce que notre corps a de solide se change en terre, & ce qu'il a de spiritueux se change en air; de sorte que tout retourne sous les ordres & en la disposition de cet uniyers, soit qu'il doive périr par un embrassement general après une certaine révolution de siècles; ou qu'il ne fasse jamais que se renouveler par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de solide & de spiritueux, ne t' imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance. L'un & l'autre ne sont que d'hier ou d'avant hier par le moyen des alimens que tu as pris, & de l'air que tu as respiré; c'est ce que tu reçois de jour en jour qui se change, & non pas ce que ta mere t'a donné; & quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mere, & qui t'a fait ce que tu es, est mêlé & confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture & de la respiration, cela ne détruiroit pas ce que je viens de dire, qui demeure constamment vrai. *Du Liv. x. n. vij.*

X. Tout ce qui est materiel disparoît très-promptement & rentre dans la substance du Monde; & ce qui est spirituel retourne

tourne avec la même vitesse sous la dépendance de la raison universelle qui en dispose; & la mémoire de toutes choses est bientôt confondue & engloutie par le tems.
Du Liv. vij. n. xj.

XI. Je suis un composé de matière & de forme. Comme ni l'une ni l'autre n'ont été tirées du néant, elles ne seront jamais anéanties. Ainsi toutes ces parties seront converties par ce changement en une partie de l'univers, & ensuite en une autre jusqu'à l'infini. C'est un pareil changement qui m'a produit, moi & mes ancêtres en remontant jusqu'à l'infini; car rien n'empêche qu'on ne puisse parler de cette manière, quoique le Monde ait ses révolutions déterminées & ses périodes fixes. *Du Liv. v. n. xiiij.*

XII. Il y a plusieurs grains d'encens sur un même Autel; l'un tombe plutôt dans le feu, l'autre plus tard; mais c'est toujours la même chose. *Du Liv. iiij. n. xv.*

XIII. Si quelque Dieu te disoit: Tu mourras demain, ou après demain tout au plus tard; à moins que tu ne fusses le plus lâche

lâche de tous les hommes, tu ne ferois pas grand cas de ce délai, & tu ne ferois pas plus aise que ce fût après demain que demain même; car quel seroit ce délai? Fais donc de même presentement, & ne compte pas pour grande chose de vivre un grand nombre d'années, plutôt que de mourir demain. *Du Liv. iiij. n. liij.*

XIV. Un secours bien vulgaire, mais cependant très-utile pour faire mépriser la mort, c'est de repasser dans la mémoire tous ceux qui ont été les plus attachés à la vie, & qui en ont le plus joui. Quel si grand avantage ont-ils donc sur ceux qui ont été emportés par une mort prématurée? *Cecidianus, Fabius, Julien, Lepidus*, & tant d'autres, après avoir assisté à une infinité de funeraillcs, ont eux-mêmes été portés sur le bucher. En un mot, l'espace qu'il y a de plus est peu de chose; & encore dans quelles miseres, avec quelles gens, & dans quel corps le faut-il passer? Ne te fais donc pas une si grande affaire de la vie; mais regarde à l'immensité du tems qui te précède & de celui qui te suit. Dans cet abîme sans fond, quelle difference mets-tu
entre

entre celui qui a vécu trois jours, & celui qui a vécu trois siècles. *Du Liv. iiij. n. lvj.*

XV. Voir ce Monde cent années, ou ne le voir que trois, cela est égal. *Du Liv. ix. n. xl.*

XVI. Celui qui voit ce qui se passe presently a tout vû, & ce qui a été depuis l'éternité ; & ce qui sera jusqu'à l'infini ; car toutes choses sont semblables & par leur nature & par leur forme. *Du Liv. vj. n. xxxvij.*

XVII. Comme dans les théâtres & dans toute sorte de spectacles, il arrive que les mêmes choses représentées plusieurs fois te fatiguent & te dégoutent ; de même tu devrois avoir toujours du dégoût, & t'ennuier pendant tout le cours de ta vie ; car toutes choses, & en haut & en bas, sont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Jusques à quand donc ? *Du Liv. vj. n. xlvi.*

XVIII. En réfléchissant sur les choses passées & sur tant de divers changemens de regne, on peut facilement connaître l'avenir ;

nir; car ce qui sera, ressemblera à ce qui a été, & il n'est pas en son pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui est presentement. D'où il resulte qu'il est égal à l'homme de jouir de la vûe de ce Monde pendant quarante ans, ou pendant dix mille; car que verra-t-il davantage? *Du Liv. vij. n. lj.*

XIX. Tout ce que tu vois périra très-promptement. Ceux qui le verront périr, périront bientôt eux-mêmes; & celui qui est mort dans une extrême vieillesse, sera bientôt égal à celui qui est mort fort jeune. *Du Liv. ix. n. xxxv.*

XX. Celui qui ne trouve d'autre bien que ce qui est de saison, à qui il est égal d'avoir eu le tems de faire peu ou beaucoup d'actions raisonnables, & qui ne met aucune difference entre jouir fort long-tems de la vûe de ce Monde, & n'en jouir que peu d'années, celui-là, dis-je, ne craint point la mort. *Du Liv. xij. n. xxxvij.*

XXI. Mon ami, tu as vécu dans cette grande Ville. Qu'importe que tu n'y aies vécu que cinq ans? Ce qui est selon les loix est
est

est égal pour tout le Monde. Quel grand mal est-ce donc pour toi d'être envoie hors de cette Ville, non pas par un tyran, ni par un Magistrat injuste, mais par la nature même qui t'en a fait Citoyen? C'est comme si le Préteur renvoie de la scene un Comédien qu'il auroit loué. Mais je n'ai pas encore achevé les cinq actes; je n'en ai représenté que trois. C'est bien dit: Tu en as représenté trois; or dans la vie trois actes sont une piece complete, & celui-là seul lui marque ses veritables bornes qui l'aïant composée, juge presentement à propos de la finir. Tu n'es cause ni de l'un ni de l'autre; ni de son commencement, ni de sa fin. Tu n'es qu'Acteur; retire-toi donc avec des sentimens doux & paisibles, comme le Dieu qui te donne congé est propice & doux. *Du Liv. xij. n. dernier.*

XXII. Hypocrate, après avoir guéri plusieurs maladies, est mort lui-même de maladie. Ceux qui ont fait profession de prédire la mort aux autres, ont enfin subi leur destinée. *Alexandre, Pompée, Cesar,* après avoir détruit de fond en comble tant
de

de Villes, & défait tant de milliers d'hommes dans les combats, sont enfin morts à leur tour. *Heraclyte* ayant si long-tems discouru sur l'embrasement qui devoit consumer le Monde, a fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles, & il est mort tout couvert de fumier. *Democrite* est mort tout mangé de poux, & c'est une autre espece de vermine qui a fait mourir *Socrate*. A quoi aboutissent tous ces discours? Tu t'es embarqué; tu as fait ta course; tu es abordé où tu devois aller; fors du vaisseau. Si tu en fors pour arriver à une autre vie, tu y trouveras des Dieux; & si tu es privé de tout sentiment, tu cesseras d'être sous le joug des douleurs & des voluptés, & de servir à un vase si fort au-dessous de ce que tu es; car ici sans contredit la partie qui sert est plus excellente, puisque c'est l'esprit, cette divinité qui est au-dedans de toi; au lieu que l'autre n'est que du sang & de la poussiere. *Du Liv. iij. n. tij.*

XXIII. De tous ceux qui sont venus avec moi au Monde, combien en est-il déjà sorti! *Du Liv. vij. n. lvj.*

XXIV. *La vie des hommes est comme la moisson d'un champ: pendant qu'on moissonne les épis qui sont meurs, les autres meurissent.* Du Liv. vij. n. xlij.

XXV. Pense souvent combien de Medecins sont morts après avoir fait tant des vains pour avoir guéri quelques malades; combien d'Astrologues qui, comme si c'étoit une chose bien merveilleuse, ont prédit la mort d'une infinité de gens; combien de Philosophes qui ont tant écrit & disputé sur la mort & sur l'immortalité; combien de vaillans hommes qui en ont tué tant d'autres; combien de tyrans qui, comme s'ils eussent été immortels, ont abusé avec une insolence & une fierté insupportables du pouvoir qu'ils avoient sur la vie des peuples qui leur étoient soumis. Enfin combien de Villes entières sont mortes, s'il m'est permis de me servir de ce terme, *Helite, Pompeji, Herculanum*, & une infinité d'autres. Passe de-là aux hommes que tu as vus & connus successivement. Après avoir enterré leurs amis, ils ont été enterrés eux-mêmes. Ceux qui ont enterré ces derniers, ont reçu par d'autres mains

R le

le même office, & tout cela en peu de tems. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux les choses humaines, pour voir combien elles sont méprisables & passagères. Ce qui naquit hier n'est aujourd'hui qu'une momie, ou qu'un peu de cendre. Voilà pourquoi il faut vivre conformément à la nature, le peu de tems qui nous reste; & quand l'heure de la retraite sonne, se retirer paisiblement & avec douceur, comme une olive meure qui en tombant bénit la terre qui l'a portée, & rend grace à l'arbre qui l'a produite. *Du Liv. iiij. n. liij.*

XXVI. *Lucilla* a vu mourir *Verus* & l'a suivi: *Secunda* a vu mourir *Maxime* & est morte après: *Epitunchanus* n'a pas survécu long-tems à *Diotime*: *Antonin* a suivi sa *Faustine*: *Celer* a été bientôt rejoindre *Adrien*: Il en est de même de tout. Ou sont presentement ces esprits subtils? Tant de grands Astrologues? Tant d'hommes pleins de vanité? Ces beaux génies, comme *Hierax*, *Demetrius le Platonicien*, & *Eudemon*? Ils n'ont vécu qu'un jour, & sont morts depuis plusieurs siècles. La mémoire des uns ne leur a survécu que peu de
tems,

teurs, & les noms de la plupart des autres ne se sont conservés, que dans des fables qui sont déjà surannées. Que tout cela te fasse souvenir que cet assemblage de ton corps doit aussi être dissipé, & que ton esprit sera ou transporté ailleurs ou éteint. *Du Liv. viij. n. xxvij.*

XXVII. La Cour d'*Auguste*, la femme, sa fille, ses neveux, les fils de sa femme, sa sœur, son gendre *Agrippa*, ses parens, ses amis, *Arus*, *Mecenas*, ses Medecins, ses Prêtres, tout est mort. Passe de-là à d'autres, & pense, non pas à la mort d'un homme, mais à celle des familles entieres, comme de tous les *Pompées*, sur le tombeau de l'un desquels on a mis: *C'est le dernier de sa race.* Quels soins ne se font pas donnés, & quelles peines n'ont pas prises leurs devanciers pour laisser un successeur? Mais il faut enfin que quelqu'un soit le dernier. Pense après cela à la mort des Nations entieres. *Du Liv. viij. n. xxxij.*

XXVIII. Une des plus fortes raisons pour faire mépriser la mort, c'est que ceux mêmes qui ont établi le souverain bien dans la

volupté, & le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant méprisée. *Du Liv. xij. n. xxxvij.*

XXIX. Que souhaites-tu? D'être? De sentir? D'avoir du mouvement? De croire? De ne croire plus? De parler? De penser? Qu'y a-t-il là qui te paroisse digne de tes desirs? Si donc toutes ces fonctions séparées sont si méprisables, va tout d'un coup à ce dernier retranchement, qui est de suivre la raison & Dieu. Mais souviens-toi que c'est blesser le respect qu'on leur doit, & ne pas les suivre, que d'être fâché que la mort vienne nous priver de toutes choses. *Du Liv. xij. n. xxxiiij.*

XXX. Considere séparément tout ce que tu fais, & sur chaque chose fais-toi cette demande: La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de ceci? *Du Liv. x. n. xxxiiij.*

XXXI. Quand tu aurois à vivre trois mille ans, & trente mille encore par-dessus, souviens-toi que l'on ne doit perdre d'autre vie que celle que l'on a, & qu'on n'a que celle qu'on doit perdre. Il n'y a donc

donc point de difference entre la plus longue & la plus courte vie: car le tems present est égal pour tout le Monde, quoique celui qui est passé ne le soit pas. Or le tems qu'on perd, en perdant la vie, n'est qu'un moment: car personne ne peut perdre ni le passé ni l'avenir; en effet, comment seroit-il possible d'ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas? Il faut donc se souvenir de ces deux points: l'un, que de toute éternité toutes choses sont semblables; qu'elles sont toujours un cercle, & qu'il n'y a point de difference entre voir les mêmes choses pendant vingt ou trente ans, & les voir pendant un tems infini: & l'autre, que celui qui vit le plus long-tems, & celui qui meurt fort jeune, font tous deux la même perte; car ils ne perdent que le tems present qui est le seul dont ils jouissent; personne, comme je l'ai déjà dit, ne pouvant jamais perdre ce qu'il n'a pas. *Du Liv. ij. n. xiiij.*

XXXII. La mort est la fin du combat que nos sens se livrent; c'est le repos de tous les mouvemens contraires, & causés par les passions qui nous remuent, comme les ressorts remuent les Marionettes; c'est

la cessation du travail d'esprit, & du soin qu'on a du corps. *Du Liv. vj. n. xxviij.*

XXXIII. Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre & de ramener le tems passé. Tu n'as qu'à penser à toutes les choses que tu as déjà vues; car c'est-là proprement revivre. *Du Liv. vij. n. iij.*

XXXIV. Le tems est un fleuve & un torrent impétueux. Dès qu'une chose paroît, on la perd aussitôt de vue, & celle qui prend la place est entraînée avec la même rapidité. *Du Liv. iiij. n. xv.*

XXXV. Toutes les parties de cet univers changeront bientôt: car, ou elles s'exhaleront en vapeurs, s'il est vrai que leur matiere soit une & simple; ou elles feront dissipées. *Du Liv. vj. n. iij.*

XXXVI. Une chose se hâte d'être, une autre de n'être plus; & une grande partie de celle qui est, est déjà passée. Ces changemens continuels renouvellent incessamment le Monde; comme la rapidité du tems qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tout moment les siècles. Dans ce courant continu, qui est-ce qui voudroit s'attacher à

des choses si passageres, & sur lesquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'est, comme si quelqu'un mettoit son affection à un de ces petits oiseaux qui volent en l'air, & que nous avons perdu de vûe presqu'aussitôt que nous les avons appercûs. C'est-là l'image de notre vie qui n'est qu'une vapeur du sang, & une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois & le rendre (ce que nous faisons à tous momens) voilà justement ce que c'est que mourir: c'est-à-dire, remettre l'entiere faculté de respirer, entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avant-hier. *Du Liv. vij. n. xv.*

XXXVII. Quelqu'un peut-il craindre le changement? Sans lui, que se feroit-il dans le Monde? Est-il rien de plus agréable & de plus familier à la nature de l'univers? Toi-même pourrois-tu te baigner, s'il ne se faisoit un changement dans le bois? Et te nourrir, s'il ne s'en faisoit dans les viandes? En un mot, rien de tout ce qui est utile & nécessaire, se feroit-il sans le changement? Tu vois donc bien qu'il en est de même du changement qui se fera en toi. Il sera comme les autres; & aussi nécessai-

re à la nature de ce Tout. *Du Liv. vij. n. xix.*

XXXVIII. La nature de l'univers se sert de toute la matiere universelle, comme d'une cire molle. Elle en fait un cheval, & un moment après elle la mêle, & la repaitrit pour en faire un arbre, après cela un homme, & ensuite autre chose; & tous ses ouvrages ne sont faits que pour durer peu de tems. Mais comme un coffré ne souffre point quand on l'assemble, il ne souffre pas non plus quand on le défait. *Du Liv. vij. n. xxiiij.*

XXXIX. Ce qui meurt ne sort point du Monde, & s'il y demeure, c'est donc une marque qu'il s'y change, & qu'il s'y dissout dans ses propres principes. Ces principes du Monde sont aussi les tiens; & ils se changent, mais sans murmurer. *Du Liv. vij. n. xviiij.*

XL. La nature qui gouverne tout changera bientôt ce que tu vois, & de la même matiere produira d'autres choses, dont ensuite elle en fera d'autres, & de celles-ci encore d'autres, afin que le Monde soit toujours nouveau. *Du Liv. vij. n. xxvij.*

XLI.

XLI. Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, & de n'en pas peser trois cens? Ne sois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, & de n'en pouvoir vivre davantage; car tu ne dois pas être moins satisfait du tems qui t'est assigné, que de la quantité de matiere qui t'a été donnée. *Du Liv. vj. n. xlix.*

XLII. *Ceci est pris de Platon.* „Pensez-
„ vous que celui qui a l'ame grande & no-
„ ble; qui se represente l'éternité, & qui a
„ le Monde entier devant les yeux; pen-
„ sez-vous, dis-je, qu'il regarde la vie com-
„ me une chose fort confiderable? Non sans
„ doute: & la mort lui paroîtra-t-elle un
„ grand mal? Point du tout.“ *Du Liv. vij.
n. xxxvij.*

XLIII. Il n'y a nul mal pour les choses qui sont dans le changement, comme il n'y a non plus aucun bien pour celles qui en naissent. *Du Liv. iiij. n. xliiij.*

XLIV. La nature, en disposant chaque chose, n'a pas eu moins d'égard à sa fin qu'à son commencement & à sa durée. Comme un bon Joueur de paume, quand il

pousse la balle, quel bien ou quel mal arrive-t-il à cette balle quand elle est bien poussée, ou quand elle tombe & qu'elle va dessous? Ces bouteilles qui se forment sur l'eau, quel bien ou quel mal sentent-elles, quand elles subsistent ou qu'elles disparaissent? Quel bien ou quel mal sent une lampe, quand elle brûle ou qu'elle s'éteint?
Du Liv. viij. n. xx.

XLV. Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a jettée, d'être portée en bas, ni un bien non plus d'aller en haut. *Du Liv. ix. n. xvij.*

XLVI. La perte de la vie n'est qu'un échange. C'est à cela que se plaît la nature universelle qui fait tout si bien & si sagement. Cela a été toujours, & sera de même jusqu'à l'infini. Qui es-tu donc toi qui dis que tout a été mal dès le commencement & ira toujours mal de même? Quoi parmi tant de Dieux, dont tu crois que le Monde est rempli, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait eu la force de corriger ce desordre? Et le Monde est donc condamné à être éternellement malheureux? *Du Liv. ix. n. xxxvij.*

XLVII.

XLVII. Toute action qui cesse & finit en son tems, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse; & celui qui la fait n'en souffre aucun non plus de cette cessation. Il en est de même du tissu de toutes nos actions, que nous appellons la vie. S'il finit en son tems, il ne reçoit aucun mal de cette fin; & celui qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'est point malheureux. Or c'est la nature qui mesure le tems, & qui assigne à chacun son terme. Quelquefois c'est la nature particulière qui arrive à ceux qui meurent de vieillesse; mais en general c'est la nature universelle qui gouverne tout, & qui changeant & remuant à son gré toutes les parties, fait que le Monde subsiste toujours frais & toujours jeune. Or ce qui est utile à l'univers est toujours de saison & toujours beau. La cessation de la vie n'est point un mal, puisqu'elle n'est point honteuse: car elle ne dépend pas de nous, & n'est point contraire aux loix de la société; & elle est un bien, puisqu'elle est commode & convenable à l'univers qu'elle renouvelle. *Du Liv. xij. n. xxiiij.*

XLVIII. Toute cessation d'action, de mouvement & d'opinion, est une espece de mort, & ne fait pourtant aucun mal. Les differens âges, c'est-à-dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'adolescence, & dans la vieillesse, sont encore une mort. Qu'y a-t-il-là de si terrible? Consideres après cela, la vie que tu as passée, sous ton aïeul, ensuite sous ta mere, & enfin sous ton pere; & en pensant à toutes les differentes cessations & changemens que tu as éprouvés dans tous ces états, demande-toi à toi-même, si c'est un si grand mal. Par une conséquence évidente & juste, tu trouveras de même que le changement & la cessation de la vie entiere n'en sauroient être un non plus. *Du Liv. ix. n. xxj.*

XLIX. Un raisin verd, un raisin meur, un raisin sec, ce ne sont que des changemens; non pas d'une chose qui est, en une qui n'est point; mais d'une chose qui est, en une qui n'est pas presentement. *Du Liv. xj. n. xxxv.*

L. Celui qui s'afflige & qui se plaint de quelque chose que ce soit, est très-semblable

ble à un pourceau qu'on égorge, & qui regimbe & fait de grands cris. C'est la même chose de celui qui seul dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liés & garrotés. Souviens-toi qu'il est donné à l'animal raisonnable de suivre volontairement sa destinée; & que la suivre seulement, c'est une nécessité imposée à tous les animaux. *Du Liv. x. n. xxxiiij.*

LI. Dans le Monde il n'y a personne de si heureux qui, à la mort, n'ait autour de lui des gens qui se rejouissent du mal qui lui arrive. Si c'est un honnête homme & un homme sage; il se trouvera toujours quelqu'un qui dira: *Enfin, nous pourrons respirer; nous voilà délivrés de ce Pédagogue; il est vrai qu'il n'étoit fâcheux, ni incommode à personne; mais j'ai remarqué très-souvent qu'il nous condamnoit en secret.* Voilà ce qu'on dira de cet honnête homme. Mais pour nous, combien d'autres choses avons nous, qui font désirer à une infinité de gens d'en être défaits? Si en mourant, tu as ces pensées, tu mourras plus volontiers; car tu feras ce raisonnement: *Jé quitte une vie, où ceux qui en jouis-*

jouissent avec moi, & pour lesquels j'ai souffert tant de peines, fait tant de vœux, & passé par tant d'inquiétudes, sont les mêmes qui veulent que je meure, esperant que ma mort leur procurera peut-être quelque soulagement. Pourquoi donc voudrois-je faire ici un plus long séjour? Que ces réflexions ne t'obligent pourtant pas à en sortir mal avec eux; mais au contraire, en suivant ta bonne coutume, témoigne-leur toujours tous les sentimens d'amitié, de douceur, & de bienveillance. D'un autre côté aussi, ne les quitte pas malgré toi, & comme en étant arraché. Mais, comme dans ceux qui meurent heureusement, l'ame se détache doucement & volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même manière. Car la nature t'a attaché & lié avec eux; elle t'en délie presentlyment. Je m'en détache donc; non pas par force, ni avec violence, mais par mon bon gré; car c'est une des choses qui se font selon la nature. Du Liv. x. n. xij.

LII. Combien est heureuse l'ame qui est toujours prête à se séparer du corps; soit qu'a-

qu'après cette séparation elle soit éteinte ou dissipée, ou qu'elle subsiste encore! Mais il faut que cette bonne résolution vienne de son propre jugement, & non pas d'une opiniâtreté oblinée, comme celle des Chrétiens. (z) Il faut qu'elle se porte à cette action avec raison, avec gravité, & sans aucun faste, pour persuader aux autres de l'imiter. *Du Liv. xj. n. iij.*

LIII. Ne méprise point la mort. Contente-toi de la recevoir de bon cœur, comme une des choses que la nature a ordonnée: car il n'est pas moins naturel de mourir & d'être dissous, que d'être jeune ou vieux; de croître; d'entrer dans la fleur de son âge; d'avoir des dents, de la barbe & des cheveux; & que de fournir à toutes les autres opérations de la nature, selon les différentes saisons de la vie. Il est donc du devoir d'un homme sage & prudent, de ne faire point le téméraire, d'être modéré, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort; mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. En un mot,

(z) Marc-Aurèle ne connoissoit pas les Chrétiens.

mot; attends le moment où ton ame sortira de sa prison, comme tu attends celui où l'enfant, dont ta femme est grosse, sortira du ventre de sa mere: & si tu as besoin d'un secours plus vulgaire, mais qui peut pourtant donner du courage & faire une forte impression, rien ne te rendra plus tranquille sur la mort, que de bien considerer les objets qui t'entourent; par exemple, quels hommes tu vas quitter; dans quelle étrange société ton ame ne sera plus engagée ni confondue. Ce n'est pas qu'il faille choquer ni offenser les autres; au contraire il faut les supporter & en avoir soin; mais il est bon de se souvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui aient les mêmes sentimens que nous: car ce seroit la seule chose qui pourroit nous faire balancer, & nous retenir dans ce Monde, si nous pouvions vivre avec des gens qui pensassent comme nous, & qui eussent les mêmes goûts & les mêmes opinions. Mais au lieu de tout cela, tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes. Elle est si grande, qu'on est souvent obligé de dire: **Oh mort! viens promptement à mon secours,**

de

de peur que je ne m'oublie, & que je ne fois enfin différent de moi-même. *Du Liv. ix. n. iij.*

LIV. Ce Monde est ou un assemblage confus de parties qui tendent toutes à se réunir & à se séparer, ou une union, un ordre & une providence. Si c'est le premier, d'où vient que je désire de demeurer plus long-tems dans une si grande confusion, & au milieu d'un si grand amas d'ordures ? Qu'y a-t-il que je doive plus souhaiter, que d'être bientôt réduit en poussière de quelque maniere que ce soit ? Mais pourquoi me troubler ? Cette dissipation ne viendra-t-elle pas aussi enfin jusqu'à moi, quoi que je fasse ? Et si c'est le dernier, j'aime l'Auteur de mon être ; je l'attens de pied ferme, & je mets toute ma confiance en lui. *Du Liv. vj. n. v.*



C H A P I T R E XXXVI.

Recapitulation des principales Maximes.

I. **V**oici neuf articles qu'il est bon que tu médites incessamment.

Le premier. Que tu es lié naturellement avec les hommes, & que nous sommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire, comme un belier & un taureau sont nés pour être à la tête de leurs troupeaux. Et en remontant plus haut, que si le hazard & les atômes ne font pas les maîtres du Monde, c'est donc la nature qui gouverne tout; & cela étant, les choses les moins parfaites sont créées pour les plus parfaites, & celles-ci les unes pour les autres.

Le second. Quels sont ces hommes à table, dans leur cabinet & ailleurs? Et surtout quelle dure nécessité leur imposent leurs opinions, & avec quel faste ils se por-

portent aux actions les plus condamna-
bles!

Le troisième. Que s'ils ont raison de faire ce qu'ils font, il ne faut pas s'en fâcher; & s'ils ne l'ont pas, ils péchent donc malgré eux, & par ignorance. Car comme l'ame n'est jamais privée de la vérité que malgré elle, c'est toujours malgré elle qu'elle ne rend point à chacun ce qui lui est dû. Voilà pourquoi ils ne peuvent souffrir qu'on dise d'eux qu'ils sont injustes, ingrats, avarés; ou, pour tout renfermer en un mot, qu'ils ne font pas leur devoir envers leur prochain.

Le quatrième. Quelqu'un tombes souvent dans les mêmes fautes; que tu es semblable à ces gens-là, & que si tu t'empêches de commettre certains péchés, ton inclination ne laisse pas d'y être portée, & que tu ne t'en abtiens que par crainte ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

Le cinquième. Que tu ne fais pas même certainement s'ils ont mal fait; car

il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée, & il faut savoir bien des circonstances avant que de prononcer sur les actions d'autrui.

Le sixième. C'est que tu as beau te chagriner & te tourmenter. La vie de l'homme ne dure qu'un moment, & dans peu nous ne serons plus.

Le septième. Que ce ne sont pas les actions des autres qui nous troublent, car elles ne subsistent que dans l'ame de ceux qui les font; ce sont nos propres opinions. Chasse-les donc; cesse de juger qu'une telle chose est mauvaise, & toute ta colere s'évanouira. Mais comment en venir à bout? En te persuadant qu'il n'y a rien de honteux, en ce qui t'arrive de la part des autres; car si ce n'étoit pas une vérité constante, qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui est en toi, ou ce que tu fais de honteux, tu ne pourrois t'empêcher de commettre toi-même beaucoup de maux. Tu serois un brigand & pis encore.

Le huitième. Que la colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Le neuvième. Que la bonté est invincible quand elle est sincere, sans hypocrisie & sans masque : car que pourra faire l'homme le plus violent & le plus emporté, si tu as de la bonté pour lui jusqu'au bout ; si, quand l'occasion s'en presente, tu l'avertis bonnement, & que tu tâches de le corriger avec douceur dans le même tems qu'il s'efforce de te faire le plus de mal ; si tu lui dis : *Non, mon fils, ne fais point cela ; nous sommes nés pour tout autre chose ; tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toi-même ;* & si tu lui remontres adroitement & en general, que ni les abeilles ni aucun des autres animaux qui paissent ensemble, ne font rien de semblable. Ne mêle à tes avis ni la raillerie, ni les reproches. Qu'il ne paroisse qu'une affection sincere sans aucun chagrin ; & ne lui parle point comme un Docteur dans sa Chaire, ni pour attirer l'admiration de ceux qui t'é-

content. Tire-le en particulier, quelque foule qui l'environne.

Aie toujours ces neuf articles devant les yeux, comme autant de précieux dons des Muses; & commence enfin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de soin de flater ton prochain que de te fâcher contre lui. Ces deux vices ruinent également la société, & sont également pernicious. Quand tu seras en colere, souviens-toi donc qu'il ny a rien de viril dans cette passion, & que comme la bonté & la douceur sont des vertus plus humaines, elles sont aussi plus mâles; que la force & le courage sont entierement du côté de celui qui est bon, & ne se trouvent jamais dans celui qui est colere & chagrin; car plus la bonté approche de l'insensibilité & de l'indolence, plus elle approche de la véritable force. La colere n'est pas moins la marque d'un esprit foible que la tristesse. Dans l'une & dans l'autre on est également blessé & mis hors de combat.

Voici encore, si tu veux, une *dixième maxime*, qui sera comme le présent, du

Dieu

Dieu même qui preside aux Muses. Il y a de la folie à prétendre que les méchans ne fassent point de mal ; c'est désirer l'impossible. Mais de leur permettre d'en faire aux autres, & de ne vouloir pas souffrir qu'ils t'en fassent, c'est une tyrannie déclarée, & une horrible cruauté. *Du Liv. xj. n. xix.*

II. Voici trois règles qu'il faut avoir toujours presentes. *La premiere* ; pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire témérairement, & d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait ; & pour ce qui est des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être persuadé qu'ils viennent du hazard & de la Providence, & qu'il ne faut jamais ni accuser la Providence, ni se plaindre du hazard. *La seconde* ; de considerer ce que chaque chose étoit avant qu'elle eût reçu l'ame avec la vie, & ce qu'elle est depuis qu'elle l'a reçûe jusqu'à ce qu'elle la rende ; de quelles parties elle est composée, & en quelles parties elle se dissout. *La troisieme enfin*, c'est de penser que si tu t'étois une fois élevé au-dessus des nues, & que tu eusses contemplé de-là les hommes

&

& toutes les choses humaines, leur confusion & leur desordre, & vû cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region étherée, toutes les fois que tu t'éleverois à la même hauteur, tu les verrois toujours de même : car leur seule qualité permanente, c'est d'être toujours semblables, & toujours de peu de durée. Où est donc-là ce grand sujet de vanité? *Du Liv. xij.*

n. xxvj.

F I N.

De l'Imprimerie de P. E. Richter
à Altenbourg.

